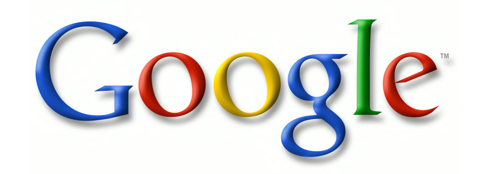

Google


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

Programm

des

städtischen Gymnasiums

zu

Frankfurt a. M.

Ostern 1885.

Goethe et la Littérature française, von Oberlehrer A. Caumont.
Schulnachrichten. Vom Direktor.

Frankfurt am Main.
Druck von Mahlau & Waldschmidt.
1885.

Goethe et la Littérature française.

> Wie der einzelne Mensch, so ruht auch die Nation auf dem Altvorhandenen, Ausländischen oft mehr als auf dem Eigenen, Ererbten oder Selbstgeleisteten; aber nur insofern ein Volk eigene Litteratur hat, kann es urteilen und versteht die vergangene wie die gleichzeitige Welt. (Goethe, Über deutsche Litteratur.)

> Ich verdanke den Griechen und Franzosen viel; ich bin Shakespeare, Sterne und Goldsmith Unendliches schuldig geworden. Allein damit sind die Quellen meiner Kultur nicht nachgewiesen; es würde ins Grenzenlose gehen, und wäre auch nicht nötig. Die Hauptsache ist, daß man eine Seele habe, die das Wahre liebt, und die es aufnimmt, wo sie es findet.
> (Goethe, bei Eckermann, 16. Dez. 1828.)

Dans cette étude je me propose d'offrir au lecteur un tableau des rapports de Goethe avec la littérature française, dans le double but de montrer le rôle qu'elle a joué dans son développement intellectuel et de recueillir les jugements qu'il en a portés. Les faits et les textes que je rapporte sont déjà plus ou moins connus de ceux qui ont fait une étude de Goethe et de ses ouvrages, et la seule nouveauté de ce travail consiste dans la réunion de ces données et dans la manière dont elles sont groupées autour d'une idée. Si j'ai choisi pour mon exposition l'ordre chronologique, c'est qu'il s'agissait précisément de rattacher les opinions de Goethe aux différentes phases de sa vie et de marquer la filiation des influences étrangères qu'il a subies. Je suis seul responsable des traductions que je donne, les ayant toujours faites moi-même sur le texte original, et en m'attachant à rendre avec fidélité l'idée plutôt que la lettre. J'ai mis autant de soin que possible au choix de ces extraits des oeuvres et de la correspondance de Goethe, car je les destine à être l'unique ornement de ce travail que je suis trop heureux de pouvoir mettre ainsi à l'abri de ce grand nom.

»J'ai aimé la langue française dès mon enfance; c'est par elle que la vie s'était ouverte à moi; je l'avais apprise comme une autre langue maternelle, sans grammaire et sans leçons.« (Mém. III. 11.) Ces mots de Goethe, écrits à un âge avancé, nous révèlent l'esprit dans lequel il a abordé la littérature française; c'était un esprit de sympathique bienveillance, venant de ce que le français lui était familier et qu'il lui rappelait de chers souvenirs. Tandis que Lessing n'apprit le français que dans des moments perdus entre ses études classiques, et que Herder l'apprit si mal, qu'il dut le rapprendre en France, pour pouvoir se faire comprendre (voir le journal de son voyage), Goethe l'apprit à l'âge de onze ans, en jouant, et si bien, qu'il étonna son père et que, dès lors, il put s'en servir, non seulement pour converser, mais pour se mettre au fait de la littérature française et en profiter. Les *Mémoires* de Goethe nous donnant d'amples détails sur cette première initiation à la langue et à la littérature française, j'en résume ce qui est indispensable à mon sujet. C'est lorsque, en 1759, les

Français occupèrent militairement la ville de Francfort-sur-le-Mein que l'enfant Goethe eut, pour la première fois, l'occasion d'apprendre le français. Il le fit en écoutant parler les domestiques, les soldats et les visites qui fréquentaient la maison paternelle devenue la demeure du commandant comte de Thorane, mais surtout en fréquentant le théâtre français qui s'était installé dans la salle du Junghof. »Là, assis au parterre, j'observais et écoutais avec la plus grande attention. Je comprenais plus facilement la tragédie que la comédie, parce que dans la tragédie le choix des mots était plus à ma portée et la déclamation de l'alexandrin lente et mesurée. Dans la comédie, que l'on donnait beaucoup plus souvent, les acteurs parlaient vite et se servaient des mots de la vie journalière, qui m'étaient inconnus.« Il s'aida de la lecture de Racine: »J'en appris de longs passages par coeur, et je me les récitais, en imitant la déclamation du théâtre, mais sans tout comprendre«. Ce qui lui fut d'un grand secours pour apprendre le français, ce fut la facilité naturelle qu'il avait à saisir les sons caractéristiques d'une langue; les études de latin et d'italien, qu'il avait faites précédemment, l'aidèrent aussi, puisqu'il retrouvait dans le français bien des mots de ces deux langues. Mais ce qui l'encouragea et lui profita par dessus tout, ce fut la connaissance qu'il fit d'un jeune Français, Derosnes, et de sa soeur, les deux membres de la troupe française. Elle, ayant captivé son coeur, et lui, son esprit, on ne s'étonne pas des progrès qu'il fit dans la conversation française. »On trouva,« nous dit-il, »qu'ils tenaient du prodige.« Stimulé pas les entretiens de Derosnes, qui était un bel-esprit en herbe, l'enfant Goethe alla jusqu'à écrire une pièce en français, dans le genre d'une pastorale ou d'une féerie. »Je me souviens,« disent les Mémoires, »que la scène était champêtre et qu'il n'y manquait pas de filles de rois, ni de princes, ni de dieux, et Mercure y jouait un rôle important.« L'ayant montrée à son ami, il eut le chagrin de la voir impitoyablement critiquée. Outre les fautes de langue, il y avait des infractions aux règles de la composition dramatique; et ici Derosnes expliqua à son petit disciple ce que c'était que les trois unités d'Aristote, la régularité du théâtre français, la vraisemblance de l'action, l'harmonie des vers et tout ce qui appartient au système du drame classique. Pour se fortifier dans cette théorie, Goethe lut *la dissertation de Corneille sur les trois unités* et *les préfaces de Racine*, en outre, tout *Molière*, tout *Racine* et une bonne partie du théâtre de *Corneille.*

Les pièces françaises que Goethe dit avoir vues, à cette époque, sur la scène du Junghof, sont des comédies de *Destouches*, de *Marivaux*, de *La Chaussée*, qu'on jouait souvent, des pièces de *Molière*, qui ne firent pas une très grande impression sur l'enfant, des opéras comiques tels que »*Le Devin du village*« de *Rousseau*, »*Rose et Colas*«, »*Anette et Lubin*« de *Favart*. »*Les Philosophes*« de *Palissot* l'amusèrent surtout dans la scène où le philosophe, se traînant à quatre pattes, mord dans une tête de salade crue. Il vit aussi alors »*Le Père de famille*« par *Diderot* et *l'»Hypermnestre«* de *Lemierre*. »C'est la pièce de Lemierre qui fit le plus d'impression sur moi, parce que, comme pièce nouvelle, on la jouait avec beaucoup de soin et souvent.« Ce qui explique encore mieux la prédilection de l'enfant, c'est le sujet de cette pièce qui est des plus tragiques, car il ne s'agit de rien moins que du meurtre de cinquante fils de roi par leurs cinquante épouses; en outre, le dernier acte présente le tableau grandiose d'un peuple assemblé pour accuser et détrôner son tyran.

Des recherches faites dans les archives de Francfort (voir E. Mentzel, Geschichte der Schauspielkunst in Frankfurt a. M.) permettent de citer encore d'autres pièces représentées à cette époque par la troupe de Messieurs L'Hôte et Bergerac; et très probablement Goethe les vit aussi, bien qu'il ne s'en souvînt plus, lors de la rédaction de ses Mémoires. Ce sont »*La Fille mal gardée*« de *Favart*, jouée le 23 avril 1759, des pièces de *Voltaire*, de *Regnard*, de *Dancourt*, de *Legrand*, de *Hauteroche*, de *Boursault*, de *Palaprat*, de *Guyot de Merville*. La pièce des »*Philosophes*«, que Goethe mentionne, fut donnée en juillet 1760, »*Le Devin du village*« le 19 novembre 1759. Le plaisir que prit

l'enfant à ces représentations est d'autant moins étonnant, que presque tout Francfort le partageait. En effet, le goût pour le théâtre français était entré dans les moeurs des habitants, y ayant été nourri et développé par une suite à peine interrompue de représentations du répertoire français, depuis plus de cinquante ans. Dès la fin du 17me siècle, des troupes françaises avaient, à l'époque des foires, joué des pièces de Corneille, de Racine et de Molière. Puis, des troupes allemandes avaient reproduit le même répertoire, et, entre autres, la troupe de Neuber (en 1736), qui avait remporté un vrai triomphe sur les arlequinades et les pièces anglaises. Cette supériorité du théâtre français était si bien établie, du temps de l'enfance de Goethe, que même le conseiller Goethe ne lui refusait pas son admiration, nonobstant l'aversion politique qu'il avait pour la France. Les idées que, à la même époque, Lessing promulguait dans les »Litteraturbriefe« contre la tragédie française n'avaient pas encore pénétré jusqu'à Francfort.

Après le départ des Français, Goethe continua de rechercher les occasions de cultiver le français. Il en trouva une dans la fréquentation du culte réformé français qui se tenait à une petite distance de la ville, à Bockenheim. Le pasteur de cette communauté était alors Antoine Mathieu, d'origine vaudoise. La preuve que ses prédications étaient appréciées, c'est que, lors du cinquantième anniversaire de sa nomination, en 1765, on fit faire son portrait, et qu'il fut très recherché du public.

Lorsque Goethe quitta sa ville natale, pour aller faire ses études à Leipsic (oct. 1765), il se trouva dans un milieu bien différent de celui qu'il quittait, et la lutte ne tarda pas à s'engager entre les idées dont s'était nourrie son enfance et celles, plus avancées, que lui offrait la ville qui était, en même temps, le Paris et l'Athènes de l'Allemagne. Pourtant ses premières admirations françaises persistèrent encore assez longtemps, quoique mitigées. Il continua de lire les poètes français Corneille, Racine et Molière, et traduisit même en alexandrins allemands *la première scène du »Menteur« de Corneille.* Pour se maintenir dans l'habitude d'écrire le français, il adressa des lettres dans cette langue à sa soeur, à Schlosser, à l'ami Trapp. Goethe nous raconte qu'il brûla les premières, peu après son retour de Leipsic. Les deux lettres à Trapp, qui ont été conservées (voir Bernays, Der junge Goethe I), sont curieuses, en ce qu'elles permettent de voir comment Goethe écrivait la langue qu'il regardait presque comme une seconde langue maternelle. Voici le commencement de celle du 2 juin 1766: »Mon cher Trapp. Vous savez bien ramener les gens à leur devoir, duquel ils se sont éloignés en les contraignant d'une façon, qui ne leurs fait pas sentir que vous les contraignez. Vous m'entendez cher ami? vous souriez de ce que j'ai *eu* scu si bien penetrer votre intention, et ce même *souris* me fait esperer le pardon de la faute que j'ai commise en ne vous écrivant pas tout le temps que je suis à Leipsic. C'etoit faute d'industrie et non pas faute de memoire. Comment pourrois je oublier Wormbs et les agreables habitans de cette bien aimée.« Bien que ces lignes témoignent d'une certaine facilité dans l'usage du français, elles contiennent pourtant plusieurs fautes de langue et des tournures plus allemandes que françaises. Les trente-huit alexandrins qui terminent la lettre sont encore plus défectueux, car on y découvre des vers ayant trop, ou trop peu de syllabes, des hiatus en quantité, des e muets sans élision à la fin du premier hémistiche, des césures, ou absentes, ou mal placées (voir aussi Bartsch sur G. et l'alex. Goethe-Jahrbuch I). L'occasion de voir des représentations françaises se renouvela pour Goethe à Leipsic. Il vit »*L'Avare*« de *Molière,* la »*Phèdre*« de *Racine,* »*L'Ecole des Mères*« de *La Chaussée* (Blümer's Theatergeschichte von Leipzig). L'influence, sinon de ces représentations, du moins celle de ses études du théâtre français, se retrouve dans les deux pièces qu'il écrivit à Leipsic: »*Le Caprice amoureux*« et »*Les Complices*«. La première rappelle une pastorale de Favart ou de Piron; la seconde, qui dans l'origine n'avait qu'un acte, trahit, d'après l'aveu même de Goethe, l'étude attentive de Molière. De plus, les deux pièces sont en alexandrins rimés, ce qui suffirait déjà pour les

qualifier de françaises de style. Les *Poésies fugitives*, composées alors, sont aussi de l'école française, en ce qu'elles cherchent à faire tableau et tournent volontiers à l'épigramme. Elles rappellent Chaulieu et Parny. Il y en a une qui se donne comme imitée directement d'une pièce française, c'est »*La Tombe de l'Amour*« (Amor's Grab).

Pour ce qui est de relations personnelles avec des Français, il ne semble pas que Goethe en ait eu à Leipsic. Le seul de ses amis qui, bien qu'Allemand d'origine, lui ait procuré l'occasion de converser en langue française, sur des sujets concernant la France, fut *Michel Huber*. Grâce à un séjour de plus de vingt ans (1742—64) à Paris, et parce que sa femme était Française, Huber était à un haut degré francisé; l'on peut même dire que le français était sa langue de prédilection, celle qu'il parlait dans l'intimité avec les jeunes amis qu'il aimait à réunir autour de sa table hospitalière. Sa position de professeur de littérature française à l'université, et sa réputation d'écrivain, car il avait fait de nombreuses traductions d'ouvrages allemands (de Winkelmann, de Gellert et surtout de Gessner) lui donnaient vis-à-vis de Goethe une certaine autorité qui fait supposer que, outre le plaisir que celui-ci trouvait dans sa conversation, il en retira aussi de l'instruction et, en particulier, des informations nouvelles et des idées sur la littérature de la France. Nous savons, par les lettres que Goethe écrivit plus tard à ses amis de Leipsic, qu'il garda toujours un bon souvenir de Huber.

Mais ce n'était pas seulement directement par les ouvrages français, ou par tel ou tel rapport personnel avec des demi-Français que la littérature française continuait de s'imposer à Goethe; son influence lui parvint même par l'organe de quelques professeurs allemands attardés de l'université leipsicoise.

En effet, *Gottsched* enseignait encore, et, bien que le jeune étudiant se fût laissé persuader par Mme Boehme de ne pas s'inscrire son auditeur, il lut pourtant son »*Art poétique*«, dont les principes, chacun le sait, étaient empruntés aux théories et aux modèles français. *Gellert* même, qui fut à cette époque le principal conseiller littéraire de Goethe, n'était guère plus avancé en fait de système. Il imposait à ses élèves l'étude du »*Cours de Belles-lettres*« de *Batteux*, traduit par Ramler, le même ouvrage que Goethe appela plus tard »l'évangile à demi vrai de l'imitation de la belle nature«. Si Gellert ne proposait pas Corneille et Racine comme modèles à ses élèves, il leur louait les comédies larmoyantes de *La Chaussée*, en leur recommandant le genre dans une dissertation latine »De comoedia commovente.« (Elle a été traduite par Lessing.) Ses propres ouvrages témoignent aussi de l'influence française; car qui ne songe à Lafontaine, en lisant les fables de Gellert, à J. Baptiste Rousseau, à propos de ses Odes, à La Bruyère, à l'occasion de ses Caractères, à Destouches et La Chaussée, à propos de ses comédies. Les écrivains allemands que Goethe goûta le plus, à cette époque, étaient *Weisse* et *Wieland* qui sont, chacun à sa manière, de l'école française. Christian Félix Weisse a composé un grand nombre de petits opéras dont Hiller fit la musique et qui, pour le genre de la composition, rappellent les opéras de Favart. La comédie des »Poètes à la mode«, absolument dans le goût français, fit tant de plaisir à Goethe, qu'il en prit chaleureusement la défense en plein salon Boehme. Lorsque parut le »Musarion« de Wieland, sa satisfaction ne fut pas moins grande. Il se rappelait encore comme vieillard l'émotion qu'il éprouva, lorsque Oeser lui en lut les premières pages. Il n' y a pas jusqu'au dilettantisme en dessin, auquel Goethe se livra vers la fin de son séjour à Leipsic, qui ne montre des traces de l'influence française; car Oeser avait beau être admirateur de Winkelmann et prôneur de l'art antique, il n'en était pas moins, dans ses propres ouvrages, imitateur du genre allégorique que Boucher avait illustré et mis en vogue. La maxime même qu'Oeser allait répétant à son docile élève, que »l'idéal de l'art, c'est le repos et la simplicité« devait l'induire en erreur, puisqu'elle n'était, à tout prendre, qu'une direction pour la forme, qui permettait de regarder le fond comme indifférent. Racine aussi avait pour idéal la simplicité et le repos.

Cependant cet engouement, plus ou moins conscient, du jeune homme pour des modèles et des principes venus d'outre Rhin ne devait pas durer. La comédie de Lessing, »*Minna de Barnhelm*«, ayant été jouée à Leipsic, sous les yeux de Goethe, en 1767, ce fut pour lui le signal d'un affranchissement qui devait profiter à la littérature allemande tout entière. C'était là enfin un chef-d'oeuvre national qu'on pouvait se proposer pour exemple; les caractères étaient bien ceux de la nation, et l'esprit était celui d'un patriotisme conscient et fier de lui-même. L'impression reçue fut fortifiée par la lecture du »Laocoon«, et celle de la »Dramaturgie de Hambourg« sema dans l'esprit de Goethe les premiers germes d'une théorie littéraire meilleure.

La première application que, de retour dans sa ville natale, il fit de ses idées nouvelles, fut la révision de sa pièce des »Complices«; il la refit et l'allongea, en profitant de l'exemple donné par Lessing, mais sans toutefois pouvoir lui enlever le caractère de l'école franco-Gottschedienne qu'il lui avait imprimé, en l'écrivant en alexandrins, avec des reminiscences du théâtre de Molière. Dans une lettre de cette époque, Goethe appelle Lessing »un conquérant, un phénomène d'esprit, tel qu'ils sont rares en Allemagne. Qu'on ne s'avise pas de vouloir le réfuter! Voltaire n'a pas pu faire tort à Shakespeare, parce qu'il ne se peut pas qu'un petit esprit fasse tort à un esprit supérieur« (à Oeser, 24 février 1769).

En dépit de ces aspirations nouvelles, nous voyons Goethe choisir la France pour y aller continuer ses études. »Je compte aller en France, pour voir comment on y vit, et pour apprendre le français«, écrit-il à une amie de Leipsic (Käthchen Schönkopf, 30 dec. 68), et, treize mois plus tard, »A la fin de mars j'irai donc à Strasbourg; de là à Paris, où j'espère me plaire et rester assez longtemps« (à la même, 23 janv. 1770), et encore »Vers la fin de mars je prendrai mon vol, d'abord vers Strasbourg, où j'espère voir mes mérites juridiques couronnés, puis vers Paris« (à Hermann, 6 févr. 70). Ne faut-il pas que le prestige de la France, et surtout de Paris, ait été grand, pour que le désir d'y passer quelque temps l'emportât chez Goethe sur des considérations du genre de celles que lui inspiraient déjà ses sympathies littéraires nationales. C'est que la France était alors encore assez généralement, quoi qu'en pensassent quelques hommes isolés par le fait même de leur haute culture, l'Eldorado du littérateur et de l'artiste ambitieux. Je n'en donne pour preuve que ces lignes d'une lettre du père de Mozart à son fils, écrite à la même époque, à peu près: »Va à Paris le plus tôt possible; c'est de là que la réputation de l'homme de talent se repand dans le monde entier; là l'homme de génie reçoit les hommages de la noblesse; tu y verras le bel usage du monde, qui forme un bien grand contraste avec la grossièreté de nos messieurs et dames d'Allemagne, et puis, tu y apprendras le français à fond.« Goethe ne donna toutefois qu'en partie suite à son projet. Il n'alla point à Paris; et Strasbourg même, qui aurait pu l'initier à la vie française, s'il en avait cherché les occasions, ne lui apprit rien de ce côté-là. Le seul milieu qu'il fréquenta, fut le milieu tout-à-fait allemand des étudiants, des professeurs et de la petite bourgeoisie; car la société française ne se recrutait que parmi les hauts fonctionnaires, les gens riches et le militaire. L'université enseignait en allemand, excepté dans la faculté de théologie catholique. Le sort voulut même que le cercle de jeunes gens qu'il voyait tous les jours, parce qu'il prenait pension avec eux, fût un groupe de jeunes enthousiastes qui s'étaient constitués en société littéraire, ayant pour but de cultiver la langue et la littérature allemandes, au détriment de l'influence française. Goethe se fit si bien des leurs, qu'il épousa bientôt leurs antipathies, renonçant ainsi volontairement au but qu'il s'était proposé en venant à Strasbourg: »Malheureusement je devais y faire l'expérience contraire à mes espérances et me détourner de la langue et des moeurs françaises, au lieu de m'y accoutumer.« (Mémoires 3me partie, 10me livre.) Rien ne saurait mieux caractériser l'esprit et le ton de la société littéraire dont Goethe

fit partie et qui était présidée par le secrétaire de la Chambre des Tutèles Salzmann, qu'un discours qu'il écrivit pour elle, peu après son départ de Strasbourg. En voici quelques extraits: »Le théâtre grec que les Français ont pris pour modèle était tel par le fond et la forme qu'il eût été plus facile à un marquis d'imiter Alcibiade, qu'à Corneille d'imiter Sophocle. Petit Francais, tu veux porter l'armure d'un Grec? Y penses-tu? Elle est beaucoup trop pesante pour toi. Aussi toutes les tragédies françaises ne sont-elles que des parodies d'elles-mêmes. Chacun sait comme tout y est régulier, comme elles se ressemblent toutes entre elles, et comme elles sont ennuyeuses, surtout au quatrième acte, je n'en dirai donc pas davantage. Lorsque j'eus lu Shakespeare, je n'hésitai plus un instant à renoncer au théâtre régulier. L'unité de lieu me parut aussi étroite qu'un cachot, cellès de l'action et du temps me parurent des chaînes insupportables pour l'imagination. Je fis un saut en l'air et sentis, pour la première fois, que j'avais des pieds et des mains. Et maintenant que je vois quel tort m'ont fait ces messieurs de la règle dans leur trou, combien d'âmes libres y croupissent encore, mon coeur serait déchiré, si je ne leur déclarais la guerre, et si je ne cherchais tous les jours à enfoncer leurs portes.« (Der junge Goethe II. p. 30.)

La connaissance que Goethe fit à Strasbourg de Herder acheva de le détacher de ses préventions françaises et de le gagner à la littérature nationale. Comme auteur de quelques ouvrages très estimés dans le monde littéraire (les »Fragments sur la littérature allemande« (1767) et les »Forêts critiques« 1769), Herder avait sur son jeune ami l'ascendant du grand homme. C'est à lui que Goethe dut son appréciation de Shakespeare, d'Ossian, de Goldsmith et, en général, des écrivains anglais. Herder arracha de son esprit toute arrière-pensée d'une culture française à atteindre. »Votre langue maternelle, lui dit-il, est le seul instrument digne de votre muse. Chaque langue ayant son génie particulier, vous devez vous appliquer à comprendre et à sentir celui de l'allemand et lui rester fidèle.« Goethe n'eut rien à répliquer, et ce fut un triomphe complet remporté par ce nouveau »conquérant«. Toutefois, sans qu'ils s'en rendissent l'un et l'autre bien compte, ils ne quittaient la littérature française par une porte que pour y rentrer par une autre. En effet, Herder, pendant son voyage en France, l'année qui précéda sa venue à Strasbourg, n'avait pas eu de la vie et de la littérature française que des impressions désagréables. S'il avait écrit dans son journal: »Le rôle littéraire de la France est fini; on ne demeure plus que sur des ruines«, il y notait aussi, après avoir entendu Diderot sur la réforme du théâtre: »Oh! si je pouvais seulement renforcer la voix de Diderot!« Le fait est, qu'il y avait dans la littérature française d'alors un grand mouvement de réforme dont le mot d'ordre était le même que celui des jeunes poètes strasbourgeois. *Diderot* que Goethe appelle »le plus allemand des écrivains français«, et *Rousseau* en étaient les principaux représentants. Goethe ne tarda pas à leur vouer sa sympathie. »Diderot nous tenait de très près; nous aimions ses enfants de la nature (allusion à la nouvelle de Diderot intitulée »Les deux Amis de Bourbonne«. Voir Rosenkranz, Diderot II, p. 302); mais son point de vue était encore trop élevé pour nous.« (Mém.) Dans la critique de la tragédie classique française, Diderot avait précédé Lessing; en traitant d'Homère, il avait reconnu et apprécié la naïveté antique; ses Récits montraient qu'il cherchait le vrai dans les situations et les caractères. Goethe et ses amis lui surent gré de tout cela. Ce qui était encore au-dessus de leur portée chez Diderot, c'était l'universalité encyclopédique de son esprit et de ses connaissances. »Rousseau répondait à nos aspirations, et nous plaignions sa destinée qui l'obligeait à se cacher des hommes.« (Mém.) Bien que Goethe se fût un peu occupé de Rousseau à Leipsic déjà, ce ne fut pourtant que l'interprétation enthousiaste de Herder qui lui ouvrit l'intelligence complète de cet écrivain original. Du haut de cette exaltation de sentiment le reste de la littérature française lui parut vide et froid: Voltaire était vieilli, les philosophes du jour étaient

insipides. »*Le Système de la Nature*« du baron d'Holbach, qui parut la même année (1770), et qui faisait grand bruit, excita son dégoût: »Il nous parut si gris, si chimérique, si mort, que nous en avions presque peur, comme d'un fantôme. Et pourtant nous l'avions ouvert avec empressement, dans l'espoir d'apprendre quelque chose sur la nature, notre idôle.« (Mém. III. 11.)

Le journal tenu par Goethe à Strasbourg et publié sous le titre d'»Ephémérides«, mentionne quelques ouvrages français dont il fit la lecture à cette époque; ce sont: *les Mémoires* de *De Thou*, ceux de *Sully*, les romans de *Rabelais*, le Plutarque d'*Amyot*, les poésies de *Clément Marot;* nous y trouvons des extraits de *Rapin*, de *Dorat*, de *Diderot*, de *Rousseau*, de *Voltaire*, de *Bayle*, de *Chaulieu*, et de *St-Aulaire*. Le fragment d'un plan de pièce dramatique, ayant *César* pour sujet, montre qu'il voulait entrer en lice contre Voltaire, en opposant au plan restreint de »*La Mort de César*« celui d'une action qui devait embrasser la vie entière du héros. Lorsque l'acteur français *Aufresne* vint à Strasbourg, Goethe et ses amis eurent la satisfaction d'applaudir au théâtre la tendance naturaliste qu'ils professaient. Aufresne avait quitté Paris, après avoir tâché, en vain, de réformer le goût du public qui applaudissait à la déclamation ampoulée de Lekain, son rival. Goethe le vit dans les rôles de Cinna et de Mithridate; probablement aussi dans celui de Pygmalion, puisque, dans ses Mémoires, il rattache un jugement de cette pièce au souvenir d'Aufresne. Bien que le »*Pygmalion*« de *Rousseau* ne fût représenté à Paris qu'en 1775, nous savons pourtant qu'on le joua à Lyon l'année que Goethe le vit à Strasbourg.

Les rares occasions où Goethe pratiquait la conversation française, étaient la leçon de danse, les moments qu'il passait en société du lieutenant Demars et, peut-être, quelques-unes de ses entrevues avec le professeur Schoepflin qui, bien qu'Allemand, parlait un excellent français et avait un don remarquable de causeur. Eh bien, il ne semble pas, que dans ces entretiens français Goethe ait eu grand succès; car il nous dit, non sans un peu d'amertume, qu'on le reprenait souvent, et qu'on lui reprochait de dénaturer la langue française par des expressions faites à plaisir et que l'usage répudiait. Mais, après tout, que lui importait alors? N'avait-il pas appris que sa tâche était ailleurs? En effet, Goethe n'a plus jamais, dès lors, caressé l'idéal d'une culture française et, qui sait? l'espoir d'une renommée d'écrivain français, semblable à celle du baron Grimm. Sa sympathie pour la langue et la littérature françaises n'en a pas moins persisté, d'autant plus pure, sans doute, qu'elle était plus désintéressée.

Les années qui suivirent le retour de Goethe à Francfort doivent compter parmi les plus productives de l'auteur. Il mit alors dans des œuvres impérissables les idées et les principes acquis à Strasbourg. On n'a qu'à nommer »Goetz de Berlichingen«, »Werther«, »Faust«, »Clavigo«, pour évoquer aussitôt l'idée des nouveaux modèles adoptés, mais aussi celle de l'originalité trouvée par le poète dans les profondeurs de son âme. Cette originalité, le jeune homme ne la conquit qu'à force de luttes. Il se débattit contre la *règle* qui voulait lui en imposer, et qui s'incarnait pour lui dans le classicisme français. C'est avec des accents passionnés qu'il la maudit: »Plus nuisibles encore que les exemples pour le génie, sont les principes! L'école et les principes enchaînent à jamais toute puissance et toute connaissance!« (De l'Architecture.) »L'absence de règles ne produit pas le désordre, et, si l'exemple devait en être dangereux, ne vaut-il pas mieux faire une pièce désordonnée que d'en faire une froide?« (Verschied. üb. Kunst.) Dans »*Dieux, Héros et Wieland*« (1773) Goethe, tout en s'attaquant à Wieland et à son Alceste, parodie indirectement la tragédie française: Quelle timidité dans la manière dont ils abordent l'antiquité! Quelle idée mesquine ils se font des héros et des dieux! L'attaque est plus directe dans »*La Foire de Plundersweilern*« (1773). Il y a là une

parodie de l'»Esther« de Racine, jouée devant un gros public de foire, qui, en dehors des allusions personnelles qu'elle cache, en veut bien certainement à la pièce française elle-même. Ces ouvrages étaient si hardis de ton et de forme, que Lessing crut devoir les désavouer. Il déclara à Jacobi que Goethe était bien plus loin que Wieland de comprendre Aristote, et que ses idées sur l'art dramatique étaient »absurdes et folles« (der klarste Unsinn, wahrhaft tolles Zeug). Nous retrouvons ce même défi jeté à la littérature française dans les »*Recensions*« insérées par Goethe dans les »*Annonces savantes de Francfort*«, en 1772 et 73. Glanons-en quelques traits: A propos de l'ouvrage de Sulzer sur les Beaux-arts, Goethe dit que ce livre serait facile à traduire en français, s'il n'est pas déjà traduit de cette langue, tant il lui paraît superficiel, ravalant ainsi, du même coup, les ouvrages d'esthétique français de Dubos, Brumoy, Batteux, Marmontel et même Diderot. Ils se sont trompés, dit-il, dans la définition de l'art, en l'appelant une imitation de la belle nature, car la nature, par elle-même, n'est pas belle. Mais ils se sont encore plus gravement mépris, en donnant à l'art un but moralisant. C'est, probablement, parce que Wieland échappe à ce dernier reproche, que Goethe, dans un autre article de la même revue, fait l'éloge de sa morale. »Il y a longtemps que l'auteur d'»Agathon« et de »Musarion« est justifié auprès des bons esprits quant à la moralité de ses œuvres«. C'est que, à cette époque de sa vie, la morale semblait au jeune Titan une de ces règles qu'il fallait abattre à coups de massue. Son humeur batailleuse cherche partout des prétextes pour s'attaquer au théâtre français surtout. A l'occasion d'un récit de voyage, il écrit: »L'Europe fit au voyageur l'effet d'un drame français, ou, ce qui revient au même, d'un théâtre de guignol«. A propos du départ de la troupe française de Vienne: »Nous apprenons *avec plaisir* le départ des comédiens français«. La pièce de *Favart*, »*Le Drapier de Londres*«, est racontée de la façon suivante: »Un moment de plus, et lord Falkland et Wilson tombaient dans la Tamise; alors bonne nuit, Fanny, Soubridge, Julie, Henry, Betsy, David et l'honnête drapier !« Pure ironie, comme l'on voit. Du reste, Goethe a, plus tard, porté lui-même un jugement très impartial sur cette époque de sa jeunesse, lorsqu'il écrivit, en 1819, dans ses Annales: »Je fus pris d'une aversion passionnée pour des théories étroites et erronées; je me récriai contre l'admiration de faux modèles. Tout cela, et ce qui s'en suivit, était profondément et sincèrement senti; mais la manière dont je l'exprimai alors manquait souvent d'impartialité et d'équité«.

Goetz de Berlichingen, dans sa première forme, (1772) et les drames satiriques et mythologiques de cette époque, »Prométhée« (1773), »La Foire de Plundersweilern« (1773), »le Père Brey« (1773), »Dieux, Héros et Wieland« (1773), »Satyros« (1774) et les parties de »Faust« composées alors, toutes ces pièces sont, par leur forme, une protestation *de fait* contre la théorie française du drame. Elles défient non seulement Boileau, mais encore La Motte et Diderot. La fantaisie s'y déploie si librement, qu'elle fait fi de toutes règles, et c'est à peine si l'on aperçoit le fil d'une idée dominante. Mais, pour le fond, elles ne sont pas tout-à-fait si originales, et surtout, pour les idées, elles n'échappent pas à l'influence française. Bayle, Voltaire, Rousseau, Diderot, les Encyclopédistes avaient à tel point su répandre leurs idées et les faire pénétrer dans les esprits, que le monde civilisé d'alors en était saturé, c'était comme une atmosphère intellectuelle qu'on respirait et dont on vivait, sans le savoir. Goethe s'en nourrit, comme les autres, et il le reconnut plus tard, lorsqu'il déclara à Eckermann: »Vous n'avez aucune idée de l'importance que Voltaire et ses grands contemporains avaient du temps de ma jeunesse, et comme ils dominaient tout le monde moral. Ma biographie ne laisse pas suffisamment entrevoir l'influence que ces hommes ont eue sur ma jeunesse et ce qu'il m'a coûté d'efforts, pour m'en défendre et me dresser sur mes propres pieds, en faisant sa part à la nature«. (Convers. 3 janv. 1830.) Lors même que Goethe ne nous eût pas mis sur la voie par cet aveu, il n'aurait pas été difficile de reconnaître, dans les ouvrages de sa jeunesse, la part d'idées qui revient

à cette puissante influence du dehors, et, plus particulièrement, à celle de *Voltaire* et de *J-J. Rousseau*. N'est-ce pas l'esprit *voltairien* qui anime, d'un bout à l'autre, le persiflage que Goethe se permet envers Wieland, Basedow, Leuchsenring et tant d'autres? Il a beau nous dire, dans ses Mémoires, qu'il répugnait à la légèreté de Voltaire, il n'en est pas moins vrai que le sarcasme, et, parfois même, la libre pensée, jouent un assez grand rôle dans ses pièces satiriques; bien que, pour être juste, il faille reconnaître qu'il y mêle, presque partout, des traits de grandeur poétique, qui sont sa part glorieuse d'originalité.

L'influence de *J-J. Rousseau* sur Goethe fut plus grande que celle de Voltaire, parce qu'elle touchait des fibres plus intimes de son être. Rousseau était alors tellement à la mode, en Allemagne, que Goethe le voyait dans toutes les mains. A Darmstadt, Caroline Flachsland, la fiancée de Herder, apprenait le français exprès pour lire l'»Emile«; à Ehrenbreitenstein, Mme La Roche s'en inspirait pour ses »Lettres à Rosalie«; à Wetzlar, il fit souvent le sujet de la conversation de Goethe avec ses amis Charlotte Buff et Kestner. »Goethe a une haute idée de Rousseau«, écrit ce dernier, »sans pourtant lui vouer un culte aveugle«. En dépit de cette réserve de Kestner, il semble que, à cette époque, l'enthousiasme de Goethe pour Rousseau ait dépassé les bornes d'une appréciation judicieuse. Mme La Roche lui ayant, lors d'une de ses visites à Francfort, prêté le »*Pygmalion*« de Rousseau, peut-être pour rafraîchir en lui le souvenir de la représentation de Strasbourg, Goethe lui écrivit: »Pygmalion est un excellent ouvrage; tant de vérité et de bonté de sentiment! tant de sincérité dans l'expression! Me permettez-vous de le garder encore, pour que je le lise à tous ceux dont j'honore le sentiment?« (le 19 janv. 1773). Or, cet ouvrage de Rousseau est tout le contraire de ce que Goethe en dit, et lui-même le reconnut plus tard, et se rangea de l'avis de Schiller qui le trouvait »froid, vide d'action et sans naturel«. (Sch. à G., le 24 avril 1798.) La situation offerte, par le drame de Rousseau, d'un artiste épris de son œuvre, jusqu'au délire, se retrouve dans plusieurs ouvrages de Goethe de ce temps, dans »*Le Pèlerinage de l'Artiste*«, dans »*l'Apothéose de l'Artiste*« (1774) et, d'une façon qui rappelle encore plus directement la scène de Rousseau, dans le fragment intitulé »*Prométhée*« (oct. 1773). Voici un extrait de ce dernier poème: Prométhée, s'adressant à ses statues répandues dans le bosquet: »Mes enfants! Quel que soit le sentiment qui vous émeuve (il s'approche de la figure d'une jeune fille), ce sein devrait se soulever pour moi! ... Déjà son œil me parle ... Parle-moi aussi, lèvre chérie! ... Oh! puissé-je vous donner à toutes le sentiment de ce que vous êtes! ... Et toi, Pandore, qui recèles tous les dons précieux, tout le bonheur que j'ai jamais goûté ... *ma* Pandore!« Ici, de même que chez Rousseau, la statue prend vie; mais quelle différence dans les motifs de cette création chez l'un et chez l'autre! Dans un autre petit drame »*Satyros*« Goethe se moque de ceux qui, tout en prêchant la nature avec des airs de vertu, comme Rousseau, finissent par trahir leur naturel de faune et leurs appétits grossiers. La scène finale rappelle le »*Tartuffe*« de *Molière*.

Mais c'est dans »*Werther*« que l'influence de Rousseau s'est le plus heureusement combinée avec le talent et les sentiments de l'auteur. Goethe lui-même a reconnu la parenté de son roman avec la »*Nouvelle Héloïse*« de Rousseau. Un exemplaire prêté lui étant revenu avec ces mots au crayon: »Tais-toi, Jean-Jacques, ils ne te comprendront point«, il en fut frappé et déclara que ces mots de l'»Emile« lui avaient toujours paru remarquables. (à Mme La Roche, le 22 déc. 1774.) Des contemporains ont déjà fait des rapprochements entre l'auteur de Werther et Rousseau: Nous lisons dans une lettre de la Bernoise, Julie Bondeli, l'amie de Wieland: »Lisez la dernière production de Goethe, et dites-moi si Rousseau ne doit pas le croire son descendant ... Werther est un St-Preux plus ardent, plus sombre et plus fou«. (à Usteri, janv. 1775.) Mme de Staël, dans son ouvrage »De la Littérature« (1800), fait le même rapprochement. Il a été continué de nos jours: Pierre Leroux, dans l'étude mise en tête de

sa traduction de »Werther«, (dernière édit. de 1872) résume ses observations sur les rapports des deux romans, en disant qu'ils ont en commun *le sentiment de la nature,* celui de *l'égalité sociale* et celui de *l'amour pur*, trois principes fondamentaux de la philosophie de J-J. Rousseau. Enfin, M. Erich Schmidt, dans un livre qui épuise, à peu près, le sujet, va jusqu'à dire que nombre de passages de »Werther« prouvent une parenté si étroite avec la »Nouvelle Héloïse«, qu'il faut admettre, chez Goethe, des réminiscences de détails, plus ou moins inconscientes. (Goethe, Rousseau et Richardson, p. 169.) Du reste, il est bien entendu que, malgré ces ressemblances, l'œuvre de Goethe est très personnelle, tirée de son cœur et de sa pensée. Mais ce cœur et cette pensée étaient un champ où Rousseau avait jeté sa semence.

Il était de la nature de Goethe d'aspirer au beau; c'est pourquoi l'on ne s'étonne pas de le voir revenir, peu à peu, de ses excentricités de jeunesse à une forme littéraire plus réglée et plus harmonieuse. *L'»Histoire dramatisée de Goetz de Berlichingen«* est suivie, au bout d'une année, du *»Drame de Goetz à la main de fer«*, (1773) où l'action est ramenée à des proportions plus scéniques. Puis vint la conception de *»Mahomet«* (1774) dont Goethe dit: »Il se rapprochait de la forme régulière à laquelle j'inclinais de nouveau, tout en usant modérément de la liberté de temps et de lieu, définitivement acquise au théâtre.« (Mém.) Toutes les pièces qui suivent marquent un progrès dans cette voie que l'on peut, en une certaine mesure, appeler un retour vers les modèles français. Ce sont »Clavigo« (1774), »Stella« (1775), »Egmont« (1775), les drames lyriques »Erwin et Elmire« (1775) et »Claudine de Villabella« (1775). Si nous cherchons, parmi les amis de Goethe, ceux qui peuvent l'avoir encouragé dans ce sens, nous rencontrons d'abord *Merck*, de Darmstadt. Comme traducteur du »Caton« d'Addison et de »l'Esthétique« de Hutcheson, il était assez de l'école française, pour que les conseils qu'il donna à son jeune ami fussent du genre que nous supposons. En effet, n'est-ce pas l'opposition qu'il fit au romantisme de Goethe qui lui valut, de la part de celui-ci, le surnom de Méphistophélès? »Si vous saviez«, écrit Merck à Nicolai, »combien je discute avec Goethe *de ratione artis.*« C'est lui qui insista pour que Goethe refît son »Goetz«, dont il jugeait probablement comme Lessing, qui l'avait appelé »une pièce à grand spectacle (Haupt- und Staatsaction) dont il vengerait le théâtre allemand«. (D'après une lettre de Weisse à Uz, du 7 octobre 1775.) Et, si Merck blâma plus tard Goethe d'avoir fait »Clavigo« et »Stella«, les appelant »des oeuvres de loisir«, ce ne fut pas à cause de leur forme, mais parce qu'elles lui semblaient manquer de portée philosophique. Merck était très versé dans la littérature française, et la langue française lui était presque aussi familière que l'allemande, car il avait pour femme une Vaudoise, qui n'avait jamais pu apprendre l'allemand, et avec qui il parlait et correspondait en français. Ses sympathies françaises s'accentuèrent plus tard lorsqu'il embrassa les doctrines révolutionnaires, et qu'il fut à Paris, pour entendre les orateurs jacobins.

Une influence, moins grande, sans doute, mais plus décidément française, que subit Goethe, fut celle de *Gotter*, qu'il rencontra à Wetzlar, en 1772. Elevé à Gotha, près d'une cour très française de moeurs et de langage, Gotter était à moitié Français. Lorsqu'il n'écrivait pas en français, c'était, du moins, des traductions ou des imitations d'ouvrages français qui l'occupaient. Bien que Boïe l'eût entraîné à participer à la rédaction de l'»Almanach des Muses«, de Goettingue, il retira pourtant bientôt sa collaboration, lorsqu'il vit que ses amis attaquaient ses auteurs favoris. L'année même où il fréquenta Goethe, il fit jouer, à Weimar, une traduction, en vers alexandrins, de la »Mérope« de Voltaire. Dans ses Mémoires, Goethe ne semble pas attacher une grande importance à ses relations avec Gotter, dont il dit seulement qu'il »aimait l'élégance française«; et, en effet, Gotter était de tous points trop inférieur à Goethe, pour pouvoir lui imposer ses idées; mais, d'un autre côté, une conviction aussi arrêtée que l'était l'admiration de Gotter pour la tragédie française pouvait bien quelque

peu ébranler celui dont Kestner disait, à la même époque: »*In principiis*, il hésite, et ne fait encore que chercher un certain système«.

La correspondance de Goethe, de 1771 à 1775, garde un silence presque absolu sur les représentations théâtrales auxquelles il assista alors; et pourtant il faut admettre qu'elles n'ont pas manqué de faire impression sur lui et de déterminer, en une certaine mesure, la forme dramatique des pièces qu'il composa, à cette époque, en vue de la scène. Or, nous savons, d'autre source, que les pièces de théâtre, jouées alors par la troupe de *Louis Marchand*, étaient, en grande partie, tirées du répertoire français, tant les comédies que les drames et les opéras. Dans une courte revue rétrospective, faite beaucoup plus tard, sur l'opéra de la fin du 18[me] siècle, Goethe nomme Marchand comme celui qui donna le premier essor au drame lyrique en Allemagne, (Sur la langue et la littérature allemandes 1817) et il cite comme pièces de son répertoire: »La Laitière coquette«, »les Chasseurs«, »la Belle et le Monstre«. Louis Marchand avait été à Paris, où il avait vu jouer Aufresne. Outre les pièces citées, il donna encore, à Francfort, en fait d'opéras, »Le *Déserteur*«, dont le texte est de *Sedaine* et la musique de Monsigny, »*Rose et Colin*« du même compositeur, »Le *Devin du village*« par Rousseau, »*L'Ami de la maison*« par Grétry; en fait de comédies et de drames, »Le *Père de famille*« de *Diderot*, »*Eugénie*« par *Beaumarchais*, »La *jeune Indienne*« par *Chamfort*, »Le *Marchand de drap de Londres*« de Favart, »Le *Déserteur*« par *Mercier* et plusieurs pièces de *Destouches*. (Voir E. Mentzel, Geschichte der Schauspielkunst zu Frankfurt a. M.) Un tel répertoire était bien plus du goût du public que les drames de Shakespeare, quelque grand cas qu'en fît la critique. Goethe lui-même, lorsqu'il sortit de la théorie, pour peindre la vie, et surtout ses propres expériences, adopta ces mêmes formes populaires du drame et de la comédie lyrique.

Sans doute que l'attention de Goethe s'était portée, depuis quelque temps déjà, sur *Beaumarchais*, qui était alors le champion le plus zélé de la rénovation du drame en France. Bien que ses chefs-d'oeuvre n'eussent pas encore paru, les deux pièces qu'il avait données, »*Eugénie*« (1767) et »*Les deux Amis*« (1770), avaient fait sensation, et Goethe les avait lues, peut-être même vues sur la scène. Lorsque parurent les »*Mémoires*« de Beaumarchais, ces plaidoyers éloquents dans le procès que lui avait intenté le conseiller Goezmann, Goethe en fut charmé, et lorsque, dans le quatrième de ces Mémoires, qui parut en janvier 1774, il trouva un épisode dramatique propre à exprimer des sentiments qu'il éprouvait, dans une situation qui n'était pas sans analogie avec celle du héros, il s'en empara et en fit son drame de »*Clavigo*«. »Dans mon Clavigo j'ai emprunté des passages entiers aux Mémoires de Beaumarchais« (Eckermann, Convers. avril 1829). En effet, le deuxième acte contient des scènes littéralement traduites de l'original. Il y eut des contemporains qui pensèrent que la pièce ne valait pas l'original: »Celui qui a lu les Mémoires de Beaumarchais n'aura pas le même plaisir à lire la tragédie de Clavigo. Pourtant la pièce se vend comme du pain«. (Deinet, 7 nov. 1775.) Pour la forme, cette pièce est selon les principes exposés par Beaumarchais dans la préface de son »Eugénie«, ceux du *drame sérieux* écrit *en prose*. Goethe les connaissait déjà, par l'exemple de Lessing et par *l'*»*Essai sur l'art dramatique*« de *Mercier* (1773). L'autre drame de cette époque qui rappelle ce même genre français, est »*Stella*« (1775). La première version se terminait par une réconciliation sentimentale, qui avait valu à la pièce le second titre de »Drame pour Amants«; comme telle, elle n'était pas sans parenté avec les comédies de *La Chaussée*. Dans les deux petites pièces lyriques (Singspiele) »*Erwin et Elmire*«, et »*Claudine de Villabella*«, nous retrouvons une imitation des comédies lyriques, d'origine française, qui étaient la spécialité de la troupe Marchand. Goethe avait, déjà comme enfant, admiré ce genre dans »le Devin du village« et les pièces de Favart. Une des chansons d'»Erwin et Elmire« est, paraît-il (voir E. Mentzel), prise de l'opéra de *Marmontel* appelé »*Zémire et*

Azori«. La dédicace, en donnant à Lili Schoenemann le nom de Bélinde, fait allusion à une nouvelle de *Melle de Scudéry*, qui aurait fait le sujet d'un entretien entre Goethe et son amie (voir l'article de Wilmanns dans Goethe-Jahrbuch I). Ce genre de composition plaisait tant à Goethe, qu'il y revint souvent, plus tard, témoins »Lila« (1777—8), »Le Triomphe de la sensibilité« (1777), »Jéry et Baetely« (1879—80), »La Pêcheuse« (1781—2), »Plaisanterie, Ruse et Vengeance« (1784). On peut dire que les représentations de Marchand ont inauguré le drame lyrique dans l'oeuvre de Goethe, aussi bien que dans la littérature dramatique et musicale de l'Allemagne en général.

En quittant Francfort, pour aller demeurer à Weimar (fin de 1775), Goethe passa d'un milieu bourgeois dans un monde aristocratique et princier. Vu l'impressionabilité de sa nature, ce changement devait déterminer sa manière de sentir et d'écrire pour tout le temps qu'il resterait là. En effet, nous le voyons, peu à peu, s'acclimater, et, de poète *romantique*, devenir poète *classique*.

Les rapports que Weimar, comme cour souveraine, entretenait avec l'étranger, ouvrirent à Goethe une nouvelle porte du côté de la France. Il vit même bientôt que cette attention aux choses françaises était d'autant plus commandée, qu'elle rentrait dans la tradition du lieu, et que la duchesse douairière Amélie y tenait beaucoup. Elevée à la cour de Brunswick, par des Français, elle était très francisée de goût et de moeurs, et depuis son mariage (1756) et, plus encore, depuis son avénement à la régence du duché, (1758) elle avait exercé autour d'elle l'influence que lui suggérait son éducation: Elle avait fait de Weimar le séjour des Muses, en y appelant des savants, des artistes, des écrivains et des étrangers distingués. Un de ces derniers, un Français, Anse de Villoison, qui était son professeur de grec, a fait d'elle un éloge qui rappelle un peu les adulations dont Louis XIV était l'objet de la part de ses poètes de cour: »Rien, dit-il, n'égale son génie! Elle connaît les littératures française, allemande, anglaise et italienne; elle a des connaissances étonnantes dans la physique et la mathématique«. Wieland, que la duchesse avait fait venir quelques années avant l'arrivée de Goethe, représentait, par la nature et le style de ses ouvrages, le goût de cette société weimarienne; le »Mercure allemand« qu'il rédigeait en était l'organe. Mais le tableau le plus vivant que nous en ayons est celui que Goethe en a tracé dans son roman de »*Wilhelm Meister*«. En même temps, nous y voyons dans quels rapports il se mit avec elle. L'engouement pour les usages et, en particulier, pour les lettres françaises y est personnifié dans le *Prince:* »On avait dit à Wilhelm de ne pas manquer de louer l'auteur favori du prince, Racine, afin de gagner ses bonnes grâces... Le prince lui ayant demandé, s'il lisait bien assidûment les grands écrivains dramatiques français, Wilhelm lui répondit par un *oui* très énergique.. Je comprends, dit Wilhelm, que des personnes de qualité estiment un poète tel que Racine, qui peint si bien les hommes et les choses de leur rang. Corneille a, si je puis m'exprimer ainsi, représenté de grands *hommes* et Racine de grands *personnages*. — N'avez-vous donc jamais lu une pièce de Shakespeare? dit Jarno, en prenant Wilhelm à part. — Non, répondit Wilhelm, je ne suis pas même curieux de les lire, puisqu'on dit qu'elles pèchent contre la vraisemblance et la bienséance. ....A peine Wilhelm eut-il lu quelques pièces de Shakespeare, que l'effet fut tel, qu'il ne put continuer. Ce sont les œuvres d'un génie céleste qui s'approche des mortels!« On le voit, Wilhelm, c'est Goethe qui, tout en ménageant les préjugés de son entourage, finit pourtant par dire son opinion avec tout le feu de l'admiration, et presque dans les mêmes termes employés dans son discours à l'adresse de la société strasbourgeoise. Mais c'est aussi Goethe, un Goethe plus mûri que celui de Strasbourg, qui, par la bouche de Wilhelm, répond à Amélie, qui a dit qu'elle haïssait le français: »Comment peut-on haïr une langue à laquelle on doit la plus grande partie de son éducation et à laquelle nous (Allemands) serons sans doute encore redevables de beaucoup, jusqu'à ce que

notre individualité (nationale) soit formée«. Ne croit-on pas entendre Goethe dire à Eckermann: »Je dois beaucoup aux Grecs, aux Français, à Shakespeare, à Sterne, à Goldsmith, et cela n'est pas tout. Pourquoi dirais-je toutes les sources où j'ai puisé ma culture? Le principal est d'avoir une âme qui aime le vrai et qui l'accueille partout où elle le trouve« (16 déc. 1828). Le duc de Weimar fit tout son possible pour se mettre à l'école de Goethe; mais, au fond, il resta admirateur de la tragédie française, sans doute pour les raisons que Goethe a mises dans la bouche de Wilhelm Meister, quand il loue Racine. Cette disposition du duc se manifesta surtout plus tard, lorsqu'il encouragea Goethe à faire ses traductions de Voltaire, et qu'il avoua tout haut sa grande admiration pour Crébillon le tragique.

Parmi les moyens d'information que ses relations avec les princes de Weimar et de Gotha mirent à la disposition de Goethe, pour le tenir au courant de la littérature française, il faut mettre au premier rang *les Journaux parisiens* et la *Correspondance* de *Grimm*. Les premiers furent, selon l'époque, *Le Journal de Paris, Le Mercure de France, La Décade philosophique, Le Journal de l'Empire, Les Débats,* puis, du temps de la vieillesse de Goethe, *Le Globe, Le Temps, La Revue française.* Goethe fut, de tous temps, un grand liseur de gazettes. Cela tenait à la curiosité naturelle de son esprit, qui ne se portait pas seulement sur les livres, mais encore sur les événements, et surtout sur les grandes personnalités de l'histoire contemporaine. Il avait besoin de lire, pour savoir, et de savoir, pour comprendre et tout juger avec impartialité. En 1798, il envoyait à Schiller des journaux français avec ces mots: »Afin que vous voyiez dans quelle étroite communication notre cher Weimar est avec Paris«. (14 mars.) Tandis que les journaux le tenaient plus particulièrement au courant des événements politiques, la *Correspondance de Grimm* lui apporta les nouvelles du monde littéraire français. On sait que *Fréd. Melchior Grimm*, d'origine wuertembergeoise, s'étant fixé à Paris comme Ministre plénipotentiaire du duc de Gotha, s'y était francisé au point de devenir écrivain français et, qui plus est, une des plumes les plus fines de France. En 1753, il avait entrepris de continuer la correspondance littéraire, commencée par Raynal quelques années auparavant, et destinée à tenir la cour de Gotha au courant du mouvement littéraire, philosophique et social de Paris. Il le fit avec tant de succès, que d'autres souverains désirèrent recevoir ses communications. L'on vit donc, tour à tour, la princesse de Nassau-Saarbrück, le prince George de Hesse-Darmstadt, la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt, le duc des Deux-Ponts, le roi de Pologne, le roi de Prusse (1763), la reine de Suède, l'impératrice de Russie (1764) et, en outre, des particuliers, payant 300 frs. par an, devenir abonnés de la »Correspondance«. Elle circulait en manuscrits, copiés sur l'original de Grimm. Lorsqu'elle fut imprimée pour la première fois, de 1812 à 1814, elle remplit seize volumes. C'est le tableau le plus complet qu'on ait des moeurs et des idées, en France, dans la seconde moitié du siècle passé, jusqu'à la Révolution française. Le duc de Weimar n'était pas du nombre des abonnés; mais ses relations amicales avec la cour de Gotha, et le voisinage des deux villes, permettaient de faire passer des copies du »Journal écrit«, comme on l'appelait, de l'une à l'autre. Goethe nous a lui-même raconté comment il fut mis à même de lire les romans de Diderot, parus d'abord comme annexes de la Correspondance: »La Correspondance souvent citée, et encore fort estimable, au moyen de laquelle M. de Grimm tenait le reste du monde au fait des événements de sa ville de Paris, gagna encore en intérêt par les ouvrages nouveaux qu'elle mit en circulation. C'est ainsi que la »*Religieuse*« et »*Jacques le fataliste*« arrivèrent, par fragments, à Gotha, où l'on se donna la peine de les réunir et de les copier dans des cahiers, qui furent communiqués au cercle weimarien dont j'avais le bonheur de faire partie« (Nachträgliches zu Rameau's Neffe). Et encore: »On nous envoya, l'un après l'autre, ces cahiers précieux, et, dans l'intervalle, nous avions le temps d'en méditer et d'en discuter le contenu; de sorte que nous nous assimilions ces choses d'une

manière qu'on a de la peine à se figurer maintenant«. Dans une lettre à Merck: »Il circule un manuscrit de Diderot, »*Jacques le fataliste et son maître*«, qui est excellent, repas exquis, préparé avec beaucoup d'esprit pour la bouche d'une seule idole. Je me suis assis à la place de ce Baal, et, en six heures, j'ai avalé tous les mets et entremets de ce cuisinier artiste. D'autres ont lu l'ouvrage après moi; mais il se sont partagé le repas, ont tâté deçà et delà, et ont emporté chacun leur mets favori«. (avril, 1780.) De cette »assimilation« de l'ouvrage français à une reproduction, plus ou moins consciente, il n'y a pas loin. Aussi découvrons-nous, dans les romans et nouvelles de Goethe, plus d'un rapport avec les idées, et surtout la manière d'écrire, de Diderot. Chez les deux, il y a souvent absence de plan, des digressions trop nombreuses et trop longues; mais aussi un art de peindre et un talent d'individualisation surprenants. C'est »Wilhelm Meister«, que Goethe écrivait lorsqu'il se nourrissait des romans de Diderot, qui participe le plus de ces qualités et de ces défauts. »Jacques le fataliste« ne fut imprimé, en français, qu'en 1796; mais une traduction allemande par Mylius (Jacob und sein Herr), imprimée à Berlin, circula dès 1792.

Bien qu'on ne puisse pas admettre que Goethe ait lu tous les numéros du »Journal écrit«, qu'il ne reçut vraisemblablement que très irrégulièrement, il est pourtant certain qu'il s'y renseigna sur des sujets qui l'intéressaient particulièrement. Or, en comparant les incidents de la vie parisienne qui ont fixé l'attention de Goethe, depuis 1776 jusqu'aux approches de la Révolution, avec le contenu de la »Correspondance«, telle que je l'ai sous les yeux, je trouve les articles suivants qui s'y rapportent et que Goethe, pour cette raison, peut avoir lus: En mars 1776, sur la traduction des œuvres de Shakespeare par Le Tourneur; en avril de la même année, sur les œuvres de Tressan; en juillet, sur la »Bibliothèque universelle des romans«; en 1779, sur la publication des »Epoques de la Nature« de Buffon; en 1780, sur Messmer à Paris; en 1781, sur le »Compte-rendu« de Necker; en juillet de la même année, sur l'arrivée de Cagliostro à Paris; en 1782, sur Mercier et sur les deux premiers volumes du »Nouveau Théâtre allemand« par Friedel; en janvier 1784, sur la représentation du »Macbeth« de Ducis; en avril de la même année, sur la première représentation du »Mariage de Figaro« par Beaumarchais. Goethe eut plusieurs fois l'occasion d'être dans la société de Grimm. On lit dans son journal du 8 octobre 1777: »L'arrivée du gouverneur me donna un moment d'expansion; celle de Grimm me fit rentrer en moi-même. Je sentis que je n'avais rien à dire à l'homme qui se rendait de St.-Pétersbourg à Paris«. Ne faut-il pas regretter qu'un instant d'humeur farouche ait empêché, alors déjà, deux hommes de mérite de se reconnaître? La seconde fois que Goethe vit Grimm, ce fut à Düsseldorf, en 1792; il y arrivait en compagnie de Mme de Beuil, et en émigré. Il ne semble pas qu'il y ait eu alors aucun rapprochement. Enfin, en août 1801, les deux se rencontrèrent de nouveau, comme hôtes du prince Auguste de Gotha: »Homme du monde accompli, et commensal agréable, M. de Grimm ne pouvait pourtant pas cacher le chagrin qu'il ressentait de la perte de sa fortune«. (Annales.) Goethe eut aussi une entrevue avec *l'abbé Raynal*, le prédécesseur de Grimm comme correspondant de la cour de Gotha. C'était en 1781. Ayant lu, l'année précédente, son »*Histoire philosophique des Indes*«, il lui voua l'intérêt dû à sa célébrité méritée.

Il est curieux de voir Goethe se mettre à écrire de nouveau en français et attester par là que la langue »*aimée dès son enfance*« lui est encore chère. Ce fut au mois d'août 1784 que, étant avec le duc de Weimar en visite à la cour de Brunswick, il eut le caprice, pour s'exercer dans le français qu'il devait parler à ses hôtes, d'écrire une série de lettres dans cette langue à son amie Mme de Stein. Elles servent à illustrer ce que nous savons du français que Goethe parlait à Strasbourg, elles sont *en français*, sans être *françaises*. Voici un extrait qui donnera une idée de ce que je veux dire: »J'ai commencé mon jour de naissance au bal, ou j'ai *dansé beaucoup* sans le moindre

interet. Ce matin j'ai dormi longtems, et à mon reveil mon cœur fut attristé de se trouver si loin de tout ce qui lui est le plus cher. Ce ne sera pas un jour de fete comme l'année passee, je le passerai à la cour, à la table de jeu. Que j'aurois souhaité de le celebrer parmi les pres, les rochers et les bois! Bientot il sera tems que nous nous en all*ons*, j'attends ce mercredi avec impatience, les objets perdent tous les jours de leur nouveauté et mon ame commence à s'appesantir. Je ne suis pas assez habile pour cacher à la societe ce manque d'interet, quoique je fasse mon possible, et les femmes surtout sont asses clairvoyantes pour sentir qu'elles ne me sont rien et que je ne veux *ne leur rien être*. Avec les hommes *il* va un peu mieux, mais cela ne pourra durer«. Cette lettre est une des meilleures. Bien qu'il répugne, en un certain sens, de soumettre à la critique du grammairien des lettres écrites dans l'intimité et sans prétentions, un pareil examen est pourtant trop essentiel à mon sujet, pour que je m'en abstienne complétement. Je relève donc, après une lecture attentive des lettres dont il s'agit, les fautes de français les plus graves qui s'y trouvent: »Tu m'as appris à aimer moi-même (m'aimer); si jamais je *pourrai* (puis); nous avons vu *de* choses intéressantes (des); cela approche très-près *à* celle des singes (de très près de); d'après que je puis calculer (ce que); je n'ai pas assez de présomption *de* croire (pour); des idées justes de *chacun* que j'ai pu voir (chaque personne); c'est comme si cet homme ne *devrait* pas mourir (devait); je suis bien fâché que nous ne *pouvons* pas arranger cela (puissions) (voir Schoell, Briefe Gœthe's an Frau von Stein). Peut-être est-il permis de remarquer, à cette occasion, que si Goethe, dans son enfance, avait appris le français à l'aide de la grammaire et non, comme il dit lui-même, »*sans grammaire et sans leçons*«, il eût acquis l'assurance qui lui manqua toujours dans l'emploi par écrit du français. Vers la fin de sa vie encore, nous le voyons s'excuser, dans une lettre à Reinhard, de ne point avoir reconnu une civilité dont il avait été l'objet »parce que«, dit-il, »il m'aurait fallu le faire en français, et vous savez que *je redoute d'écrire en cette langue*« (le 11 mai 1830).

Le séjour de Goethe en Italie (1786 à 88), en le retrempant aux sources de l'antiquité classique, acheva de le gagner au culte de la forme et, en même temps, le rapprocha de la tragédie française. En effet, l'examen d'»Iphigénie« et du »Tasse« montre l'observation stricte des trois unités, et le petit nombre des personnages, les longs discours, le manque d'action, l'élégance de l'expression, sont autant de ressemblances avec les pièces de Racine. C'est à peine si Goethe peut se résoudre à remanier les pièces de sa jeunesse qui ne sont plus de son goût: En parlant d'»Egmont« il dit: »Si j'avais à le refaire, je le ferais autrement, ou pas du tout; mais, puisqu'il est fait, qu'il reste; je n'en effacerai que ce qu'il y a de trop déboutonné et de trop juvénile dans le style et qui ne répond pas à la dignité du sujet«. Lorsque, en 1804, il s'est laissé persuader d'adapter son »Goetz« à la scène, il déclare que la chose était presque impossible, vu que le plan originaire était absolument »anti-théâtral«.

Ce qui, dans les années qui suivirent son retour d'Italie, attira l'attention de Goethe du côté de la France, ce fut moins la littérature, que la politique. Je ne crois pas sortir de mon sujet en parlant de l'effet produit par la *Révolution française* sur Goethe, ainsi que de la manière dont il la jugea et dont il en tira parti pour son œuvre de romancier et de poète. »Que la Révolution française ait été une révolution pour moi aussi, c'est ce que tu peux bien te figurer«, écrit-il à Jacobi, le 3 mars 1790. En effet, dès 1785, l'affaire du collier avait éveillé ses craintes, en lui faisant entrevoir dans la démoralisation de l'aristocratie française les dangers qui allaient fondre sur elle. L'impression avait été si forte, que sa conduite la trahit, et qu'il en parut »presque fou« à ceux qui l'observaient. (Annales 1789.) Eh bien, malgré cela, l'on ne peut pas dire que, au moment du grand éclat, Goethe en ait mesuré toute la portée. L'influence de son entourage et sa nature d'artiste, en

ne lui montrant que les excès commis, lui cachèrent la nécessité morale et la grandeur historique de l'événement. Lui-même l'a reconnu plus tard, lorsqu'il dit à Eckermann: »Je ne pouvais être l'ami de la Révolution française, car ses horreurs me touchaient de trop près, me révoltaient chaque jour et à toute heure, tandis qu'on n'en pouvait encore prévoir les suites bienfaisantes« (4 janvier 1824); et, en écrivant à Zelter, après la lecture du »Napoléon« de Walter Scott: »Maintenant je comprends clairement et dans son ensemble cette longue période depuis 1789, où, après mon retour d'Italie, le cauchemar révolutionnaire commença à peser sur moi; je commence même à m'intéresser aux détails de cette époque, parce que je les vois dans un certain ordre.« (20 février 1828.)

Les premières impressions de Goethe, à l'époque même des événements, se retrouvent dans plusieurs de ses ouvrages, et il est facile de voir que, en exprimant ses idées en artiste, il se croit chargé d'une mission à remplir, à sa manière, auprès du public qui le lira. Ces ouvrages sont principalement la comédie du »*Général citoyen*«, le drame des »*Révoltés*«, le recueil de nouvelles intitulé: »*Entretiens d'émigrés allemands*« et le drame de »*La Fille naturelle*«. »*Le Grand Cophte*« qui, pour le temps de sa composition, précède tous ces ouvrages, bien que rappelant un événement précurseur de la révolution, est pourtant si peu historique dans la manière dont les faits sont rapportés, qu'on ne saurait raisonnablement le ranger parmi les pièces issues des préoccupations politiques de Goethe. »*Le Général citoyen*« est appelé par l'auteur »une contrefaçon de l'esprit du temps (eine Nachbildung des Zeitsinns), destinée à servir de consolation«. On y voit le prosélytisme révolutionnaire à l'œuvre, et les idées de Goethe se retrouvent dans la bouche du gentilhomme de la pièce, lorsqu'il dit aux paysans: »Pour vous, il convient que vous restiez attachés à vos mœurs. Observez le temps, pour savoir quand le moment sera venu de semer et de moissonner. Laissez les pays étrangers prendre soin de ce qui les regarde, et considérez tout au plus le ciel politique une fois par semaine, le dimanche. . . . Profitons de la paix dont nous jouissons, pour acquérir un pain légitime, ce sera la meilleure manière de servir la patrie. Dans un pays où chacun peut avoir recours au prince, où les différentes classes de la société se rendent justice entre elles, où chacun peut faire ce qu'il veut, où les connaissances utiles sont généralement répandues, dans un tel pays, il n'y aura pas de factions. Ce qui se passe dans le monde y éveillera l'attention, mais les idées révolutionnaires n'y auront aucune prise«. (Scène 14me.)

La pièce des »*Révoltés*« déroule un tableau plus vaste de la situation: Un village est en révolte contre son seigneur, réclamant des libertés promises et les droits de l'homme. En viendra-t-on à des actes de violence? Grâce à la bonté et au libéralisme bien entendu de la comtesse, les esprits se calment et, des deux parts, on finit par faire les concessions nécessaires à la paix. Ici encore, on entend Goethe dire par la bouche de la comtesse: »Pour moi, j'écouterai mon cœur m'inspirant l'équité et ma raison qui veut que je distingue entre mon véritable intérêt et des avantages imaginaires. J'aurai de la générosité, comme il convient aux puissants; je me garderai de persister dans des exigences pour lesquelles je ne puis faire valoir qu'une apparence de droit«. (Acte II, sc. 2.) Et le Conseiller de la pièce d'applaudir à ces beaux sentiments: »Vous étiez l'élève des grands hommes qui nous ont rendus libres par leurs écrits; maintenant vous l'êtes des grands événements qui vous ont appris ce qu'un citoyen bien pensant doit désirer et ce qu'il doit abhorrer«. Puis, le Conseiller, en s'identifiant encore plus avec Goethe, ajoute: »C'est précisément parce que je suis bourgeois, et que je sais apprécier le rôle de la noblesse, que je suis impitoyable à l'erreur et aux petitesses révolutionnaires«. (Acte III, sc. 1.) Quel dommage que Goethe ait laissé cette pièce inachevée! On aurait aimé à lire la grande scène où, d'après le plan qui nous reste, devait s'engager une discussion, dans laquelle chaque parti politique aurait, à son tour, pris la

parole, et où le rôle du Conseiller développé nous aurait probablement encore davantage initié à la pensée de Goethe sur la Révolution française.

En novembre de l'année 1794, Goethe envoya à Schiller, pour être publiée dans les »*Heures*«, l'introduction de ses »*Entretiens d'émigrés allemands*«. Nous y voyons une famille que la politique a désunie, chercher à se distraire de ses préoccupations, en écoutant des récits dont l'intérêt est purement humain. Or, cette situation est une image de ce que Goethe eut alors souvent sous les yeux; car on sait que, à Weimar même, la société était très divisée sur la politique du jour. Tandis que la duchesse et ses intimes vouaient une haine passionnée aux idées libérales, Herder et Knebel, entre autres, se prononçaient souvent en leur faveur avec beaucoup de hardiesse. Mais c'est plus spécialement au cercle qui se réunit chez Jacobi, à Pempelfort, en 1792, que nous reportent les »Entretiens«. Goethe s'y était servi du moyen qu'emploie le vieillard du livre de raconter des histoires, pour calmer les esprits surexcités par les progrès menaçants de la révolution de France. Peut-être même que les récits du livre sont, en partie du moins, ceux qu'il raconta alors. Deux d'entre eux, le second et le troisième, sont empruntés aux *Mémoires de Bassompierre.* La reproduction est même si fidèle, qu'on pourrait presque l'appeler une traduction de l'original; il n'y a guère que les noms de personnes et de lieux qui soient de l'invention de Goethe. Et, lorsqu'on pense que Mme de Stein appelait l'ouvrage français »très connu«, on s'étonne un peu de la hardiesse de Goethe, qui osa incorporer ces deux récits à son œuvre. L'ouvrage de Bassompierre avait paru en 1631, et lui-même était mort quinze ans après, en 1646. Le premier récit des »Entretiens« remonte aussi à une source française. C'est l'histoire de la mystification dont fut victime Mlle Clairon, actrice célèbre et maîtresse de déclamation de Mme de Staël. Goethe la tenait du prince Auguste de Gotha, qui l'avait entendu raconter à une personne qui était à Paris lors de l'événement, et qui soutenait que c'était la pure vérité. Le cinquième récit pourrait bien être tiré de l'»*Heptaméron*« de la *reine de Navarre,* si Goethe ne l'a pas trouvé dans les »Ducento novelle« de Malespini. Dans le *Conte* qui termine les »Entretiens«, on a prétendu voir une allégorie politique, où les principaux acteurs de la Révolution française seraient transformés en héros de féerie. Le style de l'ouvrage rappelle tantôt Diderot, tantôt Voltaire. »Ma femme«, écrit Schiller, »trouve le dernier conte dans le goût de Voltaire, et je pense qu'elle a raison«. (29 août 1795.) Et Goethe de répondre: »Je serais trop heureux qu'on voulût bien y reconnaître ne fût-ce qu'un seul des démons du vieillard de Ferney«. (7 sept. 95.)

Aux »Entretiens« se rattache le »*Voyage des fils Mégaprazon*«. C'est un des récits que Goethe lut à ses amis de Pempelfort, dans la circonstance rappelée ci-dessus. Outre les noms de Pantagruel et de Panurge, qui évoquent le modèle de *Rabelais*, on songe encore involontairement aux *Romans philosophiques* de *Voltaire* dont Goethe s'est bien certainement inspiré. »*Reinecke le Renard*«, écrit en 1792, n'est pas sans allusions à l'histoire française contemporaine; mais elles sont voilées par la fable et ne se laissent entrevoir que faiblement. »*Hermann et Dorothée*«, comme chacun sait, a pour fond historique l'émigration due à la Révolution française. »*Les Prophéties de Bakis*«, de 1798, ont aussi trait aux événements de France, et, selon quelques-uns, elles contiendraient même la prédiction de l'empire et du retour des Bourbons. (Voir Ehrlich, Zu d. Weissagungen des Bakis, G. Jahrb., I.)

Mais l'ouvrage qui, dans l'idée de Goethe, devait être plus que tout autre consacré à la Révolution française est »*La Fille naturelle*«. »Dans le plan de cette pièce«, écrit-il, »je me préparais un vase où j'espérais mettre, avec le plus grand sérieux, tout ce que, depuis des années, j'avais pensé et écrit sur le sujet de la Révolution française et de ses suites.« (Annales 1799.) Malheureusement il en fut de cette pièce comme des »Révoltés«, elle resta inachevée. Le sujet est tiré d'un ouvrage français: »Les *Mémoires de Stéphanie de Bourbon-Conti* firent naître en moi la conception de la Fille naturelle«. Goethe y

travailla d'abord en 1799, puis en 1801 et en 1802. La première partie, seule achevée, fut jouée pour la première fois le 2 avril 1803, et de nouveau le 21 décembre 1803, en présence de Mme de Staël qui ne la goûta pas et déclara même que, à Paris, on n'en supporterait pas le premier acte. Lorsque Goethe lut les Mémoires de la malheureuse princesse dont il fit Eugénie, ils avaient l'intérêt de la nouveauté, car ils portent la date de floréal 1798, et l'on ne savait pas encore, à Weimar, ce que Mme de Staël y répandit plus tard, c'est que l'ouvrage en question était presque une imposture, et que l'héroïne du roman était peu estimée à Paris. Mais ce qui fait que la critique fait peu de cas du drame de Goethe, c'est qu'il donne trop dans la déclamation, et qu'il poursuit un but politique étranger à l'art. Tandis que, dans les Mémoires, l'héroïne est uniquement victime de l'envie et de la haine de sa famille, Eugénie, chez Goethe, l'est principalement de la politique: »Un dieu irrité la jeta, comme une pomme de discorde, entre deux partis qui, séparés pour toujours, se combattent avec acharnement.« (Acte IV, sc. 1re.) Mais, malgré des allusions assez transparentes à la Révolution française, il n'y a pourtant pas dans »La Fille naturelle« ce que Goethe nous faisait espérer d'y trouver. Le fond sur lequel se déroule cette scène de famille n'est pas le tableau vrai de la situation politique du temps, et, pour tout dire, on est surpris de la pauvreté des conceptions politiques qu'y développe l'auteur. Décidément, Goethe se fourvoyait, en abordant ce sujet qui répugnait, semble-t-il, à son talent. Voici quelques passages de la pièce, où l'on découvre qu'il s'agit de la France d'alors: »Oh! ce temps a des signes terribles! Ce qui est en bas tend à monter, et ce qui est haut placé descend, comme si chacun ne pouvait satisfaire ses désirs confus qu'à la place de l'autre, et ne se sentir heureux qu'au milieu d'un nivellement général des conditions. Oh! résistons à ce mouvement de toutes nos forces, et conservons à notre peuple ce qui fait son bonheur.« (Acte I, sc. 5me.) »Ce royaume est menacé d'une ruine complète. Les éléments destinés à former l'Etat par leur concorde refusent de rester unis; ils se fuient, et chacun se replie sur lui-même avec indifférence. Où est l'esprit puissant de nos grands ancêtres qui les avait forcés de s'unir pour un même but? Où est-il, celui qui fut le guide, le roi et le père de ce grand peuple? Il n'est plus, et ce qui reste n'est qu'un fantôme qui cherche en vain à retenir un pouvoir qui s'en va.« (Acte V, sc. 8me.)

La correspondance de Schiller et de Goethe, depuis 1794 jusqu'à 1805, permet de suivre de près les lectures que les deux amis ont faites d'ouvrages français, pendant ces onze années. Nous en voyons défiler un bon nombre, et quelques-uns reviennent même souvent sous leur plume, et sont les objets de réflexions et de jugements fort intéressants. Pour commencer par les auteurs les moins connus, je cite d'abord Rétif de la Bretonne, Volney, Cléry, Boufflers, Parny, Crébillon, de Tressan, Soulavie, Marmontel, puis, comme ceux auxquels Schiller et Goethe ont voué une attention toute particulière, Diderot, Mme de Staël, Racine, Corneille et Voltaire. C'est en 1789, que les romans de *Rétif de la Bretonne* et, en particulier, »*Le Coeur humain dévoilé*« fixa leur attention. Il leur parut très remarquable: »Malgré tout ce que ce roman a de désagréable, de plat et de révoltant«, écrit Schiller, »j'y ai pris le plus vif plaisir. Jamais je n'ai rencontré une nature aussi vigoureusement sensuelle; la variété des personnages, surtout féminins, qui sont introduits, la vie et la réalité de la description, la vérité caractéristique des moeurs, et la peinture fidèle du caractère français, dans une certaine classe du peuple, tout cela ne laisse pas d'intéresser vivement. Pour moi, qui ai si peu l'occasion de puiser au dehors et d'étudier les hommes dans la vie, un pareil livre est d'un prix inestimable!« (Sch. à G. 2 janv. 98.) Goethe ayant écrit à Guillaume de Humboldt, alors à Paris, de prendre des informations sur cet auteur, Humboldt lui fit part de ce qu'il apprit et ajouta: »Le Coeur humain dévoilé« de Rétif de la Bretonne m'a fait, comme à vous, une grande impression. Je

doute qu'il existe un autre livre qui contienne autant de vie individuelle et vraie.« (W. v. H. à G. 18 mars 1799.) L'autre roman de Rétif, que Goethe lut avec le même intérêt, est »*Monsieur Nicolas*«. L'auteur est un précurseur de Balzac, et peut-être que M. Alphonse Daudet, pour ne pas dire M. Zola, ne le renierait pas.

Le poème de *Parny*, dont Goethe fait la critique dans sa lettre du 31 juillet 1799, est la »*Guerre des Dieux*«: »Le poète a tiré de son sujet une quantité de motifs gracieux et spirituels, et la manière dont il les présente est vive et charmante. Mais l'arrangement et la gradation de ces motifs ne sont pas heureux; de là le manque d'unité du poème. Enfin, le but même de l'ouvrage, qui est de ravaler la religion catholique chrétienne, est trop évident, pour que la poésie n'en souffre pas. On dirait ce petit livre commandé exprès par les théophilanthropes«. Cette dernière remarque s'adresse aux écrivains du journal »La Décade« dont l'un, *Ginguené,* avait, cette même année, écrit sur le poème de Parny trois articles fort louangeurs. Schiller ayant remercié Goethe de l'envoi d'un roman de chevalerie de *Tressan*, Goethe lui répond: »J'étais sûr que l'ouvrage de Tressan vous plairait; il est très bien fait et amusant; en outre, c'est un excellent modèle de la manière dont il faut traiter ces moeurs du passé, pour les faire agréer aux lecteurs de notre temps.« (21 mars 1801). »Les »*Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XIV*« par *Soulavie* sont«, écrit Goethe, »un ouvrage captivant par la richesse de ses aperçus, bien qu'on ait parfois lieu de se défier de l'auteur.« (9 mars 1802). Il prit le même intérêt aux *Mémoires de Marmontel.*

Nous avons vu, plus haut, quel intérêt Goethe avait voué aux romans de Diderot. Pour faire partager son admiration à Schiller, il lui envoya »*La Religieuse*«. Schiller en fut satisfait, surtout de la première partie, qu'il déclara très intéressante et traitée avec beaucoup de décence pour un tel sujet«. (23 août 94). Il désira même l'avoir pour ses »Heures« dont il préparait alors la première livraison, et, dans ce but, il pria Goethe de bien vouloir demander au prince Auguste de Gotha la permission de traduire le roman du »Journal écrit«. Mais Goethe lui répondit (le 15 déc. 95) qu'il n'osait faire cette démarche, de peur que le prince ne lui reprochât l'emploi fait, dans ses »Entretiens«, de l'aventure arrivée à mademoiselle Clairon, ajoutant qu'il ferait mieux de s'adresser à Herder pour cette négociation. Celle-ci n'aboutit pas, ou Schiller abandonna son idée, car »La Religieuse« ne parut pas dans les »Heures«. Lorsque, en 1796, douze ans après la mort de l'auteur, parut chez Buisson, à Paris, l' »*Essai sur la peinture*« et le »*Salon de 1765*« de *Diderot*, les deux amis s'en occupèrent. Goethe les lut d'abord, et puis les passa à Schiller: »L'ouvrage de Diderot sur la peinture vous intéressera, sans doute.« (10 déc. 96.) »Presque chaque mot«, répond Schiller, »est un trait de lumière qui éclaire les mystères de l'art« (12 déc. 96). Et Goethe reprend: »C'est, en effet, un livre exquis; il s'adresse plus encore au poète qu'au peintre, bien qu'il éclaire celui-ci aussi de son puissant flambeau« (17 déc. 96). L'année suivante, Schiller a relu ce même ouvrage; mais, cette fois, les deux poètes tombent d'accord pour blâmer Diderot de ne pas avoir compris que l'art a son propre but, qui n'est subordonné à nul autre, pas même à la moralité: »Diderot a encore beaucoup trop d'intentions morales, étrangères à l'art«, écrit Schiller. Un peu avant déjà, Goethe avait dit à Meyer sur ce même sujet: »Les deux écrits (l'»Essai« et le »Salon«) sont dignes de ce sophiste de génie; des paradoxes, des affirmations erronées ou plates y alternent avec les idées les plus lumineuses; des aperçus profonds sur la nature de l'art, sur la vocation et la dignité de l'artiste se mêlent à des exigences triviales et sentimentales, au point qu'on en perd la tête . . . Ce serait un travail amusant pour celui qui en aurait le courage, de traduire cet opuscule, en accompagnant sa traduction d'un commentaire explicatif et correctif.« (8 août 96). Le travail que Goethe suggère ici, il l'a entrepris lui-même, en traduisant les deux premiers chapitres de l'»Essai sur la

peinture«. Voici comment il s'exprime sur la manière dont il a exécuté son plan de commentaire: »Je m'entretiens avec Diderot, je le blâme quand il s'éloigne de la bonne voie, je me récrie contre ses paradoxes, je m'extasie sur la vivacité de ses aperçus, son éloquence m'entraîne; et, si dans la discussion je garde le dernier mot, c'est parce que j'ai affaire à un mort.« (Aveu du traducteur). Cette traduction parut dans les »Propylées« de 1798. L'intérêt pour Diderot venait alors de se ranimer par la publication de ses *Oeuvres*, en quinze volumes, éditées par *Naigeon*. Parmi les nombreux inédits qu'elles contenaient, il y avait les »*Salons*« de 1759, 1765 et 1767; ce dernier, le meilleur de tous, fit surtout les délices de Goethe, et il est facile de voir qu'il en profita pour son *Introduction aux Propylées*.

Goethe faisait grand cas des opinions de *Guillaume de Humboldt* et se laissait ordinairement influencer par elles; c'est pourquoi je crois devoir citer ici un jugement curieux que celui-ci porte sur Diderot dans une lettre à Goethe du 18 mars 1779: »N'avez-vous pas remarqué que Diderot n'est à aucun endroit de ses écrits ce qu'il devrait y être? Là où il est censé raisonner, il fait des images, et où il devrait se laisser aller à son imagination, il argumente. Quand il juge des tableaux, il en parle comme de poèmes, et les figures du poète, il les met sur la toile. Sans cesse il superpose un art à un autre et n'en juge aucun avec impartialité, car il ne sent pas les qualités distinctives des différents arts, ni ce qu'ils ont de commun entre eux . . . Bien qu'il semble toujours viser la nature, il ne faut pas s'y méprendre; ce n'est pas la nature comme telle, qu'il a en vue, mais le contraste qu'elle forme avec ce qui est artificiel et faux (die Unnatur); de même aussi, la réalité ne lui apparaît que contrastée avec ses signes. Son fort est de causer et de raisonner, en confondant toujours, et d'une manière »géniale«, toutes les images et tous les signes. Il a le don rare des rapprochements rapides des objets les plus divers, le talent de donner des couleurs aux pensées, et de faire entrevoir les pensées à travers les couleurs. Ce jeu, en apparence arbitraire et futile, est pourtant si habile, que le lecteur le plus sérieux y prend plaisir et en profite.«

Vers la fin de 1804, Schiller envoya à Goethe un manuscrit du »*Neveu de Rameau, Dialogue*«, par *Diderot*, en lui demandant, s'il serait disposé à en entreprendre la traduction. Bien que cet ouvrage fût venu en Allemagne avec la Correspondance de Grimm, il ne semble pas que Goethe en eût pris connaissance jusque là. »Je me chargeai volontiers de cette tâche«, écrit Goethe dans ses Annales (1804), »car j'avais toujours été très épris, sinon de la manière de voir et de sentir de Diderot, du moins de son talent d'écrivain, et je trouvais cet ouvrage des plus distingués. Je n'avais jamais rien lu de plus hardi, de plus spirituel, de plus immoralement moral.« Schiller avait reçu le manuscrit du libraire-éditeur Goeschen, de Leipsic. La traduction de Goethe, commencée en décembre 1804, fut terminée en février de l'année suivante, et envoyée à Leipsic, pour y être imprimée, au mois de mars; elle parut à Pâques de la même année. Une comparaison attentive de la traduction avec l'original montre que, si le travail de Goethe est, en général, fidèle à l'esprit du texte, il ne l'est pas toujours à la lettre. On y remarque des omissions, des passages traduits trop librement et même des erreurs, provenant de ce que le traducteur n'a pas bien saisi le sens de l'expression française. (Voir sur ce sujet dans le Goethe Jahrbuch III un article de L. Geiger.) A la suite de sa traduction, Goethe donne son avis sur la valeur de l'ouvrage de Diderot: »Le Neveu de Rameau est un des meilleurs ouvrages de l'auteur. En choisissant la forme du dialogue, il s'est avantagé de son talent prodigieux de causeur, et a produit un chef-d'oeuvre qu'on admire toujours plus, mieux on le connaît. L'ouvrage est aussi heureusement conçu qu'exécuté. Sa nation, même ses amis, disaient à Diderot qu'il savait écrire de belles pages, mais non un livre. Ceux qui jugeaient ainsi n'avaient pas lu »Jacques le fataliste«, ni surtout »Le Neveu de Rameau« qui prouve jusqu'à quel point Diderot

savait combiner les éléments les plus hétérogènes de la vie, pour en faire un tout idéal.« (Anmerk. z. R's. N.) Sainte-Beuve s'est récrié contre ce jugement: »Goethe, toujours plein d'une conception et d'une ordonnance supérieures, a essayé de trouver dans »le Neveu de Rameau« un dessein, une composition, une moralité: j'avoue qu'il m'est difficile d'y saisir cette élévation de but et ce lien. J'y trouve mille idées hardies, profondes, vraies peut-être, folles et libertines souvent, une contradiction si faible qu'elle semble une complicité entre les deux personnages, un *hasard perpétuel et nulle conclusion*, ou, qui pis est, une impression finale équivoque.« (Causeries du Lundi III. p. 311.) Pour expliquer au public allemand les noms propres du »Dialogue«, Goethe ajouta à sa traduction des *»Remarques«* que je me réserve d'examiner un peu plus bas, parce que les rapports personnels dans lesquels Goethe s'est trouvé avec quelques Français dont j'ai encore à parler, peuvent lui avoir aidé à former les opinions qu'il y émet sur plusieurs écrivains français du dix-huitième siècle. Sa traduction du »Neveu de Rameau« achevée, Goethe avait renvoyé le manuscrit, et, lorsque, en 1816, les éditeurs des Oeuvres de Diderot annoncèrent l'existence d'un »Dialogue« inédit de l'auteur, personne ne sut où le trouver. Alors on publia une traduction française (1821) du travail de Goethe, qui passa pour l'original, jusqu'à ce que celui-ci fut découvert et publié, en 1823. Goethe se réjouit beaucoup de cette trouvaille: »Le gain le plus net des Français qui ont bien voulu s'occuper de mes ouvrages est la publication du »Neveu de Rameau« par Diderot, chez Brière.« (à Boisserée, 12. déc. 1823). Toutefois, il n'est pas probable, que ce manuscrit, trouvé chez M[me] de Vandeuil, fille de Diderot, fût celui que Goethe traduisit. Diderot avait, selon son habitude, fait faire plusieurs copies de son ouvrage, et, peut-être, est-ce l'exemplaire qui se trouve à la bibliothèque de Saint-Pétersbourg qui servit à Goethe.

L'écrivain français qui, après Diderot, occupe le plus de place dans la correspondance entre Schiller et Goethe est M[me] de Staël. Le grand rôle politique de Necker, père de M[me] de Staël, pendant le règne de Louis XVI et dans les commencements de la révolution, avait attiré tous les regards sur lui. Déjà en 1781, nous voyons Goethe occupé à lire son *»Compte-rendu de l'état des finances de la France«*: »Le »Compte-rendu« de M. Necker«, écrit-il, »est un excellent ouvrage, un legs immense fait au monde et à la postérité.« (à M[me] de Stein, avril 1781.) En septembre 1785, il lit son livre *»De l'Administration des finances de la France«*. La gloire du père rejaillit sur la famille entière: On sut bientôt, à Weimar, que M[me] Necker avait à Paris un salon, où se réunissait une société choisie, et où l'on faisait bon accueil aux étrangers; on apprit que la fille unique du grand ministre était une personne instruite et fort spirituelle. Lorsque parurent les premiers ouvrages de M[lle] Necker, devenue M[me] de Staël, les *»Lettres sur J-J. Rousseau«* (1787) et *l'»Eloge de M. Guibert«* (1789) la »Correspondance« de Grimm les fit connaître au public de Weimar par un article plein d'éloges. C'est pourquoi l'on ne s'étonne pas de voir Goethe et Schiller, en 1794, tomber d'accord pour publier dans les »Heures« une traduction de *l'»Essai sur les Fictions«* du même auteur. »Vous y trouverez beaucoup de bonnes idées«, écrit Goethe, »mais elle se contredit souvent, parce que, avec bien du parti pris, elle est intelligente et honnête. On fera bien de lui envoyer notre traduction, afin d'ouvrir ainsi la danse des »Heures« dans la France régénérée.« (15. oct. 95) L'année suivante, Goethe annonce à Schiller un autre ouvrage de M[me] de Staël, l'*»Essai sur l'influence des passions«*: »Il est très intéressant et plein d'observations spirituelles, fines et hardies, faites dans le grand monde où vit l'auteur.« (30 nov. 96.) Et encore, à propos du même écrit: »Rien n'est plus intéressant que de voir cette nature passionnée passer par le feu purifiant d'une révolution, à laquelle elle dut prendre une part active, et ne garder en elle que ce qui est spirituel et humain (das Geistreichmenschliche)«. (5. déc. 96.) Il eut l'idée de traduire cet ouvrage pour les »Heures«, mais ne donna pas suite à son projet. Les quelques

»*Nouvelles*« (Mirza, Adélaïde et Théodore, Pauline) parues en 1795, furent, de la part de Schiller, l'objet d'une critique fort sévère, qui en veut à la personne même de l'auteur qu'il appelle exaltée, raisonneuse, vide de poésie, manquant de grâces féminines, »elle sort de son sexe et ne s'élève pas au-dessus de lui« (20 juillet 98). Sans souscrire à cette condamnation, Goethe répond, le lendemain, que, dans les romans de Mme de Staël, il n'y a que de la passion de tête« (sie sind passioniert gedacht). L'ouvrage »*De la Littérature*«, paru en 1800, fut envoyé à Goethe, de Paris, par Guillaume de Humboldt. Malheureusement nous n'avons plus la lettre à cet ami, dans laquelle Goethe portait un jugement de l'ouvrage; mais la réponse de Humboldt en laisse entrevoir l'esprit bienveillant: »Votre jugement du livre de Mme de Staël m'a beaucoup réjoui. Il porte le cachet de l'équité qu'on lui refuse trop souvent. Il me semble, comme à vous, que le cercle où l'a bannie son éducation française la gêne, et qu'elle tend à s'en dégager, sans pourtant y parvenir« (10 oct. 1800). Humboldt voyait beaucoup Mme de Staël, à cette époque. C'est lui qui, plus que tout autre peut-être, lui fit désirer de connaître la littérature allemande et, en particulier, les ouvrages de Goethe. »Madame de Staël«, écrit-il à ce dernier, »vous estime fort, et elle serait charmée que vous voulussiez lui dire, ou lui faire dire, quelques mots« (30 Mai 1800). C'est cette même année que Mme de Staël écrit à de Gérando »j'apprends l'allemand«. Le roman de »*Delphine*«, en 1802, fit une véritable sensation à Weimar. J. F. Richter trouvait que »Delphine«, réduite à un volume, »pourrait devenir la meilleure institutrice des Allemandes.« (à Böttiger, 18 mars 1802).

De son côté, Mme de Staël, dont l'intérêt pour la littérature allemande était entretenu par des hommes tels que Schlegel et Villers (le traducteur de Kant), n'attendait que le moment de venir contempler, de ses propres yeux, et dans le pays même, cette aurore poétique et philosophique qui se levait sur l'Allemagne. Quand donc le Premier consul Bonaparte, irrité de l'opposition secrète que lui faisait cette femme qu'il avait en vain cherché à gagner à sa cause, l'envoya en exil, c'est le chemin de l'Allemagne qu'elle prit aussitôt. Après une courte station à Francfort-sur-le-Mein, elle arriva à Weimar, vers le milieu de décembre 1803. Dans ses »Annales« Goethe nous a raconté, avec quelques détails, l'accueil qui fut fait à Mme de Staël; très empressé de la part de la cour, il le fut moins de la part des hommes de lettres. Schiller, qui était justement occupé de la composition de son Tell, souffrit des interruptions apportées à son travail, et Goethe, qu'un catarrhe empêcha, pendant plusieurs semaines, de voir Mme de Staël, ne lui témoigna finalement qu'une humeur chagrine et rétive.

On regrette de le dire, Goethe avait des préjugés à l'égard de la célèbre voyageuse. Tout en admirant son talent, il redoutait sa sensibilité féminine et sa vivacité française. Comme Schiller, il craignait de ne pouvoir lui faire comprendre sa »religion« de poète et de philosophe. L'épreuve montra qu'il l'avait jugée trop légèrement. En dépit de toutes les petites impatiences qui lui échappent contre la dame qui »s'obstine à rester«, ou qui »s'entête dans ses idées« il est pourtant facile de discerner, chez lui, comme chez Schiller, un secret plaisir, une véritable satisfaction du charme goûté dans la société de cette femme d'élite. Peu après sa première entrevue avec Mme de Staël, dans le salon de la duchesse, Schiller écrit à Goethe: »En elle rien de faux, ni de maladif; on se trouve bien dans sa société, elle représente l'esprit français dans ce qu'il a de plus exquis; son intelligence est du génie; la clarté de son esprit, sa vivacité, et la fermeté de son caractère font du bien. Elle est de toutes les personnes que je connais la plus vive, la plus militante, la plus causeuse; mais aussi la plus instruite et la plus spirituelle; je la vois souvent.« (21. dec. 1803.) Goethe l'appelle, dans une lettre à Zelter, de cette époque, »une femme rare, avec laquelle il est facile de vivre«. (27 février 1804.) Cependant il y eut des rencontres assez vives entre Goethe et Mme de Staël. Les »Annales« les décrivent de la manière suivante: »Mon mauvais génie se réveillant sous le feu de

l'agression, je la contredisais, j'exprimais des doutes, je raisonnais et la mettais au désespoir par ma résistance opiniâtre. Alors elle redevenait gentille et déployait une habileté d'argumentation vraiment étonnante.« Sans doute que c'est à un de ces tournois d'esprit que se rapporte ce que raconte Riemer, le secrétaire de Goethe: »Je me rappelle encore que, Mme de Staël étant un jour chez Goethe, dans une chambre située au-dessous de la mienne, je les entendis s'engager les deux dans une conversation qui, peu à peu, devint bruyante, violente et passionnée; elle, surtout, criait si fort, que je me mis à craindre qu'elle ne rompît le plafond, pour s'envoler dans les airs, comme une fée en colère.« (Riemer's Mittheilungen üb. G. II. p. 497.) Les sujets ordinaires de ces entretiens étaient des questions de littérature, d'art et de morale. »Quelquefois«, dit Goethe, »elle ouvrait la discussion sur des questions de sentiment qui ne devraient se traiter qu'entre la conscience et Dieu.« Peut-être qu'alors la victoire n'était pas toujours du côté du »grand païen«. Mme de Staël soumit à Goethe quelques traductions de ses poèmes, celle du »*Pêcheur*« et celle du »*Salut du Revenant*« (Geistesgruss) (voir Düntzer, Karl August und Goethe B. 2.); elle récita des tirades de »Phèdre« et d'»Athalie«, et, à cette occasion, l'on trouva, selon Böttiger, (Weltgeschichte in Biogr., Band 7, S. 350) »que sa voix manquait de souplesse et n'était pas assez modulée«; selon Goethe, bien qu'il ne fût pas présent à ces déclamations, »elle aurait mis de l'enflure dans sa diction«. (Annales.)

On peut dire que la visite de Mme de Staël à Weimar rendit à Goethe le service de compléter la connaissance qu'il avait de la littérature française par la révélation du *génie individuel* de cette nation. Mme de Staël fut pour lui la personnification de l'esprit français. Lorsque *Benjamin Constant* vint rejoindre son amie, à Weimar, cette révélation fut complète. »Je passai avec Benjamin Constant des heures agréables et instructives. Dans des entretiens confidentiels, il me mit au fait de ses convictions et de ses principes; ils avaient un but pratique, en même temps que politique et moral«. (Annales) Constant s'occupait alors déjà de son grand ouvrage de »*La Religion*«, et c'est probablement de lui qu'il fut question entre eux.

Lorsque, en 1808, Mme de Staël repassa par Weimar, Goethe était à Karlsbad; mais l'intérêt avec lequel il s'informe d'elle auprès de Knebel prouve qu'il lui a gardé un bon souvenir. »Ne manque pas de me dire quelle impression t'a faite Mme de Staël; car tu m'avoueras qu'il vaut la peine de la connaître. On ne peut se faire une idée d'elle qu'en la voyant soi-même; c'est une personne très remarquable, qu'il est difficile de décrire sans outrepasser la juste mesure de l'éloge ou du blâme« (2 juillet 1808). Après la lecture de »*Corinne*«, Goethe écrit à Mme de Stein: »Il est vrai que je suis prévenu en faveur de l'auteur; pourtant je crois que, sans penser à moi, je puis louer l'ouvrage.« (23 août 1807.) Mais c'est le livre »*De l'Allemagne*« qui devait surtout exciter la curiosité de Goethe, puisqu'il s'annonçait comme le fruit du séjour de l'auteur à Weimar. Ce fut le baron Reinhard qui le lui fit d'abord connaître, en lui en envoyant (1811), de Paris, quelques fragments »sauvés du naufrage«. (On sait que cette première édition fut anéantie par la police impériale.) Goethe, en le remerciant de son attention, dit que, croyant se connaître lui-même, il y a trouvé quelques bons aperçus dont il pourra d'autant mieux profiter, qu'elle lui a déjà dit tout cela plus crûment et plus vivement dans le tête à tête. »Quant à ce qu'elle dit de mes petits ouvrages, je le savais aussi déjà, en partie du moins, et j'ai lieu d'en être satisfait, bien que le jugement ne soit pas profond.« (13 février 1812). Lorsqu'il eut lu l'ouvrage entier, en février 1814, il écrivit: »Les Allemands auront de la peine à se reconnaître dans ce livre; mais ils y trouveront la mesure la plus juste des progrès immenses qu'ils ont faits« (14 février). »L'ouvrage mérite notre gratitude; nous Allemands ne nous serions pas fait valoir comme dans ce livre de Schlegel-Staël; et pourtant, lorsqu'on a vécu soi-même la plus grande partie de l'époque décrite, il est permis de savoir bien des choses autrement et mieux«. (à Knebel, le 18 mai).

Plus tard, dans ses »Annales«, Goethe constate que cet ouvrage a eu pour résultat d'abattre le mur de Chine qui séparait la France de l'Allemagne, et il ajoute: »Bénissons donc ce conflit de singularités nationales qui, lors du séjour de l'auteur au milieu de nous, semblait si superflu et si désagréable.«

Je ne résiste pas à l'envie de mettre en face des jugements rapportés de Goethe sur Mme de Staël, celui que celle-ci porte de lui, dans son livre »De l'Allemagne«. On y remarque, bien certainement, des traces de ces tiraillements dont parle Goethe; mais on voit aussi que Mme de Staël, en femme d'esprit et d'honneur, cherche, avant tout, à mettre en lumière les grands côtés du caractère et du talent de Goethe: »Au premier moment on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de raide à l'auteur de Werther; mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier la gêne qu'on a d'abord sentie: c'est un homme dont l'esprit est universel et impartial, parce qu'il est universel . . . . Quand on sait faire parler Goethe, il est admirable . . . . S'il avait une carrière politique, si son âme s'était développée par l'action, son caractère serait plus décidé, plus ferme, plus patriote; mais son esprit ne planerait pas si librement sur toutes les manières de voir.« (De l Allemagne II. ch. 7.)

Avant le séjour de Mme de Staël à Weimar, Goethe avait donné au public deux traductions du théâtre de *Voltaire*, celle de »*Mahomet*«, en 1799, et celle de »*Tancrède*«, en 1800. Ce qui les lui fit entreprendre, ce fut la résolution prise, de concert avec Schiller, de doter le répertoire allemand de quelques bonnes traductions de pièces étrangères, et puis aussi, le but qu'il nous indique lui-même, dans un article voué à l'historique du théâtre de Weimar: »C'est pour exercer nos acteurs à la déclamation oratoire, que »Mahomet« et »Tancrède« ont été traduits et mis au théâtre.« Mais, outre ces raisons pratiques, il faut faire le compte de l'admiration qu'éprouvait Goethe pour le talent dramatique de Voltaire: »La pièce de »Tancrède« a beaucoup de mérite théâtral« (à Sch. le 20 juillet 1800), »tout y fait tableau« (le 29 juillet). En effet, revenu, comme nous l'avons vu, de son romantisme littéraire, et voué à l'admiration de la tragédie des Grecs, il n'était pas insensible à ce que le théâtre français, dit classique, offrait de beautés réelles, seulement il les renfermait dans un genre à part, celui des beautés oratoires et théâtrales. Voici, du reste, comment il s'explique lui même, à ce sujet, vis-à-vis de Schiller, à propos du même »*Pygmalion*« de *Rousseau* qui l'avait tant impressionné dans sa jeunesse: »On ne peut parler du drame de »Pygmalion« qu'autant qu'on admet la »*manière*« du théâtre français et la façon rhétorique de traiter un sujet tragique ou, comme dans ce cas, sentimental. Si l'on rejette cette »manière«, on condamne nécessairement la pièce; en l'acceptant pour ce qu'elle est, on peut lui appliquer la louange et le blâme.« (le 2 mai 98.) Goethe, pour sa part, admettait le genre français et, en cela, il était plus libéral que Schiller qui porta sur Corneille le jugement non seulement sévère, mais injuste que voici: »J'ai lu les tragédies »*Rodogune*«, »*Pompée*« et »*Polyeucte*« de *Corneille*, et je me suis étonné de l'énormité des défauts de ces ouvrages que j'entendais louer depuis vingt ans. L'action, l'organisation dramatique, les caractères, les moeurs, le langage, même les vers, tout y est, au plus haut degré, défectueux, et la barbarie d'un art qui ne fait que de naître ne suffit pas pour excuser l'auteur. Ce n'est pas seulement le faux goût qui répugne dans ces ouvrages; ce qui révolte surtout, c'est la pauvreté de l'invention, la maigreur et la sécheresse des caractères, la froideur dans la passion, la paresse et la raideur dans la marche de l'action, le manque d'intérêt qu'il y a partout, etc.« (le 31 mai 99.) Pour s'expliquer ce jugement, sur »Polyeucte« surtout, il faut se dire que Schiller ne savait pas assez de français pour être juge compétent des beautés spécifiques d'une pièce française. Goethe, qui savait mieux son français, et qui, de plus, l'»aimait«, prononçait avec

plus d'équité: »Depuis que la lettre de Humboldt et ma traduction de Mahomet m'ont fait voir la scène française sous un nouveau jour, j'ai plus de plaisir à lire leurs pièces, et je me suis mis à l'étude de Crébillon.« (G. à Sch. le 25 oct. 99).

Cette lettre de Humboldt qui, de l'aveu de Goethe, intervient ici avec tant d'autorité, mérite qu'on s'y arrête. Dans la correspondance elle porte la date du 18 août 1799. On la retrouve aussi, en partie, dans les »Propylées« (vol. III. 1. p. 66) où Goethe l'inséra, à cause de l'importance qu'il y attachait. Elle traite principalement de *la déclamation des acteurs français* et, en particulier, de celle de *Talma*. Humboldt croit découvrir dans cette déclamation l'explication du système dramatique français: »L'acteur français a l'expression plus passionnée que l'acteur allemand. Il joue, si je puis ainsi dire, plutôt la passion que le caractère et montre au spectateur l'état momentané de son âme, plutôt que sa manière habituelle d'être et de sentir..... Talma représente moins l'homme idéal que l'homme naturel..... Les gestes de l'acteur français ne sont pas toujours dictés par le sens du discours; mais on dirait qu'ils n'ont parfois d'autre but, que de renforcer le rhythme ou la cadence du vers..... Il y a beaucoup de convention dans le jeu de l'acteur, parce qu'il y en a dans l'oeuvre du poète..... Les Français cherchent moins, dans l'art, une nature idéalisée, qu'une manière artistique de présenter la nature.« Ces observations sont, en effet, lumineuses, et Goethe en a tiré toutes les conséquences. Il vit, plus clairement que jamais, que la tragédie française a sa raison d'être dans le milieu où elle est née, qu'elle est un genre à part, qui a son excellence et qui mérite l'attention sympathique de tout ami désintéressé de la poésie. C'est de ce point de vue élevé qu'il voulut s'intéresser à *Crébillon*, qui est bien le tragique qui a poussé la »manière« française, c'est-à-dire la pure rhétorique dramatique, au plus haut point: »Crébillon est très curieux, à sa manière. Il traite les passions comme des figures de cartes qu'on mêle et remêle, sans que, pour cela, elles soient en rien modifiées; aucune trace des relations chimiques, au moyen desquelles elles s'attirent, se repoussent, se neutralisent, se rejoignent, pour se séparer de nouveau et rentrer dans leurs rapports primitifs. Il est vrai qu'il obtient ainsi des situations qui, autrement, seraient impossibles. L'idée m'est venue que l'on pourrait, chez nous, se servir de ce genre de composition pour des pièces d'un ordre inférieur, telles que l'opéra ou la féerie.« Le duc de Weimar, qui s'associait volontiers aux préoccupations de ses amis, les poètes, admira Crébillon avec beaucoup moins de réserve. Parlant de »*Rhadamisthe et Zénobie*«, de »*Pyrrhus*« et de »*Sémiramis*«, il dit en propres termes: »Ces trois pièces me semblent dignes d'être traduites, comme modèles de belles formes dramatiques.« (16. 3. 1802.) C'est probablement ce même goût douteux qui lui faisait dire de la »Fiancée de Messine« de Schiller: »Çà et là, au milieu du pathos, il y a des vers mal faits, des duretés insupportables, des mots non allemands . . .; c'est qu'on ne doit absolument rien se permettre de *désharmonieux*.« On voit que Charles-Auguste était classique dans l'âme.

Lorsque Goethe eut annoncé à Schiller qu'il allait se mettre à la traduction du »*Mahomet*« de Voltaire, Schiller lui répondit que cette pièce était le meilleur, sinon le seul choix qu'il pût faire, puisque le sujet serait sûr de plaire, indépendamment de la forme. »Aucune autre pièce française ne supporterait la traduction en vers blancs, car la »manière« une fois détruite, il ne resterait pas assez d'intérêt humain et poétique, pour que la pièce pût se soutenir. La propriété qu'a l'alexandrin de se diviser en deux hémistiches, et la nature de la rime qui fait un couplet de deux alexandrins, déterminent, non seulement la langue, mais encore l'esprit de ces pièces. Les caractères, les sentiments, la conduite des personnages, tout vient se placer sous la loi de l'antithèse qui devient un lit de Procruste, où la pensée se voit mutilée.« (15 oct. 99). La traduction de »Mahomet« et celle de »Tancrède« sont là pour donner un démenti à ces objections de Schiller: Le pentamètre ïambique

sans rimes, remplaçant l'alexandrin rimé, n'a pas anéanti la forme de la pièce originale, et la traduction est pleine de l'esprit du sujet; on la lit avec intérêt, et des témoignages prouvent qu'elle n'a pas manqué son effet à la représentation non plus. (voir corresp. de G. avec Zelter). Le duc de Weimar fut si enchanté du »Mahomet« de Goethe, qu'il en attendit une rénovation du théâtre allemand: »Pardonne-moi ces petites observations sur ta pièce«, écrit-il, »elles viennent du vif intérêt que je prends à la *révolution* (Umwälzung) que l'apparition de »Mahomet« ne manquera pas de produire« (janvier 1800).

Pourtant, il faut le dire, lorsqu'on compare les traductions de Goethe avec les originaux de Voltaire, on ne peut s'empêcher de les trouver inférieures. Ce qui s'est perdu de la »manière« de l'original, c'est moins ce qu'elle a d'impersonnel et d'inhérent à l'alexandrin, comme pense Schiller, que ce qu'elle a reçu de la personnalité du poète. Ce qui plaît dans les pièces françaises, c'est le style de Voltaire, où se retrouve toute l'originalité de son esprit, sa manière si individuelle de penser et de sentir. L'alexandrin de Voltaire n'est pas celui de Racine, et, s'il présente, en effet, souvent le caractère d'antithèse que lui reconnaît Schiller, c'est que cette forme dialectique était naturelle à l'auteur. Quant au fond, les traductions de Goethe sont en général fidèles, sans être littérales; il n'y a de changements voulus que dans les cas où l'expression française est, ou trop abstraite, ou trop purement déclamatoire; alors la traduction précise, amplifie, quelquefois omet tout simplement. Les modifications les plus heureuses du »Mahomet« allemand se trouvent dans quelques récits, celui de Zopire au 1er acte, celui de Séide au 2me acte, 1re scène, et dans le discours pathétique du 3me acte, 11me scène. Au commencement du 4me acte, Goethe obtient, en écartant les personnages en scène, un monologue de Mahomet qui ne laisse pas de produire un certain effet théâtral qui manque à la pièce française. Le désir d'éviter la déclamation philosophique, l'écueil de Voltaire, a aussi fait supprimer, dans la traduction, le discours final de Mahomet. Quant aux changements que Schiller proposa, et dont le principal consistait à développer le rôle d'Hammon (l'Hercide de la pièce originale), Goethe les approuva, il est vrai, mais n'en fit rien. Dans »*Tancrède*« la traduction est encore plus fidèle que dans Mahomet, bien que Goethe se fût proposé d'user de la plus grande liberté, et qu'il voulût même y ajouter des chœurs: »Comme événement public, la pièce réclame des chœurs, et je compte les lui donner; en général, je la modifierai autant que sa nature gauloise le permettra.« (à Sch. le 29 juillet 1800.)

C'est ici le lieu de parler des »*Remarques*« que Goethe joignit à sa traduction du »Neveu de Rameau« de Diderot. Il les destinait à »ses chers compatriotes qui ne pouvaient pas connaître la littérature française du dix-huitième siècle aussi bien que lui qui, dès son enfance, s'était familiarisé (befreundet) avec elle«. (Nachträgliches z. R's. Neffe). Les »Remarques« sont rangées par ordre alphabétique, et forment ainsi un petit dictionnaire biographique. Bien que, comme tel, il fût très incomplet, le public en sut pourtant gré à l'auteur, et, même en France, on se montra curieux de lire les jugements portés par Goethe sur les différents écrivains qu'il passe en revue. Les mêmes éditeurs qui avaient donné une traduction française du »Dialogue«, publièrent une reproduction française des »Remarques« sous le titre: »*Des hommes célèbres de la France au 18me siècle et de l'état de la littérature et des arts à la même époque, par M. Goethe, traduit de l'allemand et suivi de notes. Paris, 1823*«. Une notice, en tête de l'ouvrage, rendait compte de la vie de Goethe, mais d'une façon qui fit dire au baron Reinhard: »Ils ont non seulement traduit avec beaucoup d'originalité votre ouvrage, mais aussi votre personne.« (à G. le 11 avril 1823). Dans l'ouvrage français l'ordre alphabétique des matières est remplacé par un arrangement méthodique. De plus, les auteurs (Messieurs de Saur et de Saint-Geniès) se permettent, où bon leur semble, des amplifications, des rectifications,

et même des critiques. Goethe, il est vrai, ne prit pas ces libertés en mauvaise part; au contraire, il déclara, dans un compte-rendu qu'il publia dans le »Journal de littérature et de mode« (voir cet article de Goethe reproduit dans le Goethe-Jahrbuch III p. 313—315.) »que l'ouvrage était bien composé et que les notes étaient dans l'esprit de l'original.« (Nachträgliches zu R's Neffe.) Il fut moins satisfait de ses »*Remarques*», lorsqu'il les publia pour la première fois, en 1805. »Si tout ce qu'on fait n'était pas, après tout, improvisé, ces »Remarques«, qui le sont à un haut degré, me causeraient quelque hésitation. Ma seule consolation est de pouvoir dire: *sine me ibis liber!* car je ne voudrais pas être partout où mon livre ira.« (à Sch. avril 1805). C'est que Goethe sentait qu'il était resté à mi-chemin de sa tâche. Il aurait voulu, comme il le dit lui-même, profiter de cette occasion pour dire son mot, plus franchement qu'on ne l'avait encore fait en Allemagne sur la littérature française qu'on traitait, selon lui, avec trop de raideur, soit en louant, soit en blâmant«. (à Sch. 28 févr. 1805.) Au lieu de cela, il est obligé de confesser à Schiller que son ouvrage ne contient que la moitié, à peu près, des noms mentionnés dans le »Dialogue«. Il tâche de s'en consoler, en ajoutant: »Les points essentiels, toutefois, y sont traités, et les autres, vu la distance du temps et du lieu, ne sauraient être approfondis.« (23 avril 1805.) L'ordre alphabétique des »Remarques« rappelle l'ouvrage de *Palissot*, publié en 1769 et intitulé: »*Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature depuis François I jusqu'à nos jours.*« Il est probable que Goethe le connaissait, et qu'il l'a consulté pour les détails biographiques de son opuscule.

Les écrivains français que Goethe passe en revue, dans ses »Remarques«, sont: d'Alembert, Baculard, Batteux, Bret, Carmontel, Destouches, Dorat, Fréron, Marivaux, Montesquieu, d'Olivet, Palissot, Piron, Poinsinet, Mme de Tencin, Trublet, Voltaire et, à propos d'une digression sur le goût, Du Bartas, qui appartient au 16me siècle. Ne pouvant reproduire ces articles au complet, je me contente d'en résumer les jugements les plus caractéristiques: Goethe regrette qu'on ait souvent refusé à *d'Alembert* le talent d'écrivain, par la raison qu'on l'estimait déjà comme mathématicien. Il reproche à *Baculard* (Arnaud) d'avoir, dans ses pièces, substitué au vrai tragique un appareil sinistre de voûtes sombres, de tombeaux, de cercueils et de frocs de moine. Il appelle *Batteux* l'apôtre de l'évangile à demi vrai de l'imitation de la belle nature, si agréable à ceux qui n'admettent que le témoignage des sens, sans s'inquiéter de l'au-delà. *Dorat* n'a écrit pour le théâtre que pour faire parler de lui; ses pièces n'ont aucune valeur durable. *Fréron* était un homme de tête et d'esprit qui avait des connaissances variées, mais qui eut le tort de vouloir juger de tout; il s'attaqua à plus fort que lui et succomba dans la lutte. Voltaire l'a tellement vilipendé qu'on ne sait plus à quoi s'en tenir sur ses qualités réelles. A propos de *Montesquieu*, Goethe s'indigne qu'on ait pu le qualifier de bel esprit, vu que, même dans ses »Lettres persanes«, sous une forme légère, il traite de matières fort graves, qui annoncent déjà l'»Esprit des lois«. Le plus long article des »Remarques« traite de *Palissot* et de sa comédie des »*Philosophes*«. Sans la qualifier de bonne, Goethe trouve pourtant qu'elle a assez de qualités techniques pour que, à la représentation sur un théâtre parisien, elle puisse faire assez bonne figure. La versification en est habile; çà et là on rencontre une tournure spirituelle; mais l'appel qu'elle fait aux passions les plus abjectes, pour ridiculiser le bien, est insupportable et digne du plus souverain mépris. Goethe cite au long la lettre de Voltaire à Palissot, au sujet de ce persiflage des Encyclopédistes, en relevant le tact plein de franchise, dont use le philosophe de Ferney. *Piron* est un homme de talent; mais sa »Métromanie« a été surfaite; elle est loin de valoir une comédie de Molière. Ses vaudevilles sont spirituels et ce qu'il a fait de mieux. A propos de *Mme de Tencin*, Goethe regrette qu'il n'existe pas une description des salons de Paris et de leurs reines, Mmes Geoffrin, Desessarts, Dudeffant, Melle Lespinasse, vu qu'un tel ouvrage ne manquerait

pas d'ajouter considérablement à notre connaissance du caractère français et de la nature humaine en général. Les »*Mémoires de Marmontel*«, toutefois, ont contribué à nous éclaircir sur ce point. Ce que nous lisons de *Voltaire* n'est pas long; mais la forme singulièrement condensée, que Goethe donne à son jugement, prouve mieux qu'un long chapitre la profondeur de son observation. Voici la teneur de l'article: »Comme en Louis XIV s'est incarnée la monarchie française, de même aussi nous voyons en Voltaire le type de l'écrivain français. Les qualités requises d'un homme supérieur sont nombreuses partout; mais en France on exige de lui encore plus que chez nous, en quantité, du moins, sinon en qualité. Voici ce qu'on lui demande: la profondeur, le génie, l'intuition, l'élévation, le naturel, le talent, le mérite, la noblesse, l'esprit, le bel esprit, le bon esprit, le sentiment, la sensibilité, le goût, le bon goût, l'intelligence, la justesse, la décence, le ton, le bon ton, le ton de cour, la variété, l'abondance, la richesse, la productivité, la chaleur, la magie, la grâce, les grâces, le charme, la facilité, la vivacité, la finesse, l'élégance, le saillant, le piquant, le pétillant, l'ingénieux, la délicatesse, le style, la versification, l'harmonie, la pureté, la correction, la perfection. De toutes ces qualités il n'y en a que deux qui fassent défaut à Voltaire, la première et la dernière, c'est-à-dire la profondeur de la conception et la perfection de l'exécution. Toutes les qualités brillantes qui, du reste, remplissent le vaste monde ont été son partage et ont répandu sa gloire sur la terre.«

Dans le »Neveu de Rameau« nous lisons quelque part: »Le goût . . . est une chose . . . ma foi, je ne sais quelle chose il disait que c'était, ni lui non plus.« Ce passage fait dire à Goethe qu'ici Diderot a évidemment voulu se moquer de ses compatriotes qui, sous prétexte de manque de goût, condamnent souvent d'excellentes choses, et il cite, de sa propre autorité, l'exemple du poème »*La Semaine*« de *Dubartas*. »Nous demandons si les quarante premiers vers de la septième Journée de ce poème ne méritent pas de trouver place dans toutes les chrestomathies françaises, et si elles ne valent pas bien des ouvrages modernes. Les connaisseurs allemands seront de notre avis et nous remercieront de les rendre attentifs à ce poème. Mais les Français continueront, sans doute, à méconnaître ce qu'il a de bon et même d'excellent, à cause des étrangetés qui s'y trouvent.« En effet, depuis ces lignes Sainte-Beuve, le critique littéraire français le plus éminent de notre siècle, a écrit sur ce même ouvrage de Dubartas: »Des comparaisons sans fin, tour à tour magnifiques et triviales, des explications savantes empruntées à la physique de Sénèque et de Pline, des allégories païennes mêlées aux miracles de l'Ecriture, enfin un style hérissé de métaphores bizarres et de mots forgés, voilà les défauts que rachètent à peine çà et là quelques vers nobles et pittoresques.« (Tableau de la Poésie française au XVIme siècle.) Qui a raison des deux critiques? Il me semble que, en définitive, un Français seul est juge compétent du mérite artistique d'une oeuvre de poésie écrite dans sa langue. La forme, dans cette sorte d'ouvrages, est trop intimement liée au fond, pour qu'on puisse considérer l'un indépendamment de l'autre, et un défaut radical de style fait un tort irréparable au poème, quelque intéressant qu'en soit le contenu. Un poème ne sera toujours un chef-d'oeuvre que par l'harmonie du fond et de la forme. Qui savait mieux cela que Goethe? Mais, sur ce terrain étranger, il s'est mépris.

La terreur que les armes françaises répandirent, en 1806, dans la patrie allemande ébranla jusqu'aux sympathies désintéressées qu'un homme tel que Goethe vouait aux lettres françaises. Pour quelque temps, la figure seule de Napoléon I arrêta encore ses regards, comme un objet d'étonnement et d'intérêt, plutôt que de sympathie. On sait que cet hommage d'admiration stupéfaite, Goethe le rendit en personne à l'empereur, lors de son entrevue avec lui, à Erfurt, le 2 octobre 1808. En retour, il eut la satisfaction de se voir apprécié par le héros, qui loua son »Werther«, tout en faisant

la remarque, que le roman aurait gagné à ne pas mêler aux souffrances de l'amour, celles de l'orgueil froissé par le mépris des grands. Les trois jours passés à Erfurt fournirent, en outre, à Goethe l'occasion de voir les comédiens de l'empereur et, parmi eux, *Talma.* Les pièces où il le vit jouer alors étaient »*Andromaque*« et »*Britannicus*« de *Racine,* et »*Oedipe*« de *Voltaire*: »J'ai vu de mes propres yeux«, raconte Goethe, »avec quel bonheur Talma savait s'identifier avec une âme de tyran (Néron, dans Britannicus); il réussissait admirablement à exprimer la violence maligne et hypocrite.« (Auswärtige Litteratur). Le 6 octobre, l'empereur étant venu à Weimar, Goethe vit Talma dans »*La Mort de César*« de Voltaire, sur le théâtre même qu'il dirigeait depuis tant d'années. Ce que Goethe éprouva, en cette circonstance, est exprimé dans ses lettres à Reinhard: »Sans doute que vous étiez avec nous en esprit, lorsque les eaux montaient si haut que la Comédie française jouait à Weimar et que votre ami se voyait décoré du même ruban qui brille à votre boutonnière.« (7 nov. 1808.) Et, un peu plus tard: »Le mot étonnant avec lequel l'empereur m'a reçu est donc parvenu jusqu'à vous! Vous voyez que je suis un vrai païen, puisque l'*ecce homo* m'est appliqué en sens inverse. Du reste, j'ai tout lieu d'être satisfait de cette naïveté du maître du monde.« (2 déc. 1808.) La liaison de Goethe avec Reinhard, alors ambassadeur français à Cassel, date de l'été 1807; ils se virent à Karlsbad et se convinrent beaucoup, dès le premier abord. »Cet excellent homme«, dit Goethe dans ses Annales, »s'attacha d'autant plus à moi que, comme représentant d'une nation qui faisait alors tant de mal, il était généralement assez mal vu.« Les relations que Goethe entretint avec lui, jusqu'à la fin de sa vie, sont importantes, parce qu'elles ont été le principal canal par lequel lui sont parvenues les nouvelles du monde littéraire français.

L'intérêt de Goethe pour les choses littéraires de la France ne tarda pas à se raviver, lorsque, après le retour des Bourbons, s'inaugura le mouvement romantique. En vérité, Goethe put d'autant moins s'y soustraire, que ses œuvres y jouèrent un rôle capital. *Le Romantisme français* naissant, avant de voler de ses propres ailes, eut besoin de s'appuyer sur les grands modèles de l'étranger. C'est Reinhard qui, en 1823, annonce à Goethe cette situation: »Dans la haute littérature se manifeste le besoin de se débarrasser des corsets étroits qui gênent le talent; mais comment y parvenir? En politique même, on n'avance pas. Alors, de rage, et par esprit d'opposition, on se met à traduire le théâtre des étrangers« (20 janv. 1823). Et, à la fin de la même année, Sulpice Boisserée écrit aussi de Paris: »Depuis plusieurs semaines, il est beaucoup question de vous; la traduction de »Faust« (par St. Aulaire), de »Goetz de Berlichingen«, de vos »Mémoires«, en ont fourni le prétexte, et, ces derniers jours, l'intérêt s'est encore accrû par les »Geschwister« qu'on a donnés sur deux théâtres, presque à la même heure, et sous deux titres différents, l'un »Guillaume et Marianne«, l'autre »Rodolphe.« (le 3 déc. 1823.) La première impression chez Goethe fut un étonnement mêlé de crainte: »Le fait qu'on fasse entrer mes travaux dans le tourbillon de la littérature française, me cause peu de joie; dans tout cela il ne reste guère autre chose que mon nom« (à Boisserée, 12 déc. 23). Toutefois Goethe se réconcilia avec ce fait, lorsqu'il vit les jeunes romantiques du »*Globe*« lui tendre une main amie: »On m'a envoyé le Globe, à partir de septembre 1824, c'est-à-dire depuis le commencement, et l'on continue l'envoi de courrier en courrier. Chaque soir je donne quelques heures aux anciens numéros, en faisant des notes, des extraits, des traductions; cela forme un résumé très curieux de l'état de la littérature française et, comme celle-ci tient à tout, de la vie française en général« (à Reinhard, 27 févr. 26). La lecture de cette revue le gagna tout-à-fait au mouvement nouveau. Il le suivit avec une attention dont témoignent, outre sa correspondance, les nombreux comptes-rendus littéraires réunis dans ses »Oeuvres« sous le titre de »*Littérature étrangère*«, ainsi que les »*Conver-*

sations« recueillies par Eckermann et Soret. »Que ces messieurs du Globe me veuillent du bien, ce n'est que juste, puisque je m'intéresse moi-même vivement à eux. Ils représentent un groupe de jeunes gens distingués par leur position sociale; leur conduite est sage, tout en étant hardie . . . Je me suis réjoui de voir plusieurs de mes plus intimes convictions professées librement et suffisamment motivées., Je ne cesserai pas de dire du bien de ces feuilles, elles sont ce que je lis avec le plus de plaisir . . . Ce qui me plaît surtout, c'est le ton excellent dans lequel tout est dit; on voit que ces hommes se meuvent dans la bonne société; tandis que nos meilleurs Allemands font voir, par leurs écrits, qu'ils vivent isolés et n'expriment qu'une voix« (à Reinhard, le 12 mai 26). Boisserée ayant donné à Goethe quelques détails sur ce groupe littéraire qu'il eut l'occasion de voir de près, Goethe lui répond: »Mes entretiens avec mes amis du Globe en sont devenus plus vifs; c'est comme si j'étais présent au milieu d'eux, à Paris, où je n'irai plus, malgré les postes accélérées.« (le 16 juin 26). En septembre de la même année, il continue ce sujet avec Reinhard: »Mon entretien presque journalier avec les messieurs du Globe me donne beaucoup à penser. Je vois bien que leurs intentions vont au-delà de ce que mon âge me permet d'envisager; pourtant, leurs réflexions, tant sur le passé que sur l'avenir, me paraissent importantes et instructives«.

Le fondateur du Globe était Pierre Leroux. Dans l'origine, il avait destiné son journal à être une revue des progrès scientifiques sur tous les points du globe; de là son nom; mais les préoccupations du moment en avaient changé le caractère, dès les premiers numéros: il était devenu l'organe du parti libéral, en politique, et romantique, en littérature. Les principaux écrivains du Globe, de 1824 à 1830, furent Jouffroy, Damiron, Patin, Ampère, Magnin, Sainte-Beuve, Vitet, Thiers, Rémusat; en outre, Guizot, Cousin et Villemain, sans être collaborateurs proprement dits, l'inspirèrent souvent. Ce sont donc là les hommes avec qui Goethe vécut en pensée, et à qui il se dit redevable de tant de jouissances intellectuelles. Lorsque, en 1827, Goethe reçut, à Weimar, la visite de l'un d'entre eux, ***Ampère***, il l'accueillit à bras ouverts. »J'ai eu le plaisir de dîner plusieurs fois avec Goethe en petit comité, et je l'ai entendu parler plusieurs heures de suite avec une présence d'esprit prodigieuse, tantôt avec finesse et originalité, tantôt avec une éloquence et une chaleur de jeune homme. Il est au courant de tout, il s'intéresse à tout, il a de l'admiration pour tout ce qui peut en admettre.« C'est ainsi qu'Ampère rend compte à Mme Récamier de sa visite. Et Goethe, de son côté, écrit à Boisserée: »En conversant familièrement avec lui, je fus mis à même de me faire une idée plus nette de ce cercle du Globe et de nouer plus sûrement certaines relations avec ses membres.« C'est à la suite de sa visite à Weimar qu'Ampère publia, dans le Globe du 31 juillet 1827, sa »*Lettre sur Goethe*«. Le Globe eut aussi l'occasion de prendre la défense de Goethe contre Wolfgang Menzel, ce qui fit dire à Goethe: »On n'a plus même besoin de s'inquiéter des attaques de ses compatriotes, puisque les voisins se chargent de nous défendre.« (à Zelter, déc. 1829). Quand, à partir de 1829, le Globe versa, de plus en plus, dans la politique, l'intérêt de Goethe se refroidit: »Depuis que le Globe fait de la politique comme »*standing article*«, il a pris un parti un peu trop juvénile; mais, n'est-ce pas, après tout, sur la jeunesse que reposent nos espérances!« (le 2 juillet 1829). En 1830, le Globe servit à tenir les habitants de Weimar au courant des événements de la Révolution de juillet. Ce fut la »*Revue française*« qui hérita des sympathies de Goethe. Fondée en janvier 1828, elle se donnait pour tâche de continuer l'œuvre entreprise par le Globe littéraire. Elle était rédigée, en partie, par les mêmes écrivains. La preuve que Goethe l'estima, c'est qu'elle lui inspira ces paroles, qui rendent un si beau témoignage à la génération d'écrivains français qui sut les mériter de la part d'un Goethe: »Il est vraiment admirable de voir à quelle hauteur s'est élevé le Français, depuis qu'il a cessé d'être borné et exclusif.« (à Reinhard, le 18 juin 1829.) Goethe a donné quelques *traductions du Globe*, l'une, de 1826, traite du surnaturel dans les livres;

une autre, de 1828, a pour sujet la littérature universelle, trois autres, de la même année, ont trait, la première aux représentations de Shakespeare, à Paris, la deuxième à Schiller, la dernière à la littérature normande.

Bien avant ses lectures du »Globe« et de la »Revue française«, probablement à la suite de ses entretiens avec Mme de Staël et Benjamin Constant, Goethe s'était initié au mouvement philosophique qui s'opérait, en France, contre les idées du siècle précédent. Plus ou moins disciple de Kant et de Schelling, il devait se réjouir de voir une interprétation plus profonde et plus vivante de la nature et de l'esprit humain remplacer le matérialisme du »Système de la nature« d'un Holbach. Aussi le »*Discours*« de *De Gérando,* qu'il lut en 1810, lui fit-il dire: »Je n'y trouve rien qui soit en contradiction avec mes propres idées« (à Reinhard le 22 juillet); et, l'année suivante, à propos de *l'»Histoire comparative des systèmes de philosophie*« du même auteur: »Je me suis étonné de voir à quel point l'auteur nous comprend, nous Allemands, là même où il n'adopte point nos vues« (à Reinhard, 23 janv. 1811). Quand, plus tard, par la lecture du Globe, Goethe fut tenu au courant de l'enseignement philosophique de la Sorbonne, il applaudit aux succès de *Victor Cousin* et se procura ses *Cours:* »Il est d'autant plus facile«, écrit-il, »de s'entretenir de ces choses (La Métamorphose des plantes) avec des Français, que M. Cousin, d'après des principes empruntés à l'école allemande, s'efforce de leur expliquer les grandes questions philosophiques qui sont à la base de toute méthode« (à Soret, 2 juillet 1828). Voici comment il caractérise les progrès philosophiques amenés par les efforts des philosophes spiritualistes Royer-Collard, Maine de Biran, Jouffroy, Damiron et Cousin: »Les Français professent une philosophie supérieure qui reconnaît ce qui appartient à l'âme et le distingue de ce qui vient du dehors, et qui, en outre, pense raisonnablement sur l'union des deux éléments« (De la Littérature allemande). Il y a, me semble-t-il, plus d'approbation que de blâme dans ce que Goethe dit de la tendance pratique de la philosophie française: «La raison pour laquelle les étrangers, c'est-à-dire les Anglais, les Américains, les Français et les Italiens ne peuvent goûter notre philosophie, c'est qu'elle ne s'applique pas directement à la vie. Ils n'en prévoient point de résultats pratiques; c'est pourquoi ils se tournent, plus ou moins, vers la doctrine écossaise, telle que Reid et Stewart la professent. Celle-ci se rapproche du bon-sens, et c'est par là qu'elle plaît. Elle cherche à concilier le spiritualisme et le sensualisme, à mettre d'accord le réel et l'idéal, et à créer ainsi dans la conscience humaine un état d'harmonie parfaite, propre à régler l'action et la pensée. Rien que de tendre à ce résultat et de le promettre, amène à cette doctrine beaucoup de disciples« (Philosophie allemande).

Les deux collègues de Cousin à la Sorbonne, *Guizot* et *Villemain,* dont les cours eurent un si grand retentissement pendant les deux dernières années de la Restauration, furent aussi l'objet de l'admiration de Goethe. Nous lisons dans les »Conversations« d'Eckermann, à la date du 3 avril 1829: »Goethe parla de nouveau avec admiration des cours de Messieurs Cousin, Villemain et Guizot. Au lieu de l'esprit léger et superficiel d'un Voltaire, dit-il, on trouve chez eux une érudition telle qu'on ne la trouvait autrefois que chez les Allemands. Comme ils vont au fond des choses, c'est admirable! C'est comme s'ils travaillaient au pressoir. Ils sont tous trois excellents; mais je donne encore la préférence à M. Guizot; c'est lui que j'aime le mieux.« Il envoie les cours de Guizot et de Villemain à Soret, pour qu'il les fasse lire aux jeunes princes, ses élèves. C'étaient les *Leçons* de 1828 sur *l'Histoire de la civilisation en Europe* par Guizot et celles sur *l'Histoire de la littérature au 18me siècle* par Villemain, le même ouvrage dont Sainte-Beuve dit quelque part: »Je ne sais pas de lecture plus intéressante parmi les lectures sérieuses de notre âge que ces quatre volumes.« L'année suivante, Goethe lut de Villemain le Cours sur *la Littérature au moyen âge,* et en envoya un extrait à Boisserée, en échange

de la description d'une représentation religieuse dans l'Oberammergau. Cet extrait, dont Goethe admire la tournure »finement gauloise«, traite des drames chrétiens de l'abbesse Hrosvita.

Si, de ces ouvrages de philosophie, d'histoire et de critique, nous passons à ceux de littérature proprement dite, tels que les romans, les poésies et les drames de cette époque, nous verrons que Goethe les a connus pour la plupart. Voici d'abord les noms des écrivains auxquels il a voué son attention et dont il est question dans ses Oeuvres, sa Correspondance et les »Conversations«. Ce sont Chateaubriand, Béranger, Victor Hugo, Delavigne, Lamartine, Soumet, Lemercier, Delphine Gay, Duval, Dumas, Nodier, Mérimée, Jouy, Salvandy, Vitet, Quinet et Balzac.

Celui de tous les poètes français d'alors que Goethe a le plus goûté est, sans contredit, *Béranger*. Lorsque, au commencement de 1827, parut le 3me recueil des »*Chansons*«, Goethe le lut avec attention, et les nombreux passages des »Conversations«, où il revient sur cet ouvrage et son auteur montrent à quel point il le goûta: »Béranger n'a jamais fait d'études classiques, et pourtant ses chansons témoignent d'une véritable culture de l'esprit; elles sont pleines de grâce, d'esprit, de fine ironie et si parfaites de forme, qu'elles lui ont valu l'admiration générale, non seulement en France, mais dans l'Europe entière.« (Convers. 13 mai 27.) »Béranger me rappelle souvent Horace et Hafis qui, eux aussi, se sont élevés au-dessus de leur temps, pour en flétrir les vices sur le ton de la satire riante.« (22 janv. 27.) »Presque toutes les chansons de Béranger ont pour sujet quelque scène grivoise qui ne manquerait pas de dégoûter, si le talent extraordinaire du poète ne réussissait à en atténuer la crudité, et même à la rendre aimable.« (31 janv. 27.) »Je n'aime pas, en général, les poésies politiques; mais, lorsque c'est Béranger qui les a faites, c'est autre chose. Il s'est montré, dans les poésies de ce genre, le bienfaiteur de sa patrie. Après l'invasion des alliés, ses chansons exprimèrent le deuil de la nation, et, en même temps, elles la consolèrent de ses malheurs par le souvenir de sa gloire militaire sous l'empire. Il est rare que, dans ses chansons politiques, Béranger se fasse l'écho d'un parti; au contraire, les tendances qu'il combat sont un danger si général, que la voix du poète retentit vraiment comme le cri de la nation.« (4 mai 27.) Selon son habitude, Goethe voulut faire partager son plaisir à ses amis et, dans ce but, envoya le volume à Zelter. Celui-ci lui répondit: »Merci des poésies de Béranger. Les »Souvenirs d'un militaire« m'ont fait verser des larmes.« (mars 1827) Après la publication du 4me recueil des »Chansons« et l'emprisonnement qu'il valut à l'auteur, Goethe se ravisa et trouva même que la punition était méritée: »Les dernières chansons de Béranger«, dit-il, »sont subversives; elles menacent le roi, l'Etat et la paix des bourgeois aimant l'ordre.« (2. avril 29.)

Les efforts tentés alors, en France, pour *la réforme du théâtre* fixèrent tout particulièrement l'attention de Goethe. Il suivit de près toutes les péripéties de la lutte entre les Romantiques et les Classiques, depuis le moment où, par l'introduction sur les scènes parisiennes des théâtres étrangers, s'ouvrit pour le drame français l'ère du progrès: »Ils cherchent évidemment à se rapprocher de notre forme dramatique« (Littérature allemande). L'Histoire de France au 16me siècle, dramatisée pas *Vitet* dans »*Les Barricades*« (1826), »*Les Etats de Blois*« (1829) et »*La Mort de Henri* III« (1830), lui paraissent »des préludes, ou plutôt des essais précurseurs de pièces vraiment dramatiques« (Litter. allem.). Le »*Théâtre de Clara Gazul*« (1825) par *Mérimée* lui semble une oeuvre remarquable »venue au bon moment« et lui rappelle par sa hardiesse »ses propres commencements« (à Zelter, 12 oct. 1827) »*La Jacquerie*« (1828), scènes féodales par Mérimée, »*Les Soirées de Neuilly*« et les »*Scènes contemporaines*« sont, selon lui, autant de pas dans la bonne direction. Lorsque le Globe lui apporta la nouvelle qu'on jouait les chefs-d'oeuvre de Shakespeare à Paris, en anglais, avec Kean, Kemble et Macready pour principaux interprètes, et que, cette fois, le public y applaudissait, il s'en réjouit et en augura bien pour l'avenir. Dans l'apparition du *Cromwell* (1827) de *Victor Hugo*, Goethe salua un vrai progrès:

ce n'était plus seulement de l'histoire dramatisée, en prose, mais l'ouvrage d'un vrai poète, en vers, »une pièce très estimable, bien qu'elle ne puisse être jouée.« C'est, sans doute, la célèbre *Préface de Cromwell* qui suggéra à Goethe les réflexions qu'il fait sur *l'alexandrin* dans un petit »Aperçu historique sur le théâtre français«. Elles sont très curieuses et méritent qu'on s'y arrête: »Il faut admettre«, dit Goethe, »que l'alexandrin se maintiendra sur la scène française, et cela doit être. C'est pourquoi je conseille au poète dramatique de garder ce vers pour les passages nobles et les endroits importants; mais, pour le reste, de varier la mesure selon les situations, les caractères, les idées ou les sentiments qu'il veut exprimer, comme le fait Shakespeare, lorsqu'il passe du vers ïambique à la prose, comme l'ont fait, en France, Corneille dans son Cid, Quinault dans ses opéras, Molière dans ses pièces de circonstance, et même Voltaire, qui, dans son Tancrède, varie quelquefois l'ordre des rimes avec beaucoup de bonheur.« Il est intéressant de remarquer que Goethe, qui avait depuis longtemps abjuré l'alexandrin dans ses propres compositions, y revint à cette époque, en écrivant en alexandrins toute une scène du 4me acte de la seconde partie du »Faust«. Y aurait-il peut-être là une influence de la part de Victor Hugo? On remarque même, dans ces alexandrins de Goethe, des libertés semblables à celles qu'affecte l'école romantique française, telles que l'enjambement et la césure mobile.

La pièce d'*Alexandre Dumas* »*Henri III et sa cour*« (1829) parut à Goethe »excellente«. Pourtant, lorsqu'on l'eut jouée à Weimar, sans succès, il ne s'en étonna pas et déclara que, sous sa direction, il n'eût pas osé la donner au public. (Convers. 15 févr. 1831.) Plus que toute autre pièce de ce temps, le »*Marino Faliero*« (1829) de *Delavigne* sembla réaliser aux yeux de Goethe ce qu'il attendait de la réforme du théâtre français. Voici ce qu'il en écrit, à la date du 18 juin 1829, à Reinhard: »Il faut avouer que ces jeunes auteurs français font des choses excellentes et qui dureront. Leur but doit être de produire, dans un genre élevé, ce qui peut profiter au théâtre, comme vient de le faire Casimir Delavigne avec son Marino Faliero . . . L'influence qu'exercent maintenant les littératures les unes sur les autres produit des résultats étonnants; mais ce sont surtout, me semble-t-il, les Français qui en profitent; aussi ont-ils déjà comme un pressentiment plein de fierté, que leur littérature retrouvera, dans un sens plus élevé, l'ascendant qu'elle a exercé sur l'Europe, dans la première moitié du 18me siècle«.

En 1827, Goethe connaissait de l'oeuvre *lyrique* d'*Hugo* les trois premiers volumes des »*Odes et Ballades*« (1822—1826). Voici le jugement qu'il porta sur l'auteur, dans un entretien avec Eckermann: »Goethe loua fort les poésies de Victor Hugo. »Il a un vrai talent«, dit-il, »et la littérature allemande a certainement agi sur lui. Je le comparerais volontiers à Manzoni. Il a beaucoup d'objectivité et me paraît tout aussi distingué que Messieurs *Lamartine* et *Delavigne*. Lorsque je le considère bien, je vois de quelle source dérive son talent et celui de ceux qui lui ressemblent. Ils viennent tous en droite ligne de *Chateaubriand*, dont les ouvrages ont de grandes beautés de diction poétique. Mais, pour que vous ayez une idée de la manière d'écrire de V. Hugo, ouvrez le poème sur Napoléon intitulé »*Les deux Iles*«. Goethe me donna le livre et alla s'appuyer contre le poêle. Je lus. »N'y a-t-il pas là d'excellentes images?« dit Goethe, »et n'a-t-il pas traité son sujet avec beaucoup de liberté d'esprit?« Il se rapprocha de moi. »Maintenant, voyez ce passage, comme il est beau!« Il lut le passage de la nue foudroyant le héros d'en bas. »Voilà qui est beau, car l'image est vraie, puisqu'il arrive, en effet, dans les montagnes, que l'orage éclate sous les pieds du voyageur. Les poètes français sont instruits, tandis que nos poètes allemands croiraient perdre leur talent, s'ils cherchaient à s'instruire. Tout talent doit se nourrir de science; ce n'est que par elle qu'il trouve l'emploi de ses forces.« (4 janv. 27.) Deux ans après, ayant lu les »*Orientales*« (1829), l'admiration de Goethe pour Hugo est moins vive; il fait ses réserves et exprime des craintes: »Il a un vrai

talent poétique, mais il suit une voie qui ne lui permettra pas de développer son talent dans toute sa pureté.« (à Reinhard 18 juin 29.) Le vice caché que Goethe découvre ici, c'est la manie de l'antithèse et de l'exagération. On sait qu'elles ont depuis gâté les plus beaux ouvrages de l'auteur; ce sont les vers rongeurs de son talent.

La vie de Goethe se prolongea assez, pour qu'il pût encore juger de *Victor Hugo* comme *romancier*. C'est en juin 1831 qu'il lut »*Notre Dame de Paris*«. En renvoyant à Soret la première partie du roman, il écrit: »Je n'ose pas vous demander la suite. Pourquoi un homme qui, pendant une longue vie, a su se conserver un jugement sain des hommes et des choses, se mettrait-il, vers la fin de sa carrière, à lire de pareilles abominations?« (le 19 juin 31.) Et après avoir, quand même, achevé le livre: »Toute trace de vraisemblance, de naturel dans les événements et les situations se perd peu à peu dans un chaos d'horreurs.« Dans sa jeunesse, Goethe n'aurait pas aussi absolument condamné »Notre Dame«, qui fut un livre de guerre autant que »Goetz« et »Werther«; car le Romantisme, avec ses excès d'imagination, était une réaction contre la littérature abâtardie du soi-disant bon-sens.

Goethe connut aussi le grand *réaliste* de notre siècle, *Honoré de Balzac*. D'après une note de son journal, c'est en octobre 1831 qu'il lut »*La Peau de Chagrin*«. La nouveauté du genre lui plut. »C'est un excellent ouvrage, d'un tout nouveau genre.« Mais il en reconnut aussi la portée comme signe des temps: »Le mot *blasé* n'est pas assez fort pour qualifier la »Peau de chagrin«. Cet ouvrage, écrit par un homme de grand talent, témoigne d'une corruption incurable de la nation, qui s'étendra de plus en plus, à moins que les départements qui, pour le moment, ne savent pas encore écrire, ne rétablissent un jour la moralité publique.« C'est comme un »document humain« que Goethe a lu et qu'il juge l'ouvrage. Mais se doutait-il que cette exposition réaliste des vices de la société deviendrait, dans cinquante ans, le but à peu près unique du roman français? Sans doute que non, sans quoi il aurait ajouté à son jugement un avertissement sérieux à ne pas s'écarter des voies de l'*art* qui, pour rester fidèle à sa nature, doit faire entrevoir *l'idéal* à travers la réalité.

Tout en suivant ainsi de près les productions nouvelles de la littérature française, Goethe restait attaché à ses anciennes admirations. Celle qu'il voua, de tous temps, à *Molière* grandit encore, à mesure qu'il fit l'expérience de la difficulté de l'art, et qu'il reconnut que peu d'écrivains parviennent à ses sommets. Je ne crois pouvoir mieux terminer cette étude qu'en citant quelques-uns des jugements prononcés par Goethe sur Molière. Les attaques que A. W. Schlegel avait dirigées contre lui dans son »Cours sur la poésie dramatique« (tenu en 1808 à Vienne et publié de 1809 à 11) avaient déplu à Goethe. Voici ce qu'il en écrivit à Zelter: »Ce que Schlegel dit de Molière m'a profondément froissé (tief gekränkt); je me suis tû longtemps, mais je compte bien encore dire mon mot, pour la consolation des hommes sensés, et pour dénoncer de pareilles erreurs à mes contemporains, ainsi qu'à la postérité.« (27 juillet 28.) Ce mot, Goethe l'a dit et répété dans ses conversations avec Eckermann: »Molière était un homme tel qu'il doit être (ein reiner Mensch); en lui rien de faux, ni de déformé. Et puis, quelle grandeur! Il dominait les moeurs de son temps, tandis que nos Iffland et Kotzebue se laissaient dominer par celles du leur et étaient encore, avec cela, bornés et étroits. Molière châtia les hommes, en les peignant selon la vérité.« (22 janv. 29.) »Molière est si grand qu'on s'étonne toujours de nouveau en le relisant. C'est un homme à part; ses pièces sont presque tragiques et font peur; personne n'a le courage de marcher sur ses traces. Je lis chaque année quelques pièces de Molière, comme je regarde les gravures d'après les chefs-d'oeuvre des anciens maîtres italiens, pour me retremper à la source du beau, tant il est vrai que nous autres petits esprits ne pouvons longtemps conserver en nous l'impression de ces grandes choses.« (mai 1825.) Ces jugements, qui ne le sent? font autant d'honneur à celui qui les a portés, qu'à l'écrivain qui en est l'objet.

Et maintenant, quelques mots seulement pour conclure. Goethe n'est pas le seul écrivain allemand qui ait voué une attention intelligente et sympathique à la littérature française. Il y en a eu, même depuis lui, tels que Boerne, Heine et, plus récemment, Karl Hillebrand qui ont pénétré plus avant encore dans la connaissance de la langue française et dans la sympathie pour elle. Mais ce qui fait des rapports de Goethe avec la France littéraire un phénomène à part et supérieur à ceux du même genre, c'est que l'intérêt qu'il voua, dans les quinze dernières années de sa vie surtout, aux productions de l'esprit français, fut absolument désintéressé, et que ses jugements sur elles atteignirent à un haut degré d'impartialité. Il les étudia en *philosophe,* parce que toute connaissance est un progrès intellectuel, et, en même temps, il les entoura de sympathie, parce que son instinct de *poète* lui révélait en elles le coeur de l'humanité, également intéressant chez toutes les nations, puisqu'elles jouissent et souffrent toutes de la même destinée humaine.

ARMAND CAUMONT.

Schulnachrichten.

I. Lehrverfassung der Schule.

1. Übersicht über die einzelnen Lehrgegenstände und die für jeden derselben bestimmte Stundenzahl.

a) im Sommer-Semester 1884.

Lehrgegenstände.	Sexta		Quinta		Quarta		Tertia Unter-		Tertia Ober-		Sekunda Unter-		Sekunda Ober-		Prima Unter-		Prima Ober-	Gesamt-Stundenzahl
	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	
Religion	3	3	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	36
Deutsch	3	3	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	3	3	3	39
Lateinisch	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	8	8	8	8	8	8	8	146
Griechisch							7	7	7	7	7	7	7	7	6	6	6	74
Französisch . . .			4	4	5	5	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	40
Geschichte u. Geograph.	3	3	3	3	4	4	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	53
Mathematik u Rechnen	4	4	4	4	4	4	3	3	3	3	4	4	4	4	4	4	4	64
Physik											2	2	2	2	2	2	2	14
Naturkunde . . .	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2								20
Zeichnen	2	2	2	2	2	2												12
Schreiben	2	2	2	2														8
Summa . .	28	28	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	506
Gesang	2	2	2	2	1		1											11
					1													
Turnen	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	34
Hebräisch											2	2	2		2			8
Englisch (fakult.) .									2	2	2	2	2		2			12
Italienisch (fakult.) .															1	1		2
Zeichnen (fakult.) .							2		2									4
Schreiben (fakult.) .					1													1
																		72
Summa . .																		578

b) Im Winter-Semester 1884/85.

Lehrgegenstände.	Sexta		Quinta		Quarta		Tertia Unter-		Tertia Ober-		Sekunda Unter-		Sekunda Ober-		Prima Unter-		Prima Ober-		Gesamt-Stundenzahl
	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	M.	O.	
Religion . . .	3	3	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	38
Deutsch	3	3	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	3	3	3	3	42
Lateinisch . . .	9	9	9	9	9	9	9	9	9	9	8	8	8	8	8	8	8	8	154
Griechisch . . .							7	7	7	7	7	7	7	7	6	6	6	6	80
Französisch . .			4	4	5	5	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	42
Geschichte u. Geogr.	3	3	3	3	4	4	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	3	56
Mathem. u. Rechnen	4	4	4	4	4	4	3	3	3	3	4	4	4	4	4	4	4	4	68
Physik . . .											2	2	2	2	2	2	2	2	16
Naturkunde . .	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2									20
Zeichnen . . .	2	2	2	2	2	2													12
Schreiben . . .	2	2	2	2															8
Summa . .	28	28	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	30	536
Gesang	2	2	2	2	1	1	1												11
Turnen	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	2	36
Hebräisch . . .											2	2	2		2				8
Englisch (fakult.)									2	2	2	2	2		2				12
Italienisch (fakult.)															1	1	1		3
Zeichnen (fakult.)							2						2						4
Schreiben (fakult.)							1												1
																			75
Summa . .																			611

2. Übersicht der Verteilung der

A. Im Sommer-

Nr.	Namen der Lehrer.	Ordinariat.	Prima Ober-	Prima Unter- B. Michaelis.	Prima Unter- A. Ostern.	Sekunda Ober- B. Michaelis.	Sekunda Ober- A. Ostern.	Sekunda Unter- B. Michaelis.	Sekunda Unter- A. Ostern.
									A. Vollbeschäf-
	A. Klassenlehrer:								1. Studierte
1.	Mommsen.	Ost. I.	2 Latein. 6 Griech. 1 Italienisch.		2 Latein. 1 Italien.				
2.	Riese.	Mich. U. I.	6 Latein.	8 Latein. 2 Griech.					
3.	Baier.	Ost. U. I.		4 Griech.	6 Latein. 6 Griech.				
4.	Römer.	Mich. O. II.				8 Latein. 7 Griech.			
5.	Gillhausen.	Ost. O. II.					8 Latein. 7 Griech.		
6.	Berch.	Mich. U. II.						8 Latein. 7 Griech. 3 Deutsch.	
7.	Cuers.	Ost. U. II.							8 Latein. 7 Griech. 2 Deutsch.
8.	Reuss.	Mich. O. III.		3 Gesch.					
9.	Trommershausen.	Ost. O. III.	2 Religion.	3 Deutsch.	2 Religion.		2 Religion.		2 Religion.
10.	Wirth.	Mich. U. III.				2 Deutsch.			
11.	Trieber.	Ost. U. III.							
12.	Bopp.	Mich. IV.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.	
13.	Jekel.	Ost. IV.							
14.	Pelissier.	Mich. V.							
15.	Bernhard.	Ost. V.		2 Religion.		2 Religion.			
16.	Banner.	Mich. VI.		2 Französ.		2 Französ.		2 Französ.	
17.	Hauschild.	Ost. VI.		2 Hebräisch.		2 Hebräisch.		2 Religion. 2 Hebräisch.	2 Hebräisch.
	B. Fachlehrer:								
18.	Fischer.		3 Gesch. 3 Deutsch.		3 Gesch. 3 Deutsch.		3 Gesch. 2 Deutsch.		3 Gesch.
19.	Schütz.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik.
20.	Caumont.		2 Französ.	2 Englisch.	2 Französ.	2 Englisch.	2 Französ.	2 Englisch.	2 Englisch. 2 Französ.
21.	Noll.								
22a.	Schwemer (in Vertretung).							3 Gesch.	
22b.	Welscht (in Vertretung).					3 Gesch.			
23.	Schindler.								4 Mathemat.
									2. Elemen-
24.	Weidenbusch.			2 Turnen.		2 Turnen.		2 Turnen.	2 Turnen.
25.	Schmidt								
26.	Caster.		2 Zeichnen.						
									B. Nicht mit voller Stunden-
27.	Danneberg.		2 Turnen.		2 Turnen.	2 Turnen			
									C. Separatlehrer für die
28.	Butz.		2 Religion.						
29.	Janssen, beurlaubt.		(3 Geschichte).						

Stunden unter die einzelnen Lehrer.

Semester 1884.

	Tertia Ober- B. Michaelis.	Tertia Ober- A. Ostern.	Tertia Unter- B. Michaelis.	Tertia Unter- A. Ostern.	Quarta B. Michaelis.	Quarta A. Ostern.	Quinta B. Michaelis.	Quinta A. Ostern.	Sexta B. Michaelis.	Sexta A. Ostern.	Gesamtzahl d. wöchentlichen Geschäfts-	Gesamtzahl d. wöchentlichen Lehrstunden.
tigte Lehrer.												
Lehrer.												
												12
								1 Gesch. 2 Geogr.				19
						2 Gesch. 2 Geogr.						20
	2 Gesch. 1 Geogr.	2 Gesch. 1 Geogr.									2 Bibl.	21
		7 Latein.										22
	2 Französ.		2 Französ.									21
		2 Französ.		2 Französ.								21
	9 Latein. 7 Griech.							4 Französ.				23*)
		7 Griech. 2 Deutsch. 2 Religion.										22
		2 Latein.	9 Latein. 7 Griech. 2 Deutsch.							1 Gesch. 2 Geogr.		25*)
				9 Latein. 7 Griech. 2 Deutsch. 2 Gesch. 1 Geogr.								21
					9 Latein.							27*)
				2 Religion.		9 Latein. 2 Deutsch. 2 Religion	2 Religion.			3 Religion.		
	2 Deutsch.				5 Französ.		2 Latein. 2 Deutsch. 2 Turnen.		2 Turnen.			22
	2 Religion.		2 Religion.					9 Latein. 2 Deutsch. 2 Religion.				24
							4 Französ.		9 Latein. 3 Deutsch.		1 Aufsicht.	22
						5 Französ				9 Latein. 3 Deutsch.		27*)
												20
												20
	2 Englisch.	2 Englisch.										20
	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.		20
			2 Gesch. 1 Geogr.		2 Deutsch. 2 Gesch. 2 Geogr.		1 Gesch.				1 Aufsicht.	21
							2 Geogr.		1 Gesch. 2 Geogr.			
	3 Mathemat.	3 Mathemat.	3 Mathemat.	3 Mathemat.	2 Rechnen. 2 Mathemat.	2 Rechnen. 2 Mathemat.						24
tarlehrer.												
	2 Turnen.	2 Turnen.	2 Turnen.	2 Turnen.	2 Turnen.	2 Turnen.		2 Turnen.		2 Turnen.		24
	1 Schreiben.		1 Singen. 1 Chorgesang.		1 Singen.		4 Rechnen. 2 Singen.	4 Rechnen. 2 Singen.	4 Rechnen.	4 Rechnen. 2 Singen.		26
			2 Zeichnen.		2 Zeichnen.	2 Zeichnen.	2 Schreiben. 2 Zeichnen.	2 Schreiben. 2 Zeichnen.	2 Schreiben. 2 Zeichnen. 2 Singen.	2 Schreiben. 2 Zeichnen.		26
zahl beschäftigte Lehrer.												6
											Summa	578
katholischen Schüler.												
	2 Religion.					2 Religion.						6
												(3)

*) Reuss 2, Wirth 2, Bopp 3, Hauschild 3 (zusammen 10) Lehrstunden wurden als Mehrstunden besonders vergütet.

B. Im Winter-

Nr.	Namen der Lehrer.	Ordinariat	Prima Ober- A. Ostern.	Prima Ober- B. Michaelis.	Prima Unter- A. Ostern.	Prima Unter- B. Michaelis.	Sekunda Ober- A. Ostern.	Sekunda Ober- B. Michaelis.	Sekunda Unter- A. Ostern.	Sekunda Unter- B. Michaelis.
										A. Vollbeschäf-
										1. Studierte
	a. Klassenlehrer:									
1.	Mommsen.	Ost. O. I.	2 Latein. 6 Griech. 1 Italienisch.		2 Latein. 1 Italien.	1 Italien.				
2.	Gillhausen.	Mich. O. I.		8 Latein. 2 Griech.		4 Griech.				
3.	Baier.	Ost. U. I.		4 Griech.	6 Latein. 6 Griech.					
4.	Biese.	Mich. U. I.	6 Latein.			8 Latein. 2 Griech.				
5.	Jungblut.	Ost. O. II.				3 Deutsch.	8 Latein. 7 Griech.			
6.	Römer.	Mich. O. II.						8 Latein. 7 Griech.		
7.	Cuers.	Ost. U. II.							8 Latein. 7 Griech. 2 Deutsch.	
8.	Berch.	Mich. U. II.								8 Latein. 7 Griech. 2 Deutsch.
9.	Trommershausen.	Ost. O. III.	2 Religion.	3 Deutsch.	2 Religion.		2 Religion.		2 Religion.	
10.	Reuss.	Mich. O. III.		3 Gesch.						
11.	Trieber.	Ost. U. III.								
12.	Wirth.	Mich. U. III.								
13.	Jekel, erkrankt.	Ost. IV.								
14.	Pelissier.	Mich. IV.								
15.	von Oven.	Ost. V.						2 Deutsch.		3 Gesch.
16.	Banner.	Mich. V.		2 Französ.		2 Französ.		2 Französ.		2 Französ.
17.	Hauschild.	Ost. VI.	2 Hebräisch.	2 Religion.		2 Religion.	2 Hebräisch.		2 Hebräisch.	2 Hebräisch.
18.	Hochhuth.	Mich. VI.						2 Religion.		2 Religion.
	b. Fachlehrer:									
19.	Fischer.		3 Gesch. 3 Deutsch.		3 Gesch. 3 Deutsch.		3 Gesch. 2 Deutsch.		3 Gesch.	
20.	Schütz.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik.	
21.	Bopp.			2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.		2 Physik. 4 Mathemat.
22.	Caumont.		2 Englisch. 2 Französ.		2 Französ.		2 Englisch. 2 Französ.		2 Englisch. 2 Französ.	2 Englisch.
23.	Noll.									
24.	Schwemer (in Vertr.)					3 Gesch.		3 Gesch.		
25.	Schindler.								4 Mathemat.	
										2. Elemen-
26.	Weidenbusch.			2 Turnen.		2 Turnen.		2 Turnen.	2 Turnen.	2 Turnen.
27.	Schmidt.									
28.	Caster.		2 Zeichnen.							
										B. Nicht mit voller Stunden-
29.	Danneberg.		2 Turnen.		2 Turnen.		2 Turnen.			
										C. Separatlehrer für die
30.	Butz.		2 Religion.							
31.	Janssen, beurlaubt.		(3 Geschichte).							

Semester 1884/85.

Ober-Tertia A. Ostern.	Ober-Tertia B. Michaelis.	Unter-Tertia A. Ostern.	Unter-Tertia B. Michaelis.	Quarta A. Ostern.	Quarta B. Michaelis.	Quinta A. Ostern.	Quinta B. Michaelis.	Sexta A. Ostern.	Sexta B. Michaelis.	Gesamtzahl d. wöchentlichen Geschäftsstunden	Gesamtzahl d. wöchentlichen Lehrstunden
tigte Lehrer.											
Lehrer.											
											13.
7 Latein.											21
				2 Gesch. 2 Geogr.							20
						1 Gesch. 2 Geogr.					19
						2 Religion.	2 Religion.			1 Aufsicht.	22
2 Geschichte. 1 Geographie.										2 Bibl.	21
2 Französ.		2 Französ.									21
							4 Französ.				21
7 Griech. 2 Deutsch. 2 Religion.											22
	9 Latein. 7 Griech. 2 Deutsch.										21
		9 Latein. 7 Griech. 2 Deutsch. 2 Gesch. 1 Geogr.									21
2 Latein.			9 Latein. 7 Griech. 2 Deutsch.					1 Gesch. 2 Geogr.			23
			2 Religion (Koob).	9 Lat. 2 Dtsch. } * 2 Religion. †	2 Religion (Koob).			3 Religion (Stilgebauer).			20
	2 Französ.		2 Französ.		9 Latein. 2 Deutsch. 2 Turnen.		2 Turnen.		2 Turnen.		21
					2 Gesch.	9 Latein. 2 Deutsch.			3 Deutsch.	1 Aufsicht.	21
					5 Französ.		9 Latein. 2 Deutsch.				24
								9 Latein. 3 Deutsch.			24
	2 Religion.	2 Religion.							9 Latein. 3 Religion. 1 Gesch. 2 Geogr.		23
											20
											20
											24
2 Englisch.	2 Englisch.										20
2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.	2 Naturb.		20
			2 Gesch. 1 Geogr.	5 Französ.	2 Geogr.	4 Französ.	1 Gesch. 2 Geogr.				23
3 Mathemat.	3 Mathemat.	3 Mathemat.	3 Mathemat	2 Rechnen. 2 Mathemat.	2 Rechnen. 2 Mathemat.						24
tarlehrer.											
2 Turnen.	2 Turnen.	2 Turnen.	2 Turnen.	2 Turnen.		2 Turnen.		2 Turnen.			21
1 Schreiben. 1 Chorgesang.		1 Singen.		1 Singen.		4 Rechnen. 2 Singen.	4 Rechnen.	4 Rechnen. 2 Singen.	4 Rechnen. 2 Singen.		26
		2 Zeichnen.		2 Zeichnen.	2 Zeichnen.	2 Schreiben. 2 Zeichnen.	2 Schreiben. 2 Singen. 2 Zeichnen.	2 Schreiben. 2 Zeichnen.	2 Schreiben. 2 Zeichnen.		26
zahl beschäftigte Lehrer.											6
										Summa	611
katholischen Schüler.											
2 Religion.				2 Religion.							6
											(3)

* Wolscht. † Stilgebauer.

3. Übersicht über die während des abgelaufenen Schuljahrs (1884/85) absolvierten Pensen.

Vorbemerkung. Die Pensen in den Michaelis- oder Herbst- oder B-Klassen sind im ganzen dieselben wie in den Oster- oder A-Klassen. Es ist also meist überflüssig, bei den Herbst-Klassen die Pensen-Angaben zu wiederholen, doch ist zu beachten, daß bei ihnen die zweite (kleinere) Kursushälfte auf das Sommersemester, die erste (größere) Kursushälfte auf das Wintersemester fällt.

Oberprima A. (Oster-Kursus.)

Klassenlehrer: Direktor **Mommsen.**

Religionslehre: *a*) Evangelische: Glaubenslehre unter besonderer Berücksichtigung der Briefe an die Römer, an die Galater und an die Hebräer. Kirchengeschichte 1. Teil. Repetition der Reformationsgeschichte. Repetitionen aus der Bibelkunde. 2 St. Trommershausen. — *b*) Katholische: Die Lehre von der göttlichen Offenbarung. Einleitung in das Alte und Neue Testament. Die Glaubensquellen. Lehrbuch: König, I. Teil. 2 St. Butz. (Für die Katholiken waren im Sommersemester die drei Primen OIa, UIb, UIa und die vier Sekunden; im Wintersemester die vier Primen und die drei Sekunden OIIa, OIIb, UIIa kombiniert.)

Deutsch: Repetition der Litteraturgeschichte der ersten Blüteperiode; Fortsetzung von Klopstock's Auftreten bis Göthe's Tod. — Klassenlektüre: Auswahl aus Göthe's und Schiller's Gedichten, aus Göthe's Jugendbriefen nach Fielitz, aus Arndt, Körner, Schenkendorf, Rückert und Uhland; Göthe's Egmont, Wallenstein's Tod, Prolog zum Wallenstein; Stücke aus der Dramaturgie. Privatim gelesen und zum Teil in der Klasse besprochen: Wahrheit und Dichtung, Hermann und Dorothea, Maria Stuart, Braut von Messina, Iphigenie. Lehrbuch: Herbst. 3 St. Fischer.

Aufsätze: 1. »Das Göttliche« (nach Göthe's gleichnamigem Gedicht). 2. *a*) Lessing's, *b*) Klopstock's Verdienste um die deutsche Litteratur. 3. Inhalt und Bedeutung des Augsburger Religionsfriedens. 4. Charakteristik von *a*) Alba, *b*) Egmont (nach Göthe). 5. Über Karls V. Politik der Reformation gegenüber (Abiturientenarbeit zu Mich.). 6. »O hättest du von Menschen besser stets gedacht, du hättest besser auch gehandelt.« 7. Was urteilt Lessing von den Überraschungen in der Tragödie? 8. Krieg ist ewig zwischen List und Argwohn, nur zwischen Glauben und Vertraun ist Friede. 9. Über Friedrich Wilhelm I und seine Verdienste um den preußischen Staat (Abiturientenarbeit zu Ostern). 10. *a*) Uhland's versunkene Kirche; *b*) Faust Spaziergang: »Vom Eise befreit sind Strom und Bäche etc.« (häusliche Arbeit).

Lateinisch: *a*) Lektüre: 1. Horat. Epist. I. — Satir. I. (Mommsen.) 2. Cicero de officiis, I ganz, II und III teilweise. Cicero's Briefe, erstes und drittes Buch der Hofmann'schen Sammlung. Tacitus' Germania. Plautus' Trinummus. Abriß der römischen Litteraturgeschichte. (Riese.) *b*) Stilistische Repetitionen: Mündliche Übersetzungen nach Köpke S. 201 ff. Extemporalia. Ubungen im Lateinsprechen. (Riese). Lehrbuch: Haacke-Köpke. — 8 St. Riese (6), Mommsen (2).

Aufsätze: 1. Honestatis exemplar Ulixen ab Homero propositum esse. 2. Ciceronis descriptionem officiorum ad communem utilitatem spectare demonstretur. 3. Oratio über ein selbstgewähltes Thema. 4. Alcibiades et Coriolanus inter se comparantur. 5. Quales fuerint Atheniensium rei publicae mutationes usque ad bellum Peloponnesiacum (Examenaufsatz zu Michaelis). 6. Quas mutationes in re publica Romanorum bellum Punicum secundum effecerit. 7. Quas fortunae vicissitudines Cn. Pompeius expertus sit. 8. Oratio. 9. Graeci Romanorum magistri. 10. Alexander Magnus et C. Julius Caesar inter se comparantur (Examenaufsatz zu Ostern). (Riese.)

Griechisch: *a*) Lektüre: Im Sommer: Sophokles, Philoktet; — Pindar, Ol. XI (X). XII. XIV. Pyth. II. XII. Nem. I. Ol. I. II. — Demosthenes, Olynth. III. — Im Winter: Thucyd. VI (ganz, mit Auslassung der drei letzten Reden); — Homer, Iliad. XI. — Aristophanes Wolken. *b*) Schriftliche Übungen im Übersetzen sowohl ins Griechische als aus dem Griechischen (wöchentlich 1 Stunde). 6 St. Mommsen.

Französisch: Plötz, Schulgrammatik S. 70 bis Ende. Die Übungen meist schriftlich. Einige Extemporalien. Lektüre: Mort de Louis XVI, Auszug aus Lamartine's Girondins, Thiers, Campagne en Égypte. Geschichte der französischen Sprache und Litteratur bis nach Louis XIV. Sprechübungen. 2 St. Caumont.

Hebräisch: Formenlehre nach Seffer, §§ 64—94. Lektüre: 2 Sam. 14, 25 bis 16. Psalm 3. 4. 136. 134. 135. 115. 105. 1 Sam. 19. Psalm 59. 2 St. Hauschild.

(Im Sommer mit UIb und UIa, im Winter mit OIb, UIa und UIb kombiniert. In OIa waren keine Teilnehmer.)

Englisch (fakult.): Englische Grammatik von Gesenius, 2. Teil, § 81—187. Die Übungen teils mündlich, teils schriftlich. Lektüre: Macaulay, Lord Clive. Shakespeare, Macbeth. Kurzer Überblick über die Geschichte der englischen Litteratur. Leben Shakespeare's. Sprechübungen, 2 St. Caumont.

(Im Sommer mit UIb und UIa, im Winter mit OIb, UIa und UIb kombiniert.)

Italienisch (fakult.): Grammatik bis zum unregelmäßigen Verb incl. Goldoni, la Locandiera. Zuletzt eine Probe aus Dante (Inferno 3). Lehrbuch: Sauer, Italienische Grammatik. 1 St. Mommsen.

(Im Sommer mit UIb, im Winter mit OIb kombiniert.)

Geschichte und **Geographie**: Repetition der griechischen, römischen und mittelalterlichen Geschichte. Neuere Geschichte mit besonderer Berücksichtigung der deutsch-preußischen Geschichte, bis 1871. Geographie von Mittel-Europa und den deutschen Kolonien. Lehrbuch: Herbst. 3 St. Fischer.

Mathematik: Binomischer Lehrsatz mit Anwendungen. Die harmonische Teilung. Trigonometrisch-stereometrische Aufgaben. Repetitionen. Lehrbücher: Heis, Gauß, Oppel. 4 St. Schütz.

Aufgaben für die Abiturienten: *a*) Michaelis 1884. 1. Nach dem dritten Kepler'schen Gesetz verhalten sich bekanntlich die Quadrate der Umlaufszeiten zweier Planeten wie die Kuben der mittleren Entfernungen. Es sollen unter der Annahme absoluter Genauigkeit dieses Gesetzes die Umlaufszeiten des Jupiter und des Saturn abgeleitet und Näherungswerte für das Verhältnis dieser Umlaufszeiten gefunden werden. Die Entfernung des Jupiter von der Sonne werde = 5,2 Erdweiten und die des Saturn = 9,54 Erdweiten gesetzt. (Angabe der beiden anderen Kepler'schen Gesetze.) 2) Ein Dreieck aus a, b-c und α zu konstruieren und sodann in ein gleichseitiges Dreieck zu verwandeln. 3. Von einem

Parallelogramm sind gegeben die Seiten $a = 22{,}54$ cm, $b = 18{,}93$ cm, sowie der dazwischen liegende Winkel $\gamma = 47^\circ\ 11'$. Es sind die Diagonalen und der Inhalt zu bestimmen. 4. Von einer Kugel, deren Radius 50 cm beträgt, soll ein Stück so abgeschnitten werden, dass die Kalotte des Abschnitts $1^1/_2$ mal so groß ist als der Schnittkreis. Wie groß ist die Höhe, die Gesamtoberfläche und das Volumen dieses Abschnitts? — *b*) Ostern 1885. 1. Wie groß ist die Summe der ersten acht Glieder einer arithmetischen Reihe, wenn die Summe der nächsten acht Glieder gleich 100 und die der folgenden acht Glieder gleich 140 ist. 2. Von einem Dreieck sind gegeben eine Seite $a = 8$ cm, die Summe der beiden zu den andern Seiten gehörenden Höhen $h' + h'' = 10$ cm und die Differenz dieser Höhen $h' - h'' = 3$ cm. Es soll das Dreieck konstruiert und sodann in ein Quadrat verwandelt werden. 3. Von einem Dreieck kennt man den Radius $\rho = 2{,}4$ cm des eingeschriebenen Kreises, ferner die Winkel $\alpha = 31^\circ\ 50'$, $\gamma = 76^\circ\ 17'$; es sind die Seiten zu berechnen, sowie der Radius des umgeschriebenen Kreises. 4. Wie groß ist der Krümmungshalbmesser eines Hohlspiegels, vor welchem sich das Bild eines 8 m weiten Gegenstandes in einer Entfernung von 1,5 m ergiebt? Wie groß ist ferner die polierte Fläche des Hohlspiegels, vorausgesetzt daß die Öffnung des Hohlspiegels $1^\circ\ 40'$ beträgt?

Physik: Optik. Repetitionen und Erweiterungen des früher Durchgenommenen. Lehrbuch: Krebs. 2 St. Schütz.

Oberprima B. (Seit Michaelis 1884, Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer im Wintersemester 1884/85: Oberlehrer Professor **Gillhausen**.

Religionslehre: *a*) Evangelische: Repetitionen aus dem Alten und Neuen Testament, desgleichen aus der Kirchengeschichte, mit eingehender Besprechung der Apostelgeschichte. Disposition des Römerbriefes. 2 St. Hauschild. — *b*) Katholische: Siehe bei OIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Schiller's Räuber, Fiesko, Kabale und Liebe, Don Carlos. — Göthe's Leben bis zur italienischen Reise. Göthe's lyrische Gedichte (Auswahl), Götz von Berlichingen, Egmont, Iphigenie. 3 St. Trommershausen.

Aufsätze: 1. Vox populi, vox Dei. 2. In wiefern ist Göthe's Götz ein nationales Drama? (Klassenaufsatz.) 3. Charakteristik Egmont's. 4. Orest's Krankheit und Heilung. 5. Klassenaufsatz.

Lateinisch: Lektüre: Horat. Epist. I, 17 bis Ende; II, 1. Repetition der vier Bücher Oden. — Tacitus Annal. I. — Cicero, Tusculan. I (Anfang). *b*) Stilistische Repetitionen. Mündliche Übersetzungen nach Köpke (Das Ende des jüngeren Cato). Extemporalien. Übungen im Lateinsprechen. 8 St. Gillhausen.

Aufsätze: 1. Quibus causis commotus Cicero Archiae patronus exstiterit. 2. De coniuratione Catilinae. 3. De seditione legionum Pannonicarum (Klassenaufsatz). 4. De Ariovisto. 5. Alexander et Caesar inter se comparantur (Klassenaufsatz). 6. Narratur pugna in Thermopylis facta. Freie Vorträge.

Griechisch: *a*) Lektüre: 1. Prosa. Demosth. Phil. III (Schluß); — Thucyd. II (teilweise). (3 St. Baier.) — 2. Dichter. Sophokles' Oedipus Rex. (2 St. Gillhausen.) *b*) Exercitia scholastica. Wiederholung ausgewählter Abschnitte der Grammatik. (1 St. Baier.) 6 St. Baier (4), Gillhausen (2).

Französisch: Lektüre: Molière, les Femmes savantes. — Demogeot, Littérature française au moyen âge, chap. 5—10. Im Übrigen siehe OIa. 2 St. Banner.

Hebräisch: Kombiniert mit OIa, UIa und UIb. 2 St. Hauschild.

Englisch (fakult.): Kombiniert mit OIa, UIa und UIb. 2 St. Caumont.

Italienisch (fakult.): Kombiniert mit OIa. 1 St. Mommsen.

Geschichte und **Geographie**: Repetition der griechischen und römischen Geschichte. Neuere Geschichte bis zu Friedrich dem Großen. Geographie der romanischen Staaten. Lehrbuch: Herbst. 3 St. Reuß.

Mathematik: Siehe OIa. 4 St. Bopp.

Physik: Siehe OIa. 2 St. Bopp.

Unterprima A. (Oster-Kursus).

Klassenlehrer: Oberlehrer Dr. **Baier**.

Religionslehre: *a*) Evangelische: Lehre Jesu nach den Evangelien. Lektüre des Evangelisten Johannes, der Apostelgeschichte und des Briefes an die Galater. 2 St. Trommershausen. — *b*) Katholische: Siehe bei OIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Repetition der Litteraturgeschichte des Mittelalters. Neuere Litteraturgeschichte bis auf Göthe. Klassenlektüre: Ausgewählte Gedichte von Schiller und Göthe, Auswahl aus Lessing's Laokoon und Klopstock's Messias und Oden; Minna von Barnhelm. Privatim gelesen und in der Klasse besprochen: Nathan, Emilia Galotti; Maria Stuart, Don Carlos Philosophische Propädeutik, I. Teil. Vorgelesen: Göthe's Iphigenia. Lehrbuch: Herbst. 3 St. Fischer.

Aufsätze: 1. *a*) Über die Hindernisse der Selbsterkenntnis; *b*) Die Wurzel der Gelehrsamkeit ist bitter, die Frucht süß. 2. In wiefern kann man die Völkerwanderung die Besiedelung Europa's durch die Germanen nennen? 3. Gedankengang in Klopstock's Oden: *a*) »Die Ankläger,« *b*) »Der Rheinwein.« 4. *a*) Über die innere Politik Konrads II.; *b*) Was beabsichtigte Heinrich IV. mit der Bußfahrt nach Kanossa? 5. *a*) Ein jeder kehr' vor seiner Thür', so werden alle Gassen rein; *b*) Weise Leute haben ihren Mund im Herzen; 6. *a*) Was versteht Lessing unter dem fruchtbaren Moment? *b*) Wie bestimmt Lessing im Laokoon die Grenzen zwischen Malerei und Dichtkunst? 7. Wie bestimmt Lessing im Laokoon den Unterschied zwischen allegorischen und poetischen Attributen? (Häusliche Arbeit.) 8. *a*) Welche Einwände sind aus dem Text selbst gegen die Fabel von den drei Ringen im Nathan zu erheben? *b*) Warum fällt Emilia Galotti und nicht der Prinz? 9. Kurze Übersicht über die Lehre vom Begriff. 10. Unbestimmt.

Lateinisch: *a*) Horat. Carm. IV. — Carm. saec. — Epodi — Epist. II. (Mommsen). *b*) Exercitia scholastica, mündliche Übersetzungen aus Haacke-Köpke, Anfangsgründe der Stilistik, Übungen im Lateinsprechen. Gelesen wurden: Cicero's Briefe nach der Sammlung von Hofmann, Buch 2. Tacitus, Annales, Buch I und II (mit Auswahl), Cicero, Tuscul. I. Privatim: Caesar, bell. Gall., IV und VI. (Baier.) Lehrbücher: Ellendt-Seyffert, Haacke-Köpke, IV 8 St. Baier (6), Mommsen (2).

Aufsätze: 1. Caesar Usipetes Tencteresque devincit. 2. Laudes Scipionis Africani minoris. 3. De priore Caesaris in Britanniam expeditione. 4. Athenas omni genere clarorum virorum floruisse. 5. Agitur de prioribus Germanici expeditionibus. 6. Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quaerimus invidi. 7. *a*) Pyrrhus quae in Italia gesserit; *b*) Quibus causis factum sit, ut Pyrrhus a Romanis devinceretur. 8. Quales res Germanorum fuerint Caesaris temporibus. 9. Vortrag über gewähltes Thema. (Baier.)

Griechisch: Exercitia scholastica, teilweise aus dem Griechischen ins Deutsche. Grammatik: Die Lehre von den Partikeln, Repetition der früheren Pensa. Gelesen wurde: Platons Kriton und Gorgias mit einigen Auslassungen. Demosthenes, Olynth. Reden 2 und 3. Homer's Ilias, Buch 1—6. Sophokles, Aias. Lehrbuch: Koch. 6 St. Baier.

Französisch: Grammatik Lekt. 58—72. Die Übungen meist mündlich. Extemporalien. Lektüre: Chateaubriand, Itinéraire de Paris à Jérusalem. Molière, Le Malade imaginaire und Les Femmes savantes. Litteraturgeschichte im Anschluß an die Lektüre. Sprechübungen. Lehrbuch: Plötz, Schulgrammatik. 2 St. Caumont.

Hebräisch: Kombiniert im Sommer mit [OIa und] UIb, im Winter mit [OIa,] OIb und UIb. Siehe bei OIa. 2 St. Hauschild.

Englisch (fakult.): Kombiniert im Sommer mit OIa und UIb, im Winter mit OIa, OIb und UIb. Siehe bei OIa. 2 St. Caumont.

Italienisch (fakult.): Anfangsgründe der Grammatik. Unregelmäßiges Verb. Übungen. Goldoni la Locandiera (einige Scenen). Lehrbuch: Ahn, Praktischer Lehrgang, 1. und 2. Kursus. 1 St. Mommsen.

Geschichte und **Geographie**: Geschichte des Mittelalters. Einleitung in die neuere Geschichte, Geographische Repetitionen. Lehrbuch: Herbst, II. 3 St. Fischer.

Mathematik: Kettenbrüche; diophantische Gleichungen. Stereometrie. Algebraisch-geometrische Aufgaben. Repetitionen aus Planimetrie und Trigonometrie. Lehrbücher: Heis, Gauß, Oppel. 4 St. Schütz.

Physik: Elektricität; Fall und Wurf; Centralbewegung; Kepler'sche Gesetze. Anfangsgründe der mathematischen Geographie. Repetitionen. Lehrbuch: Krebs. 2 St. Schütz.

Unterprima B. (Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer: Oberlehrer Professor Dr. **Riese**.

Religionslehre: *a*) Evangelische: Im Sommer (zweite Kursushälfte): Alte und mittlere Kirchengeschichte bis auf Innocenz III. Repetitionen aus dem Alten Testament und dem Neuen Testament. Im Winter (erste Kursushälfte): Apostelgeschichte mit kirchengeschichtlichen Hinweisungen und Repetitionen aus dem Alten Testament. 2 St. Im Sommer Bernhard, im Winter Hauschild. — *b*) Katholische: Siehe bei OIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Im Sommer (zweite Kursushälfte): Lessing's Leben und Werke; besonders wurden seine Jugenddramen, Minna von Barnhelm, die Abhandlung über die Fabel, Litteraturbriefe, Laokoon und Hamburger Dramaturgie behandelt. Vorträge und Aufsätze. Im Winter (erste Kursushälfte): Litteraturgeschichte von Luther bis Lessing. Klassenlektüre: Laokoon und Hamburger Dramaturgie. Vorträge. Aufsätze. Lehrbuch: Herbst. 3 St. Im Sommer Trommershausen, im Winter Jungblut.

Aufsätze: Im Sommer (zweite Kursushälfte): 1. Worauf beruht die Volkstümlichkeit von Lessing's Minna von Barnhelm? 2. Lessing's Ansicht von dem Wesen der Fabel. 3. Vergleichung der Laokoongruppe mit der Erzählung Vergil's. 4. Das Geld ist ein guter Diener, aber ein schlechter Herr (Klassenaufsatz). — Im Winter (erste Kursushälfte): 1. Was ist nach Tellheim's Auffassung Ehre? 2. Caylus und Lessing (Klassenaufsatz). 3. In welcher Weise sind die Schwierigkeiten, die sich dem dramatischen Dichter bei der Behandlung des Philoktet entgegenstellen, von Sophokles überwunden worden? 4. Sokrates vor Gericht (Klassenaufsatz). 5. Welchen Gebrauch darf der Dichter von der Häßlichkeit der Formen machen? 6. Wie spiegelt sich in den Dichtungen des Horaz die Gegenwart und wie die Vergangenheit des römischen Volkes ab?

Lateinisch: *a*) Lektüre: Im Sommer (zweite Kursushälfte): Cicero, Brutus. Horat. Epist. I, 6—15. Im Winter (erste Kursushälfte): Tacitus, Histor. I. — Horat., Carm. III, 7—30; IV, 1—15 Carm. Saec. Epodi (Anfang). *b*) Extemporalia. Mündliche Übersetzungen aus Köpke, p. 149 ff. Abschnitte der Stilistik nach Berger. Übungen im Lateinsprechen. Lehrbücher: Köpke, Ellendt-Seyffert. 8 St. Riese.

Aufsätze: Im Sommer: 1. Vita Alcibiadis. 2. De Ciceronis Catone maiore. 3. Oratio über ein selbstgewähltes Thema. 4. Cur bellum Jugurthinum magnum et memorabile habendum sit. Im Winter: 5. Bellum Punicum primum cum bello Peloponnesiaco comparatur. 6. De primo Iliadis libro. 7. Cur Darius Athenienses aggressus sit. 8. De Helenae senumque Troianorum colloquio. 9. Oratio. 10. Unius viri prudentia Graecia a barbaris liberata est.

Griechisch: Im Sommer (zweite Kursushälfte): *a*) Lektüre: *α*) Dichter. Homer, Iliad. 13—16. (2 St. Riese.) *β*) Prosa. Demosth., Olynth. I, III. Philipp. I, III. (3 St. Baier.) *b*) Exercitia scholastica. Wiederholung ausgewählter Abschnitte der Grammatik. (1 St. Baier.) Im Winter (erste Kursushälfte): *a*) Lektüre: *α*) Dichter. Homer, Iliad. 1—4. 5 (zum Teil). (2 St. Riese.) *β*) Prosa. Platon, Apologie und Kriton. (3 St. Gillhausen.) *b*) Repetition der Grammatik und schriftliche Übungen. (1 St. Gillhausen.) Lehrbuch: Koch. 6 St. Riese (2); im Sommer Baier (4), im Winter Gillhausen (4).

Französisch: Lektüre: im Sommer (2. Kursushälfte): Scribe et Delavigne, le Diplomate. — Wafflard et Fulgence, le Voyage à Dieppe. — Demogeot, littérature française au moyen âge, chap. 1—4. Im Winter (1. Kursushälfte): Molière, l'Avare und le Bourgeois gentilhomme. Ségur, Histoire de la grande armée en 1812, livre 5. Im übrigen siehe Unterprima A. 2 St. Banner.

Hebräisch: Kombiniert im Sommer mit [OIa] UIa, im Winter mit [OIa] OIb und UIa. Siehe bei Oberprima A. 2 St. Hauschild.

Englisch (fakult.): Kombiniert im Sommer mit OIa und UIa, im Winter mit OIa, OIb und UIa. Siehe bei Oberprima A. 2 St. Caumont.

Italienisch (fakult.): *a*) im Sommer: kombiniert mit OI (A). Siehe daselbst. *b*) im Winter: Anfangsgründe der Grammatik. Übungen. Lehrbuch: Ahn, Prakt. Lehrgang, 1. Kursus. 1 St. Mommsen.

Geschichte und **Geographie**: Siehe Unterprima A. 3 St. Schwemer.

Mathematik: Siehe Unterprima A. 4 St. Bopp.

Physik: Siehe Unterprima A. 2 St. Bopp.

Obersecunda A. (Oster-Kursus.)

Klassenlehrer: Im Sommer Oberlehrer Professor **Gillhausen**. Im Winter Dr. **Jungblut**.

Religionslehre: *a*) Evangelische. Geschichte des alten Testaments. Bergpredigt. Geographie von Palästina. Kirchenlieder. 2 St. Trommershausen. *b*) Katholische. Siehe bei OIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Litteraturgeschichte der ersten Blüteperiode. Klassenlektüre: Nibelungen, Stücke aus Gudrun, Walther v. d. Vogelweide und Freidank; Schillers Wilhelm Tell, Wallensteins

Lager, Piccolomini. Ausgewählte Gedichte Schillers. Privatlektüre und zum Teil in der Klasse referiert: Schillers Aufstand der Niederlande und Geschichte des 30jährigen Kriegs. Lehrbuch: Herbst. 2 St. Fischer.

Aufsätze: 1. Unterschied zwischen Volks- und höfischem Epos. 2. Über *a*) Decemvirat, *b*) Tribunat 3. Markgraf Rüdiger's Gewissenskampf und Ende. 4. Hagen von Tronje, eine Charakteristik (häusliche Arbeit). 5. Welche Bedeutung hat das Jahr 168 in der römischen Geschichte? 6. »Wüßt' ich mein Herz an zeitlich' Gut gefesselt, den Brand würf' ich hinein mit eigner Hand.« 7. Charakteristik *a*) des 1. Kürassiers, *b*) des ersten Jägers. 8. »Wofür mich einer kauft, das muß ich sein.» 9. Max Piccolomini, eine Charakteristik nach Schiller (häusliche Arbeit).

Lateinisch: Im Sommer: Stilistische Bemerkungen im Anschluß an Ellendt-Seyffert §§ 202—233 und an Harre Anhang (Teil für Secunda). Wöchentlich ein Extemporale oder Exercitium domesticum; mündliche Übersetzungen nach Köpke. (2 St.) Livius von Buch XXI c. 43 bis XXII. c. 40. 4 St. Horaz, Oden Buch I mit Auswahl. 2 St. Im Winter: Repetition des grammatisch-stilistischen Pensums des vorhergehenden Semesters. Erweiterung der Stilistik nach Berger. Wöchentlich ein Extemporale oder Exercitium domesticum; mündliche Übersetzungen nach Köpke. (2 St.) Cicero pro Milone. (4 St.) Horaz, Oden Buch II und III mit Auswahl. Einige Oden memoriert. (2 St.) Lehrbücher: Ellendt-Seyffert, Harre, Köpke. 8 St. Im Sommer Gillhausen, im Winter Jungblut.

Griechisch: Im Sommer: Lehre von den Präpositionen nach Koch §§ 86—90. Das Wichtigste aus der Moduslehre nach Koch Anhang und §§ 108—113, 115, 118. Alle 14 Tage ein Extemporale, daneben mündliche und schriftliche Übersetzungen aus Haacke. (2 St.) Lysias: 7, 19 und 22. (3 St.) Homer, Odyss. lib. IV—VII incl. (2 St.) Im Winter: Repetition der Grammatik, dazu Koch §§ 119—130 incl. Alle 14 Tage ein Extemporale, daneben mündliche und schriftliche Übungen nach Haacke. (2 St.) Lysias, 13, 23, 24 und 25. (3 St.) Homer, Odyss. lib. VIII—XV incl. (2 St.) 7 St. Im Sommer Gillhausen, im Winter Jungblut.

Französisch: Grammatik bis Lektion 62. Schriftliche und mündliche Übersetzungen aus Plötz. Extemporalien und Domestica. Es wurde gelesen Racine, Britannicus; Molière, L'Avare. Französische Litteraturgeschichte im Anschluß an die Lektüre. Sprechübungen. Lehrbuch: Plötz, Schulgrammatik. 2 St. Caumont.

Hebräisch: Formenlehre nach Seffer, §§ 53—91. Lektüre: 2 Sam. 14, 25—15, 37. 1 Sam. 16 f. Lehrbuch: Seffer, Bibel. 2 St. Hauschild.
(Mit OIIb kombiniert.)

Englisch (fakult.): Grammatik Lektion 56 bis zu Ende; schriftliche und mündliche Übungen. Extemporalien. Lektüre: Longfellow, Evangeline; Dickens, Hist. of England; Sheridan, The Rivals. Litteraturgeschichte im Anschluß an die Lektüre. Sprechübungen. Lehrbuch: Plate I. 2 St. Caumont.
(Mit OIIb kombiniert.)

Geschichte und **Geographie:** Römische Geschichte bis 395. Repetitionen aus der Geographie und der griechischen Geschichte. Lehrbuch: Herbst. 3 St. Fischer.

Mathematik: Gleichungen ersten und zweiten Grades mit einer und mehreren Unbekannten. Logarithmen: Progressionen: Elemente der Syntaktik. Kreisberechnung; Trigonometrie: Repetitionen. Lehrbücher: Heis, Gauß, Oppel. 4 St. Schütz.

Physik: Wärmelehre. Akustik. Magnetismus. Elektricität. Repetition des Pensums der Untersecunda. Lehrbuch: Krebs. 2 St. Schütz.

Obersecunda B. (Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer: Dr. **Römer**.

Religionslehre: *a)* Evangelische. Siehe Obersecunda A. 2 St. Im Sommer Bernhard, im Winter Hochhuth. *b)* Katholische: Siehe bei OIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Im Sommer (2. Kursushälfte): Litteraturgeschichte der ersten Blüteperiode. — Nibelungen. Schillers Piccolomini. Wallensteins Tod. — Im Winter (1. Kursushälfte): Litteraturgeschichte der ersten Blüteperiode. — Nibelungen. Gudrun. Edda (mit Auswahl daraus vorgelesen). — Vorträge. Dispositionsübungen. Lehrbuch: Herbst. 2 St. Im Sommer Wirth, im Winter von Oven.

Aufsätze: Im Sommer (zweite Kursushälfte): 1. Egmont. 2. Tages Arbeit, Abends Gäste u. s. w 3. Gang der Handlung in den Piccolomini. — Im Winter (erste Kursushälfte): 1. Qui studet optatam cursu contingere metam, multa tulit fecitque puer, sudavit et alsit. (Chrie.) 2. Siegfried's Tod (Klassenaufsatz). 3. Virtutem incolumem odimus, sublatam ex oculis quaerimus invidi. 4. Die Sage von Sigurd (Klassenaufsatz). 5. Rüdiger von Bechlarn.

Lateinisch Prosa: Lektüre: Livius XXIV, 1—40. — Cicero pro Archia, pro Ligario, pro Deiotaro. Im übrigen siehe Obersecunda A. 8 St. Römer.

Griechisch: Lektüre: *a)* im Sommer (2. Kursushälfte): Lysias XIII, 50 bis Schluss; XXXII; XXX; Homer. Odyss. IV, V, XVII. *b)* im Winter (1. Kursushälfte): Lysias XVI, XXII, XXIII XXIV, XXXII. Homer. Odyss. VI, VII, VIII. Im übrigen siehe Obersecunda A. 7 St, Römer.

Französich: Lektüre: *a)* im Sommer (2. Kursushälfte): Ségur, Histoire de la grande armée en 1812, livre III, IV. *b)* im Winter (1. Kursushälfte): Racine, Britannicus, acte I, II; Erckmann-Chatrian, Histoire d'un conscrit, chap. 1—9 (kursorisch). Im Uebrigen siehe Obersecunda A. 2 St. Banner.

Hebräisch: Kombiniert mit OIIa. Siehe daselbst. 2 St. Hauschild.

Englisch (facult.): Kombiniert mit OIIa. Siehe daselbst. 2 St. Caumont.

Geschichte und Geographie: Siehe Obersecunda A. 3 St. Schwemer.

Mathematik: Siehe Obersecunda A. 4 St. Bopp.

Physik: Siehe Obersecunda A. 2 St. Bopp.

Untersecunda A. (Oster-Kursus,)

Klassenlehrer: Dr. **Cuers**.

Religionslehre: *a)* Evangelische. Apostelgeschichte; Christenverfolgungen; Ausbreitung des Christentums; Leben Luthers. Kirchenlieder. 2 St. Trommershausen. *b)* Katholische: Siehe bei OIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Lektüre: Göthes Hermann und Dorothea; Götz von Berlichingen. Privatlektüre: Gudrunlied. 2 St. Cuers.

Aufsätze: 1. Über den Nutzen des Ackerbaus. 2. Über die Belagerung und Einnahme Sagunts (Klassenarbeit). 3. Schilderung der Örtlichkeiten in Göthe's »Hermann und Dorothea«. Charakteristik des Vaters (des Apothekers, des Pfarrers, Hermanns) in Hermann und Dorothea. 5. Hettel's Werbung um Hilde. Nach dem Gudrunlied. (Klassenarbeit). 6. *a*) Welchen Einfluß übt die Not auf den Menschen aus? *b*) Was empfinden wir beim Anblick von Burgruinen? 7. Das Leben am Hofe des Bischofs von Bamberg. Nach Göthe's Götz. (Klassenarbeit.) 8. Mit welchen Gründen rechtfertigt Cicero die Ansprüche des Dichters Archias auf das römische Bürgerrecht? 9. Nausikaa. Nach Homer's Odyssee, Buch VI und VII.

Lateinisch: Wiederholungen aus der Syntax der Tempora und Modi, sowie aus der Formenlehre. Phraseologie nach Harre. Mündliche und schriftliche Übungen nach Süpfle Übungsbuch II. Teil. Meist wöchentlich ein Extemporale oder Domesticum. (2 St.) Lektüre: Livius lib. XXI. 1—48, im Sommer; Cicero pro Archia, pro Ligario, im Winter (4 St.). Vergil. Aen. lib. I u. II (2 St.) 8 St. Cuers.

Griechisch: Wiederholungen aus dem Gebiet der Formenlehre, Syntax der Kasus und Präpositionen; einiges aus der Moduslehre. Vierzehntägige Extemporalien untermischt mit Domestica. Lektüre: Attica von Jacobs V—XII. (Plutarch.) XXXIV—XXXV, XXXVII—XL (Herodot). Homer Odyss. lib. V—VII. Homerische Formenlehre nach Koch. 7 St. Cuers

Französisch: Grammatik, Lektion 39—57. Die Übungen z. T. mündlich, z. T. schriftlich. Extemporalien. Lektüre: Thiers, Campagne de 1800. Sprechübungen. Lehrbuch: Plötz, Schulgrammatik. 2 St. Caumont.

Hebräisch: Laut- und Formenlehre nach Seffer, §§ 1—44 incl. der Übungsstücke. 2 St. Hauschild.

Englisch (fakult.): Grammatik. Lekt. 32—55. Die Übungen z. T. schriftlich, z. T. mündlich. Extemporalien. Lektüre: Irving, Alhambra (im Auszug). Sprechübungen. Lehrbuch: Plate I. 2 St. Caumont.

Geschichte und **Geographie:** Griechische Geschichte; Geographische Repetitionen. Lehrbuch: Herbst. 3 St. Fischer.

Mathematik: *a*) Geometrie: Einfacher und erweiterter Pythagoreischer Lehrsatz nebst Anwendungen. Ähnlichkeitslehre. Kreisberechnung. Teilung im goldenen Schnitt. Konstruktionsaufgaben mit geometrischer Analysis. — *b*) Arithmetik: Quadratwurzeln, Kubikwurzeln. Gleichungen vom 1. Grad mit einer und mit mehreren Unbekannten. Übungen im Ansetzen von Textgleichungen. Lehre von den Potenzen und Wurzeln. Logarithmen. — Einfache Gleichungen vom 2. Grad mit einer Unbekannten. Lehrbücher: Oppel, Heis, Gauss, Logarithmentafel. 4 St. Schindler.

Physik: Einleitung in die Physik; Hydrostatik und Aërostatik; Anfangsgründe der Chemie. Lehrbuch: Krebs. 2 St. Schütz.

Untersecunda B. (Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer: Oberlehrer Dr. **Berch.**

Religionslehre: *a*) Evangelische. Siehe Untersecunda A. 2 St. Im Sommer Hauschild, im Winter Hochhuth. *b*) Katholische. Für das Sommersemester siehe bei OIa, für das Wintersemester bei OIIIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Im Sommer (2. Kursushälfte): Göthes Egmont. Nibelungen nach Jordan (mit Auswahl). Vorträge. Im Winter (1. Kursushälfte): Schillers Jungfrau von Orleans. Göthes Götz von Berlichingen. 2 St. Berch.

Aufsätze: Im Sommer (zweite Kursushälfte): 1. Inhalt und Bedeutung des fünften Aktes aus Schiller's Jungfrau von Orleans. 2. Exposition zu Göthe's Egmont (Klassenarbeit). 3. Dulces ante omnia Musae. — Im Winter (erste Kursushälfte): 1. Die Vorzüge des Herbstes. 2. Belagerung von Sagunt (Klassenarbeit). 3. Wert der Gesundheit. 4. Inhalt des ersten Aktes von Götz von Berlichingen. 5. Wem Gott will eine Gunst erweisen, den schickt er in die weite Welt.

Lateinisch: Lektüre: Im Sommer (2. Kursushälfte): Cicero pro Roscio (4 St.). — Vergil. Aen lib. III (2 St.) — Im Winter (1. Kursushälfte): Livius lib. XXI (4 St.) — Vergil. Aen. lib. I (2 St.) Im übrigen siehe Untersecunda A. 8 St. Berch.

Griechisch: Lektüre: Im Sommer (2. Kursushälfte): Attica von Jacobs XVII—XXI (Xenophon); XXVIII (Lysias) (3 St.) — Homer. Odyssee IV, V (2 St.). — Im Winter (1. Kursushälfte): Attica I—XVI (Plutarch); XVII—XXI (Xenophon) (3 St.) — Homer. Odyss. I—III (2 St.) Im übrigen siehe Untersecunda A. 7 St. Berch.

Französisch: Lektüre: Im Sommer (2. Kursushälfte): Souvestre, au Coin du feu, IV, V. Einiges aus Choix de fables par Lafontaine, Fénelon et autres (Göbelsche Bibliothek XXIV). — Im Winter (1. Kursushälfte): Thiers, Bonaparte en Egypte et en Syrie. Im übrigen siehe Untersecunda A. 2 St. Banner.

Hebräisch: Im Sommer (2. Kursushälfte): §§ 33—58 incl. der Ubungsstücke. Im Winter (1. Kursushälfte): §§ 1—39 incl. der Übungsstücke. Lehrbuch: Seffer. 2 St. Hauschild.

Englisch (fakult.): Siehe Untersecunda A. 2 St. Caumont.

Geschichte und **Geographie**: Siehe Untersecunda A. 3 St. Im Sommer Schwemer, im Winter von Oven.

Mathematik: Siehe Untersecunda A. 4 St. Bopp.

Physik: Siehe Untersecunda A. 2 St. Bopp.

Obertertia A. (Oster-Kursus.)

Klassenlehrer: Oberlehrer Dr. **Trommershausen**.

Religionslehre: *a*) Evangelische. Jesu Lehre vom Reich Gottes; Bergpredigt und Gleichnisse. Sprüche und Lieder unter besonderer Berücksichtigung des Konfirmanden-Unterrichtes. Kirchenjahr. 2 St. Trommershausen. *b*) Katholische. Geschichte der Kirche von Konstantin dem Grossen bis zum 16. Jahrhundert. Lehrbuch: König II. Teil. 2 St. Butz.

(Im Sommer waren die katholischen Schüler der vier Tertien: OIIIa, OIIIb, UIIIa, UIIIb; im Winter eben dieselben und die von UIIb kombiniert.)

Deutsch: Prosaische und poetische Stücke des Lesebuchs; besonders patriotische Lieder aus der Zeit der Befreiungskriege. Inhalt des Nibelungenliedes und der Gudrun. Schillers Wilhelm Tell. Aufsätze. Lehrbuch: Hopf & Paulsiek, II. 1. 2 St. Trommershausen.

Lateinisch: Grammatik: Die Lehre von den tempora und modi nach Harre § 52—93. Repetiert die früheren Pensen nach Harre § 1—50. Gelernt und eingeprägt die Phrasen für OIII, repetiert die für UIII und IV. Wöchentlich ein Extemporale, öfters abwechselnd

mit einem **exercitium** domesticum. Mündliche Ubungen aus Ostermann. 3 resp. 4 St. Lektüre: Caes. de bell. g. BB. III, IV, VI, Cap. 11—28 VII teilweise. 4 resp. 3 St. Gillhausen. Ovid. Met. (Siebelis) Abschnitt 35, 36, 38—40, 44. 2 St. Wirth. Lehrbücher: Harre, Ostermann für Tertia. 9 St. Gillhausen (7), Wirth (2).

Griechisch: Repetition des Pensums der vorigen Klasse. Verba auf $\mu\iota$ und die unregelmäßigen Verba. Wetzels Übungsbuch wurde (teils schriftlich, teils mündlich) bis zu Ende übersetzt und repetiert. Xenophons Anabasis Buch 1. Domestica und Extemporalien. Lehrbücher: Formenlehre (Progr. 1883), Koch, Wetzel. 7 St. Trommershausen.

Französisch: Grammatik: Plötz, Schulgrammatik Lektion 29—42. Extemporalien vierzehntägig. Repetition der unregelmässigen Verben. Lektüre: Xavier de Maistre, La jeune Sibérienne. Aus Souvestre, Au Coin du feu zwei Erzählungen. 2 St. Cuers.

Englisch: Grammatik, Lektion 1—32. Die Übungen teils mündlich, teils schriftlich. Extemporalien. Lesen einiger Stücke aus dem Lesebuch des Anhangs. Lehrbuch: Plate I. 2 St Caumont.

Geschichte und **Geographie**: *a*) Geschichte: Deutsche Geschichte vom Ende des Mittelalters bis zur neuesten Zeit. Lehrbuch: Eckertz. 2 St. Römer. *b*) Geographie: Politische Geographie des germanischen Mitteleuropa. Lehrbuch: Seydlitz. 1 St. Römer.

Mathematik: *a*) Geometrie: Repetition der Lehre von den Dreiecken und Vierecken. — Die Kreislehre (I. und II. Abschnitt). Flächenvergleichung geradliniger Figuren im Anschluss an einfache Verwandlungs- und Teilungsaufgaben. Geometrische Örter und ihre Anwendung bei Konstruktionsaufgaben. — Pythagoreischer Lehrsatz. — *b*) Arithmetik: Fortsetzung der allgemeinen Arithmetik, besonders die Lehre von den Brüchen. Partialdivision. Quadratwurzeln ausziehen. Aufsuchen des größten gemeinschaftlichen Maßes. Gleichungen des 1. Grades mit 1 Unbekannten. 3 St. Schindler.

Naturgeschichte: Im Sommer: Mineralogie. Im Winter: Anthropologie mit Hinweisen auf die Pflege der Gesundheit und mit Vergleichungen über den Bau der Wirbeltiere. Lehrbücher: Schilling, kl. Mineralogie; Schilling, Grundriß I und II, B. 2 St. Noll (Stamm).

Obertertia B. (Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer: Dr. **Reuss**.

Religionslehre: *a*) Evangelische. Leben Jesu. Einleitung in die vier Evangelien. Kirchenlieder, Sprüche. Leben Luthers. 2 St. Im Sommer Bernhard, im Winter Hochhuth. *b*) Katholische. Siehe bei OIIIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Im Sommer (2. Kursushälfte): Lektüre von Uhlands Ludwig d. Bayer. Sonst wie im Wintersemester. Im Winter (1. Kursushälfte): Lektüre prosaischer und poetischer Stücke des Lesebuchs. Auswendiglernen einzelner Gedichte. Schillers Balladen gelesen und erklärt. Aufsätze. Lehrbuch: Hopf und Paulsiek III. 2 St. Im Sommer Pelissier, im Winter Reuß.

Lateinisch: Grammatik. Siehe OIIIa. Lektüre: Caesar de bello gall. IV—VI und II—III Ovid. Met. Abschnitt 29 und 30, 39 und 40 und 38. 9 St. Reuß.

Griechisch: Im Sommer (2. Kursushälfte): Beendigung der Formenlehre nach Koch. Lektüre: Xenophons Anabasis B. 1 und 2. Domestica und Extemporalien. Im Winter (1. Kursushälfte): Formenlehre nach Wetzel beendet. Lektüre von Anabasis B. 1 begonnen. Extemporalien. 7 St. Reuß.

Französisch: Im Sommer: Plötz Lektion 29—42. Extemporalien 14tägig. Lektüre: Erckmann-Chatrian, histoire d'un conscrit de 1813. Im Winter: Plötz Lektion 39—45. Dann Repetition von Lektion 24 an. Lektüre aus Süpfle. Alle 14 Tage 1 Scholasticum. Einige Domestica. 2 St. Im Sommer Berch, im Winter Pelissier.

Englisch (fakult.): Siehe OIIIa. 2 St. Caumont.

Geschichte und **Geographie**: *a*) Geschichte. Siehe OIIIa. 2 St. Römer. *b*) Geographie: Siehe OIIIa. 1 St. Römer.

Mathematik: Siehe OIIIa. 3 St. Schindler.

Naturgeschichte: Im Sommer: Anatomie und Physiologie der Gewächse. Das natürliche System. Im Winter: Siehe Obertertia A. Lehrbuch: Schillings Grundriß I, II B. 2 St. Noll. (Stamm.)

Untertertia A. (Oster-Kursus.)

Klassenlehrer: Dr. **Trieber.**

Religionslehre: *a*) Evangelische. Im Sommer: Ev. Matthäi cp. 1—9. Im Winter: Ev. Matthäi cp. 10—28. Kirchenlieder. Leben Luthers. 2 St. Im Sommer Stilgebauer, im Winter Hochhuth. *b*) Katholische. Siehe bei OIIIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Wiederholung der Satzlehre und neuen Orthographie; Durchnahme von Stücken des Lesebuchs; Gedichte auswendig gelernt; Aufsätze monatlich Lehrbuch: Hopf und Paulsiek III. 2 St. Trieber.

Lateinisch: Wiederholung der Erweiterung der Syntax nach Harre, stete Repetition der Formenlehre nach Perthes. Wöchentliche Extemporalien. Übungen nach Ostermanns Übungsbuch für Tertia. Caesar de bell. Gall. lib. III und IV; Ausgewählte Stücke aus Tirocinium poëticum von Siebelis lib. I, II und III. 9 St. Trieber.

Griechisch: Die Formenlehre nach unserem Schulabriß für Untertertia. Wöchentliche Extemporalien. Mündliche und schriftliche Übungen nach Wetzel § 1—61. Lehrbuch: Formenlehre I (Progr. 1883). 7 St. Trieber.

Französisch: Grammatik: Plötz, Lektion 24—42. Repetition der unregelmäßigen Verba. Extemporalien 14tägig. Lektüre von leichteren prosaischen Abschnitten und Gedichten. Lehrbücher: Plötz; Süpfle. 2 St. Cuers.

Geschichte und **Geographie**: *a*) Geschichte. Geschichte des Mittelalters. Lehrbuch: Herbst I (Eckertz). 2 St. Trieber. *b*) Geographie. Deutschland in oro-hydrographischer Hinsicht; Beschreibung der einzelnen Landesteile. Lehrbuch: Seydlitz. 1 St. Trieber.

Mathematik: *a*) Geometrie: Repetition der Kongruenzsätze nebst Anwendungen. Sätze von den Vierecken, insbesondere vom Parallelogramm. Flächenberechnung des Rechtecks, Parallelogramms, Trapezes, sowie der schiefwinkligen Dreiecke. Die ersten Sätze der Kreislehre. Einfache Dreieckskonstruktionen. *b*) Arithmetik: Einführung in die allgemeine Arithmetik. Die einfachen Rechnungsoperationen. — Potenzen. — Klammern. Multiplikation von mehrgliederigen Ausdrücken. Quadrate von Binomen und Polynomen. Vereinigung ungleichnamiger Quotienten. Leichte Gleichungen. Lehrbücher: Oppel, Heis. 3 St. Schindler.

Naturgeschichte: Im Sommersemester: Die Knospenbildung und Veredlungsweise unserer Holzgewächse. Das Linné'sche System. Die Familie der Gräser, Umbelliferen, Nymphäaceen u. a. die Befruchtung, Kreuzung u. s. w. — Im Wintersemester: die Krebse, Mollusken, Stachelhäuter, Pflanzentiere und Urtiere. Lehrbuch: Schilling, Grundriß I und II, b. 2 St. Noll.

Untertertia B. (Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer: Dr. **Wirth.**

Religionslehre: *a*) Evangelische. Im Sommer (2. Kursushälfte): Geschichte des alten Bundes. Im Winter (1. Kursushälfte): Apostelgeschichte. Luthers Leben. Geographie von Palästina. Lieder. Im Sommer Bernhard, im Winter Koob. *b*) Katholische. Siehe bei OIIIa. 2 St. Butz.

Deutsch: Siehe Untertertia A. 2 St. Wirth.

Lateinisch: Lektüre: Im Sommer (2. Kursushälfte): Caesar bell. Gall. I, 30—II, 6. Tirocin. poet. II. Im Winter (1. Kursushälfte): Caesar bell. Gall. I, 30—II, 12. Auswahl aus Tirocin. poet. I und III. Im übrigen siehe Untertertia A. 9 St. Wirth.

Griechisch: Siehe Untertertia A. 7 St. Wirth.

Französisch: Im Sommer (2. Kursushälfte): Plötz, Lektion 1—37 (zum Teil repetiert). Lektüre aus dem Lesebuch mit Auswahl. Extemporalien 14tägig. Im Winter (1. Kursushälfte): Plötz, Abschnitt III. Wiederholung der unregelmäßigen Verba bei der Lektüre. Alle 14 Tage ein Extemporale, alle 3—4 Wochen ein Domesticum. Lehrbücher: Plötz, Schulgrammatik; Süpfle I. 2 St. Im Sommer Berch, im Winter Pelissier.

Geschichte und **Geographie**: *a*) Geschichte: Siehe Untertertia A. 2 St. Schwemer. *b*) Geographie: Siehe Untertertia A. 1 St. Schwemer.

Mathematik: Siehe Untertertia A. 3 St. Schindler.

Naturgeschichte: Siehe Untertertia A. 2 St. Noll. (Stamm.)

Quarta A. (Oster-Kursus.)

Klassenlehrer: Oberlehrer Dr. **Jekel**, vertreten im Sommer teils durch Dr. **von Oven**, teils durch Dr. **Jungblut**, im Winter durch Dr. **Wolscht.**

Religionslehre: *a*) Evangelische. Im Sommer: Geschichten des Alten Testaments von Josua an. Im Winter: Geschichten des Neuen Testaments bis zu Johannis Tod. Gesangbuchlieder und Sprüche wurden gelernt und wiederholt. Lehrbuch: Schmidt, Geschichte d. Heil. Schrift. 2 St. Stilgebauer. *b*) Katholische. *a*. Katechismus: Die Lehre von den zehn Geboten Gottes und den Kirchengeboten; von der Sünde. Beichtunterricht. *b*. Biblische Geschichte: Geschichte des Neuen Testaments bis zum letzten Osterfest. Lehrbücher: Diöcesankatechismus. Schusters Biblische Geschichte. 2 St. Butz.

(Für die katholischen Schüler waren die sechs Unterklassen IVa, IVb, Va, Vb, VIa, VIb sowohl im Sommer- wie im Wintersemester kombiniert.)

Deutsch: Abschluß der Formenlehre unter Berücksichtigung des Lesebuchs. Durchnahme und Repetition der Satz- und Interpunktionslehre. Wiederholung schwieriger Abschnitte der Rechtschreibung, verbunden mit schriftlichen Übungen und Anfertigung leichter Aufsätze.

Erklärung ausgewählter Prosastücke und Gedichte aus dem Lesebuch. Alle 14 Tage ein Diktat. Lehrbuch: Hopf und Paulsiek IV. 2 St. Im Sommer von Oven (Jungblut), im Winter Wolscht.

Lateinisch: Hauptregeln der lateinischen Syntax, besonders Kasuslehre, Konstruktion des acc. c. inf. und ablat. absol. wurden nebst den für Quarta bestimmten Phrasen nach Harre gelernt. Repetition der Formenlehre nach Perthes. Einprägung der gelernten Regeln durch schriftliche Übungen in der Klasse und mündliche Übersetzungen aus Ostermann IV. Wöchentlich 1 Extemporale. Im Winterhalbjahr: Lektüre von Caesar bell. Gallic. I, cap. 1—29 unter Benutzung von Perthes Wortkunde zu Caesar. Lehrbücher: Harre; Perthes Formenlehre; Perthes Wortkunde; Ostermann IV. 9 St.; im Sommer von Oven (Jungblut), im Winter Wolscht.

Französisch: Im Sommer: Elementargrammatik, Lektion 61—104; im Winter: Schulgrammatik, Lektion 1—23. 14tägige Extemporalien. Lektüre: ausgewählte Stücke aus dem Lesebuch. 5 St. Lehrbücher: Plötz, Elementargrammatik und Schulgrammatik; Süpfle, I. Im Sommer Hauschild, im Winter Schwemer.

Geschichte und **Geographie**: *a*) Geschichte. Griechische und römische Geschichte. 2 St. Baier. *b*) Geographie. Außereuropäische Erdteile. Lehrbuch: Seydlitz. 2 St. Baier.

Mathematik und **Rechnen**: *a*) Mathematik: Einführung in die Grundbegriffe der Geometrie im Anschluß an die Betrachtung bekannter geometrischer Körper. Geometrisches Zeichnen. Die Lehre von den Winkeln. Parallelentheorie. Sätze über das Dreieck, insbesondere die 4 Kongruenzsätze und ihre Anwendung. Fundamentalkonstruktionsaufgaben mit Beweisen. Lehrbuch: Oppel. 2 St. Schindler. *b*) Rechnen: Division der Decimalbrüche. Einfache und zusammengesetzte Regel de Tri. Kettensatz. Zinsrechnung. Elemente der Zinseszinsrechnung. Gesellschaftsrechnung. Kopfrechnen. Hinweis auf die Buchstabenrechnung. Lehrbuch: Becker und Paul. 2 St. Schindler.

Naturgeschichte: Im Sommer: Die Familien der Amygdaleen, Pomaceen, Rosaceen, Compositen, Palmen. Einzelne Pflanzen anderer Familien. Im Winter: Die Fische, Amphibien, Reptilien und Insekten. Lehrbuch: Schilling, Grundriß I und II, 6. 2 St. Noll. (Stamm.)

Zeichnen: Ein- und mehrfarbige Flachornamente wurden nach den Wandtafelzeichnungen des Lehrers auf Reißbretter gezeichnet. 2 St. Caster.

Quarta B. (Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer: Im Sommer: Dr. **Bopp**. Im Winter: **Pelissier**.

Religionslehre: *a*) Evangelische. Siehe Quarta A. 2 St. [Jekel]; im Sommer Stilgebauer, im Winter Koob. *b*) Katholische. Siehe Quarta A. 2 St. Butz.

Deutsch: Siehe Quarta A. 2 St. Im Sommer Schwemer, im Winter Pelissier.

Lateinisch: Siehe Quarta A für das Sommersemester (2. Kursushälfte). Im Winter (1. Kursushälfte): Perthes für Quinta, Abschnitt III bis zu Ende. Caesar bell. Gall. I, 1—29; dazu Perthes Wortkunde. Syntax nach Harre. Wöchentlich ein Extemporale. Einige Domestica. Lehrbücher: Perthes für Quarta; Harre; Perthes, Wortkunde. 9 St. Im Sommer Bopp, im Winter Pelissier.

Französisch: Siehe Quarta A. 5 St. Im Sommer Pelissier, im Winter Banner.

Geschichte und **Geographie**: *a*) Geschichte. Siehe Quarta A. 2 St. Im Sommer Schwemer, im Winter von Oven. *b*) Geographie. Siehe Quarta A. 2 St. Schwemer.

Mathematik und **Rechnen**: *a*) Mathematik. Siehe Quarta A. 2 St. Schindler. *b*) Rechnen. Siehe Quarta A. 2 St. Schindler.

Naturgeschichte: Siehe Quarta A. 2 St. Noll. (Stamm.)

Zeichnen: Siehe Quarta A. 2 St. Caster.

Quinta A. (Oster-Kursus.)

Klassenlehrer: Im Sommer: **Bernhard.** Im Winter: Dr. **von Oven.**

Religionslehre: *a*) Evangelische. Biblische Geschichten aus dem Alten und Neuen Testament. Kirchenlieder. Lehrbuch: Schmidt, Gesangb. f. Frankfurt. 2 St. Im Sommer Bernhard, im Winter Jungblut. *b*) Katholische. Siehe Quarta A. 2 St. Butz.

Deutsch: Im Sommer: Starke und schwache Deklination und Konjugation. Interpunktionslehre begonnen. Alle 14 Tage ein Diktat. 6 Gedichte memoriert. Lesen und Wiedererzählen. Im Winter: Interpunktionslehre im Anschluß an die Satzlehre. Diktate zur Einübung der Orthographie und Interpunktion; leichte Aufsätze (Reproduktionen). Die Lehre vom einfachen Satz wiederholt und das wichtigste aus der Lehre vom zusammengesetzten Satz. Lesen und Wiedererzählen. Memorieren von Gedichten. Lehrbuch: Hopf und Paulsiek II. 2 St. Im Sommer Bernhard, im Winter von Oven.

Lateinisch: Im Sommer: Perthes Lesebuch, Stück 101—142 mit den einschlägigen Partien des Vokabulars und der Formenlehre. Wöchentlich eine Klassenarbeit, zuweilen ein Domesticum. Im Winter: Perthes Lesebuch, Stück 143—217 (mit Auslassung einiger Stücke) nebst den entsprechenden Abschnitten des Vokabulars und der Formenlehre. Wöchentlich eine Klassenarbeit, zuweilen ein Domesticum. Lehrbücher: Perthes, Lesebuch und Vokabular II. 9 St. Im Sommer Bernhard, im Winter von Oven.

Französisch: Elementargrammatik, Lektion 1—44 (im Sommer), Lektion 45—75 (im Winter). Alle 14 Tage eine schriftliche Arbeit. Lehrbuch: Plötz, Elementargrammatik. 4 St. Im Sommer Reuß, im Winter Schwemer.

Geschichte und **Geographie**: *a*) Geschichte: Biographien aus der römischen, mittleren und dem Anfang der neueren Geschichte. 1 St. Riese. *b*) Geographie: Deutschland. Europa. 2 St. Riese.

Rechnen: Die 4 Species mit gemeinen und Decimalbrüchen. 1 Stunde geometrisches Zeichnen. Dreiwöchentlich Extemporalien. Lehrbuch: Becker und Paul II. 4 St. Schmidt.

Naturgeschichte: Im Sommer: Die Familien der Cruciferen, Papilionaceen, Labiaten, Personaten. Dazu Vertreter anderer Familien. Im Winter: Die Vögel. Lehrbuch: Schillings Grundriß I und II, b. 2 St. Noll. (Stamm.)

Zeichnen: Die gebogene Linie, Figuren und Verzierungsgebilde aus der geraden und gebogenen Linie, stilisierte Pflanzen und Flachornamente nach Wandtafelvorzeichnungen des Lehrers in Hefte ohne Rand. 2 St. Caster.

Schreiben: Deutsche und lateinische Schrift. Im zweiten Halbjahre auch die griechische Schrift. 2 St. Caster.

Quinta B. (Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer: Im Sommer: **Pelissier.** Im Winter: Dr. **Banner.**

Religionslehre: *a*) Evangelische. Siehe Quinta A. 2 St. Im Sommer Stilgebauer im Winter Jungblut. *b*) Katholische. Siehe Quarta A. 2 St. Butz.
Deutsch: Siehe Quinta A. 2 St. Im Sommer Pelissier, im Winter Banner.
Lateinisch: Siehe Quinta A. 9 St. Im Sommer Pelissier, im Winter Banner.
Französisch: Siehe Quinta A. 4 St. Im Sommer Banner, im Winter Berch.
Geschichte und **Geographie:** *a*) Geschichte. Siehe Quinta A. 1 St. Schwemer. *b*) Geographie. Siehe Quinta A. 2 St. Im Sommer Wolscht, im Winter Schwemer.
Rechnen: Siehe Quinta A. 4 St. Schmidt.
Naturgeschichte: Siehe Quinta A. 2 St. Noll. (Stamm.)
Zeichnen: Siehe Quinta A. 2 St. Caster.
Schreiben: Siehe Quinta A. 2 St. Caster.

Sexta A. (Oster-Kursus.)

Klassenlehrer: **Hauschild.**

Religionslehre: *a*) Evangelische. Biblische Geschichte des Alten Testaments von der Schöpfungsgeschichte bis zu Salomos Tod. Memorieren einzelner Bibelverse und fünf entsprechender Gesangbuchlieder. Lehrbuch: Schmidt, Die Geschichte der Heil. Schrift. 3 St. Stilgebauer. *b*) Katholische. Siehe Quarta A. 2 St. Butz.
Deutsch: Deklination und Konjugation im Anschluß an das Lateinische. Subjekt, Prädikat, Attribut (und Objekt). Unterscheidung von prädikativen und attributiven Namen, von Hauptsatz und Nebensatz, von einfachem und zusammengesetztem Satz, von Satzverbindung und Satzgefüge. Beispielsammlung aus dem lateinischen Lesebuche, Analysen aus dem deutschen. Vierzehntägig Diktate und grammatische Aufgaben. Monatlich ein Gedicht gelernt. Lehrbuch: Hopf und Paulsiek I; Amtliches Regeln- und Wörterverzeichnis. 3 St. Hauschild.
Lateinisch: Lesebuch, Stück 1—77 (88) übersetzt, erklärt und zu den mannigfaltigsten Übungen verwendet. Vokabular, Stück 1—77 (88) sämtliche Primitiva, sowie die Derivata mit vorgekommenem Stammwort gelernt. Formenlehre §§ 10—12, 17, 19 f, 23 ff, 28, 29, 32, 43, 45, 47, 49 f, 84 f, 87, 90, 93, 95, 98—101, 120—124 wörtlich auswendig gelernt. Wöchentlich eine Klassenarbeit. Lehrbücher: Perthes, Formenlehre; Lesebuch für VI; Vokabular dazu. 9 St. Hauschild.
Geschichte und **Geographie:** *a*) Geschichte: Erzählungen aus der griechischen und römischen Sage und Geschichte. 1 St. Wirth. *b*) Geographie: Frankfurt und Umgebung, das Rhein- und Maingebiet. Einzelnes aus der mathematischen Geographie. 2 St. Wirth.
Rechnen: Die 4 Species mit bekannten ganzen Zahlen. Einführung in die Bruchrechnung. Addition der Brüche. Dreiwöchentlich Extemporalien. Lehrbuch: Becker u. Paul, Rechenbuch I. Teil. 4 St. Schmidt.

Naturgeschichte: Im Sommer: Betrachtung einzelner, in ihrem Bau einfacher oder für den menschlichen Haushalt wichtiger Pflanzen. Im Winter: Die Ordnungen der Säugetiere. Lehrbuch: Schilling, Grundriß I und II, b. 2 St. Noll. (Stamm.)

Zeichnen: Zeichnen der geraden Linien und geradliniger Figuren in Hefte mit Centimeterrand nach Vorzeichnungen des Lehrers an der Wandtafel. 2 St. Caster.

Schreiben: Deutsche und lateinische Schrift. 2 St. Caster.

Sexta B. (Herbst-Kursus.)

Klassenlehrer: Im Sommer: Dr. **Banner**. Im Winter: **Hochhuth.**

Religionslehre: *a)* Evangelische. Siehe Sexta A. 3 St. Im Sommer Bernhard, im Winter Hochhuth. *b)* Katholische. Siehe Quarta A. 2 St. Butz.

Deutsch: Siehe Sexta A. 3 St. Im Sommer Banner, im Winter von Oven.

Lateinisch: Siehe Sexta A. 9 St. Im Sommer Banner, im Winter Hochhuth.

Geschichte und **Geographie:** *a)* Geschichte. Siehe Sexta A. 1 St. Im Sommer Wolscht, im Winter Hochhuth. *b)* Geographie. Siehe Sexta A. 2 St. Im Sommer Wolscht, im Winter Hochhuth.

Rechnen: Siehe Sexta A. 4 St. Schmidt.

Naturgeschichte: Siehe Sexta A. 2 St. Noll. (Stamm.)

Zeichnen: Siehe Sexta A. 2 St. Caster.

Schreiben: Siehe Sexta A. 2 St. Caster.

Nachtrag.

1. Zahl der vom Religionsunterricht dispensierten Schüler.

a) Vom evangelischen Religionsunterricht waren an evangelischen Schülern dispensiert:

Aus	OIa	OIb	UIa	UIb	OIIa	OIIb	UIIa	UIIb	OIIIa	OIIIb	UIIIa	UIIIb	IVa	IVb	Va	Vb	VIa	VIb	Zusammen
Im Sommer 1884	—		—	—	—	—	2	—	6	3	4	5	—	1	—	1	1	—	23
Im Winter 1884/85	—	—	—	—	—	3	—	5	16	6	4	12	1	1	—	—	—	—	48

b. Vom katholischen Religionsunterricht war keiner der katholischen Schüler dispensiert.

2. Zahl der Teilnehmer am Unterricht im Hebräischen, Englischen, Italienischen.

a) Hebräisch:

Aus	OIa	OIb	UIa	UIb	OIIa	OIIb	UIIa	UIIb	Zusammen
Im Sommer 1884	1		4	2	3	2	11	4	27
Im Winter 1884/85	—	1	3	8	3	3	7	6	26

b. Englisch:

Aus	OIa	OIb	UIa	UIb	OIIa	OIIb	UIIa	UIIb	OIIIa	OIIIb	Zusammen
Im Sommer 1884	8		8	2	7	6	30	26	26	19	132
Im Winter 1884/85	8	1	8	1	7	16	26	17	21	33	137

c) Italienisch:

Aus	OIa	OIb	UIa	UIb	Zusammen
Im Sommer 1884	3		20	2	25
Im Winter 1884/85	2	3	17	17	39

3. Zahl der Besucher der Vorlesungen im Senckenbergianum.

Aus	OIa	OIb	UIa	UIb	OIIa	OIIb	UIIa	UIIb	Zusammen
Im Sommer 1884	2		7	2	—	—	6	3	20
Im Winter 1884/85	—	1	16	2	1	4	11	8	43

Technischer Unterricht.

a) Turnen.

α) Turnunterricht.

Der Unterricht im Turnen wurde in 36 wöchentlichen Stunden (jede Klasse 2 St. wöch.) von Herrn Turninspektor Danneberg (6 St.), von Herrn Weidenbusch (24 St.) und von Herrn Pelissier (6 St.) erteilt.

Dispensiert waren vom Turnunterricht auf ärztliche Bescheinigung:

Aus	OIa	OIb	UIa	UIb	OIIa	OIIb	UIIa	UIIb	OIIIa	OIIIb	UIIIa	UIIIb	IVa	IVb	Va	Vb	VIa	VIb	Zusammen
Im Sommer 1884	4		5	2	1	3	11	2	1	2	—	3	2	—	3	2	1	1	43
Im Winter 1884/85	3	3	7	1	1	3	10	2	1	2*	—*	—	1	3	2	1	—	—	40

* Sieben Schüler der OIIIb hatten wegen Teilnahme am Konfirmandenunterrichte wöchentlich nur eine Turnstunde, während sechs Schüler der UIIIa aus demselben Grunde die Turnstunden nicht besuchen konnten.

β) Turnspiele.

Die Turnspiele wurden während des Sommers regelmäßig am Samstag Nachmittag von 5—7 Uhr (gegen Ende des Semesters von $3^1/_2$—$5^1/_2$ Uhr) auf dem von der Stadt gemieteten Spielplatze (dem sogenannten Altaracker) unter der Aufsicht mehrerer Lehrer (der Herren Bopp, Pelissier und Weidenbusch) betrieben. Die Teilnahme an denselben blieb den Schülern freigestellt. Wer aber mit Erlaubnis der Eltern seine Beteiligung zugesagt hatte, war zu regelmäßigem Besuche des Spielplatzes verpflichtet und mußte eine Versäumnis der Spielstunden durch eine Entschuldigung (ohne Angabe des Grundes) von Seiten der Eltern rechtfertigen. Außer den deutschen Ball- und Laufspielen wurde gern das Thorballspiel (das englische Cricket) gespielt. Gegen den Herbst hin trat das Fußballspiel (das englische Football) hinzu, das unter der Leitung des Herrn Weidenbusch auch noch im Wintersemester, solange die Witterung es gestattete, mit Schülern der mittleren und oberen Klassen fortgesetzt wurde.

Zahl der Teilnehmer im Sommersemester 1884:

	OIa	OIb	UIa	UIb	OIIa	OIIb	UIIa	UIIb	OIIIa	OIIIb	UIIIa	UIIIb	IVa	IVb	Va	Vb	VIa	VIb	Zusammen
Zahl der Teilnehmer	6		1	2	3	9	17	20	15	18	23	28	22	21	29	27	27	13	281
Durchschnittsbesuch	5		1	2	2	7	12	14	12	15	17	23	17	13	24	18	20	10	212

b. Gesang.

Sexta A: Die Elemente der Rhythmik, Dynamik und Melodik. Einstimmige Choräle und Volkslieder, letztere nach dem I. Heft von F. W. Sering. 2 St. Schmidt.

Sexta B. Dasselbe.

Quinta A: Behandlung der wichtigsten Tonarten. Zweistimmige Übungen. Zweistimmige Lieder aus dem II. Heft von Sering und einstimmige Choräle. 2 St. Schmidt.

Quinta B: Dasselbe.

Quarta A u. **B**: Zwei- und dreistimmige geistliche und weltliche Lieder nach dem II. und III. Heft v. Sering. 2 St., davon eine kombiniert mit **UIII. A** u. **B.** Schmidt.

Untertertia A u. **B**: Dreistimmige geistliche und weltliche Lieder aus dem III. Heft v. Sering. 2 St., davon die eine »Chorgesangstunde« kombiniert mit **IV A** u. **B.** Schmidt.

c) Zeichnen (fakultativ).

I. Abteilung: UIIIa u. b. Zeichnen nach Draht- und Holzkörpern und nach einfachen Gypsornamenten. 2 St. Caster.

II. Abteilung: OIII bis OI. Zeichnen nach Gipsornamenten, Teilen des menschlichen Körpers, Köpfen und nach landschaftlichen Vorlagen. 2 St. Caster.

Zahl der Teilnehmer am fakultativen Zeichenunterricht:

Aus	Erste Abteilung											Zweite Abteilung			Gesamtzahl
	OIa	OIb	UIa	UIb	OIIb	OIIa	UIIa	UIIb	OIIIa	OIIIb	Zusammen	UIIIa	UIIIb	Zusammen	
Im Sommer 1884	—		—	1	—	1	—	—	7	1	10	12	9	21	31
Im Winter 1884/85	—	1	—	1	—	—	—	—	6	4	12	7	15	22	34

d) Schreiben.

Für einzelne Schüler aus den Quarten und Tertien ist seit 8½ Jahren (siehe Osterprogramm von 1876, Seite 60) eine eigene wöchentliche Schreibstunde eingerichtet, der diejenigen, die dessen bedürfen, zugewiesen werden. Schmidt.

Zahl der Teilnehmer an den Schreibstunden:

Aus	OIIIa	OIIIb	UIIIa	UIIIb	IVa	IVb	Zusammen
Im Sommer 1884		—	8	6	26	10	50
Im Winter 1884/85	—	—	2	6	9	10	27

Verzeichnis der Lehrbücher.

Fach.	Titel.	Wird gebraucht in:
Religion. a) Evangelische.	Bibel	I bis IV.
	Frankfurter Gesangbuch	I bis VI.
	Schmidt, Geschichte der heiligen Schrift	IV.
b) Katholische.	König I	I, II.
	König II	III.
	Diöcesankatechismus	IV.
	Schuster, Biblische Geschichte	IV.
Deutsch.	Herbst, Hülfsbuch für den Unterricht in der deutschen Litteraturgeschichte	I, II.
	Hopf und Paulsiek	III, IV, V, VI.

Fach.	Titel.	Wird gebraucht in:
Latein. Grammatik und Übungen.	Ellendt-Seyffert	I, II.
	Harre, Hauptregeln der lateinischen Syntax	II, III, IV.
	Haacke-Köpke, Aufgaben zum Übersetzen in's Lateinische	I, II.
	Süpfle, Aufgaben zu lateinischen Stilübungen II	II.
	Perthes, Lateinische Formenlehre zum wörtlichen Auswendiglernen	III bis VI.
	Ostermann für Tertia	III.
	» » Quarta	VI.
	Ovid Metam. von Siebelis	OIII.
	Tirocinium poët. von Siebelis	UIII.
	Perthes, Wortkunde zu Caesar bell. gall.	III, IV.
	» Lateinisches Lesebuch für V nebst gramm. Vokabular	V.
	» » » » VI » » »	VI.
Griechisch. Grammatik und Übungen.	Koch	I, II.
	Programmschrift 1883	III.
	Haacke, Materialien zu griechischen Exercitien	OI bis II.
	Seyffert, Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen in's Griechische	UII.
	Wetzel, Griechisches Übungsbuch für Anfänger	III.
	Attika von Jacobs	UII.
Französisch. Grammatik und Übungen.	Plötz, Schulgrammatik	I, II, III, IV.
	Plötz, Elementargrammatik	IV, V.
	Süpfle, Französisches Lesebuch I	III.
Hebräisch.	Seffer	I, II.
	Hebräische Bibel	I, OII.
Englisch. Grammatik und Übungen.	Gesenius II	I.
	Plate I	II, OIII.
Italienisch.	Sauer	OI.
	Ahn, Praktischer Lehrgang I und II	UI.
Geschichte und **Geographie**	Herbst, Historisches Hülfsbuch	I, II.
	Herbst-Eckertz	III.
	Seydlitz, Ausgabe B	III, IV.
	Herbst-Jaeger	IV.
Mathematik.	Heis, Sammlung von Aufgaben aus der Arithmetik	I bis UIII.
	Gauß, fünfstellige logarithmische Tafeln	I, II.
	Oppel, Leitfaden für den geometrischen Unterricht	I bis IV.
Physik.	Krebs, Leitfaden der Experimental-Physik für Gymnasien	I, II.
Naturkunde.	Schilling, Kleine Mineralogie	OIII.
	» Grundriß der Naturgeschichte I. Zoologie	VI bis OIII.
	» » » » II B. Das Pflanzenreich nach dem natürlichen System	V bis OIII.
Rechnen.	Becker und Paul III, Aufgaben für das schriftliche Rechnen	IV.
	» » » II	V.
	» » » I	VI.

II. Verfügungen der vorgesetzten Behörden.

a) Verfügungen des Königlichen Provinzial-Schulkollegiums.

1. 1884, 21. März. Infolge einer Ministerialverfügung vom 29. Februar 1884 wird über die am Gymnasium vorhandenen Lehrmittel für den naturwissenschaftlichen Unterricht Bericht erfordert.
2. 1884, 24. März. Abschriftliche Mitteilung einer an den Herrn Direktor der Musterschule gerichteten Verfügung, betr. den Entwurf eines Vorschulen-Lehrplans (für die höheren Schulen). Derselbe wird genehmigt mit dem Zusatz, daß in der obersten Vorschulklasse im Deutschen auch die Deklination der Substantiva mit attributivem Adjektiv eingeübt und das schriftliche Rechnen nicht auf die Zahlen bis 1000 beschränkt, sondern im zweiten Halbjahr bis auf 10 000, bezw. 100 000 ausgedehnt werde.
3. 1884, 23. April. Der Schulamtskandidat Dr. Hermann Koob wird vom 1. Oktober 1884 an dem Gymnasium als Probekandidat zugewiesen.
4. 1884, 24. April. Auszug aus einer an das Kuratorium gerichteten Verfügung wird mitgeteilt, betr. den Katholischen Religionsunterricht an den höheren Schulen der Stadt. Am Gymnasium und an der Musterschule sei eine Änderung in betreff dieses Unterrichts, durch welche der Stadt neue Kosten erwüchsen, zur Zeit nicht erforderlich
5. 1884, 24. April. Für den Fall, daß eine größere Anzahl von Lehrern des Gymnasiums an der Lehrerversammlung in Dietz (21. Mai) teilnehmen wollen, wird der Direktor ermächtigt, an diesem Tage den Unterricht ausfallen zu lassen.
6. 1884, 25. April. Mit Genehmigung des Herrn Unterrichtsministers (Erlaß vom 29. März 1884) wird für die höheren Schulen des Regierungsbezirks Wiesbaden (und die Realschulen in Bockenheim) eine neue Ferienordnung festgesetzt, nach welcher die Osterferien 2½ Wochen, die Pfingstferien 1 Woche, die Sommerferien 5 Wochen, die Weihnachtsferien 14 Tage dauern sollen. Die früheren besonderen Herbst- (oder Michaelis)-ferien fallen weg. Für die einzelnen Ferien gelten folgende Zusatzbestimmungen:
   a) Der Anfang der Osterferien wird jährlich vom Königl. Provinzial-Schulkollegium festgesetzt und zwar, je nachdem Ostern früher oder später fällt, auf Sonntag Palmarum oder auf den Donnerstag vorher.
   b) Die Pfingstferien dauern vom Samstag vor Pfingsten bis zum Trinitatisfeste.
   c) Die Sommerferien beginnen am 15. August. Fällt der 19. September auf einen Samstag, so beginnt der Unterricht erst am folgenden Montag.
   d) Die Weihnachtsferien beginnen am 23. Dez. mittags. Fällt der 7. Januar auf einen Samstag, so beginnt der Unterricht erst am folgenden Montag.

7. 1884, 29. Mai. Ein Verzeichnis sämtlicher Lehrer unter Angabe ihrer Besoldungen u. s. w. ist stets acht Tage nach Beginn des Sommersemesters einzureichen.

8. 1884, 16. Mai. Die Pfingstferien sollen dieses Jahr noch nach der bisherigen Ordnung angesetzt werden.

9. 1884, 23. Mai. Die neue Ferienordnung ist erst von Weihnachten 1884 ab zur Durchführung zu bringen. (Ministerialverfügung vom 20. Mai 1884.)

10. 1884, 2. Juli. Ein von dem Herrn Unterrichtsminister aufgestelltes Verzeichnis der wichtigsten Hilfsmittel für den zoologischen und botanischen Unterricht wird übersandt.

11. 1884, 31. Juli. Infolge Allerhöchsten Erlasses (Bad Ems, 27. Juni 1884) wird eine Ministerialverfügung vom 15. Juli 1884 mitgeteilt, des Inhalts, daß fortan Beamte, welche von Sr. Majestät oder mit Allerhöchst dessen Genehmigung angestellt worden sind, ohne Allerhöchste Erlaubnis ein Nebenamt in einem anderen Staate nicht annehmen dürfen.

12. 1884, 13. August. Durch Ministerialverfügung vom 14. Juli 1884 wird eine Verfügung des Herrn Ministers des Innern (von demselben Datum) mitgeteilt, enthaltend eine genaue Anweisung darüber, wie die Übertragung ansteckender Krankheiten durch die Schulen zu verhindern sei.

13. 1884, 18. September. Der Schulamtskandidat Ludwig Hochhuth wird vom 1. Oktober 1884 ab dem Gymnasium als Probekandidat zugewiesen.

14. 1884, 11. Oktober. Über das Verfahren bei der Versetzung der Schüler werden mehrere Vorschriften erteilt, namentlich die, daß kein Schüler versuchsweise in eine höhere Klasse versetzt werden darf.

15. 1884, 22. November. Eine Ministerialverfügung vom 10. November 1884 betr. die Erholungspausen zwischen den Lehrstunden und die Zeitdauer der häuslichen Arbeit der Schüler wird unter Hinzufügung mehrerer Verhaltungsmaßregeln mitgeteilt.

16. 1885, 5. Januar.
17. 1885, 4. Februar.
In betreff der Aufnahme von Schülern, welche unmittelbar von der Vorschule einer der Realanstalten der Stadt (Musterschule, Wöhlerschule, Adlerflychtschule, Klingerschule, Philanthropin, Realschule der israelitischen Religions-Gesellschaft) in die Sexta des Gymnasiums übergehen wollen, wird bis auf weiteres angeordnet:

1. Daß diejenigen, welchen nach dem Vorschulzeugnisse die Reife für Sexta nicht zuerkannt ist, auch in die Gymnasial-Sexta nicht aufgenommen werden dürfen;
2. Daß aber diejenigen, welche durch das Vorschulzeugnis für reif erklärt sind, einer Aufnahme-Prüfung nicht unterzogen werden, vielmehr auf Grund ihres Schulzeugnisses ohne weiteres dieselbe Anwartschaft auf die Aufnahme in Sexta des Gymnasiums erhalten sollen, wie die in anderer Weise vorgebildeten Knaben, welche nach dem Ausfall der Aufnahme-Prüfung als reif befunden sind;

3. Daß, wenn die Gesamtzahl derjenigen Knaben, welche teils durch ihr Vorschulzeugnis, teils durch ihre in der Aufnahme-Prüfung bewährten Leistungen ihre Reife für die Sexta des Gymnasiums nachgewiesen haben, so groß ist, daß sie nicht allle in diese Klasse aufgenommen werden können, dann nach dem Lebensalter zu entscheiden ist, so daß die jüngsten zurückstehen müssen.

18. 1885, 12. Januar. Durch Ministerialverfügung vom 7. Januar 1885 wird eine genau ins einzelne gehende feste Anordnung der Schulnachrichten vorgeschrieben, wie sie aus dem diesjährigen Programm zu ersehen ist.

19. 1885, 13. Januar. Hinsichtlich der Reifeprüfungen werden in Gemäßheit einer Ministerialverfügung vom 24. Dezember 1884 mehrere erläuternde Zusatz-Bestimmungen zu der am 27. Mai 1882 erlassenen Ordnung mitgeteilt, namentlich über den Grad der zulässigen Kompensation in den einzelnen Lehrfächern und über die Verpflichtung der nicht zur Prüfungs-Kommission gehörenden Lehrer zur Anwesenheit am ersten Tage der mündlichen Prüfung.

20. 1885, 28. Januar. Ein Ministerial-Erlaß vom 17. Januar 1885 wird mitgeteilt, in welchem Vorschriften über die Verwaltung der Schulbibliothek enthalten sind. Jährlich soll der Direktor (unter Teilnahme eines andern Mitgliedes des Kuratoriums) zwischen dem 1. Januar und 31. März eine Revision der Bibliothek vornehmen.

21. 1885, 30. Januar. Über die Beschäftigung von Probekandidaten und nicht remunerierten Hilfslehrern mit lehrplanmäßigen Unterrichtsstunden.

22. 1885, 14. Februar. Für die Erholungspausen sollen drei Ordnungen von Ostern d. J. ab zur Wahl gestellt sein. Die Direktoren haben sich nach Beratung mit dem Lehrerkollegium und nach Benehmung mit den andern Schuldirigenten für eine jener Ordnungen zu entscheiden.

23. 1885, 21. Februar. Über etwaige Fälle von Schwerhörigkeit bei den Schülern und über das dabei beobachtete Verfahren verlangt eine Ministerialverfügung vom 3. Februar 1885 binnen 8 Tagen Bericht.

24. 1885, 6. März. Auf Bericht des Magistrats vom 9. Dezember 1884 hat der Herr Unterrichtsminister (Erlaß vom 26. Februar 1885) genehmigt, daß die für die höheren Schulen des Regierungsbezirks Cassel erlassene Ferienordnung auf die höheren Schulen Frankfurts ausgedehnt werde. Diese (erlassen Cassel 25. April 1884 — siehe Verfüg. Nr. 6.) ist also von nun an gültig. Sie ist folgende:

a) Osterferien: 14 Tage, vom Sonntag Palmarum ab;
b) Pfingstferien: 3 (incl. Pfingstsonntag 4) Tage, vom Sonnabend vor Pfingsten bis Mittwoch nach Pfingsten (incl.);
c) Sommerferien: 4 Wochen, vom ersten Sonntag im Juli ab;
d) Michaelisferien: 14 Tage, vom Sonntage der Michaeliswoche ab;
e) Weihnachtsferien: 14 Tage, vom 23. Dezember mittags ab. Fällt der 7. Januar auf einen Samstag, so beginnt der Unterricht erst am folgenden Montag.

25. 1885, 7. März. Der Kaiserliche Geburtstag ist Samstag, den 21. März 1885 zu feiern; an diesem Tage fällt der Unterricht aus.

b) Verfügungen des Kuratoriums.

1. 1884, 5. März. In betreff des Lärms der benachbarten Schlosserei wird der Direktor ersucht, denselben, wenn er sich wiederholen sollte, durch Aufzeichnung der Zeit und der näheren Umstände u. s. w. möglichst genau feststellen zu lassen.
2. 1884, 2. April. Sparsame Verwendung der pro 1884/85 bewilligten Kredite wird empfohlen und erwartet.
3. 1884, 9. April.
4. 1884, 3. September.

   } Die Vergütung, welche stellvertretende und aushilfsweise verwandte Lehrer für eine von ihnen gegebene Vertretungsstunde zu beanspruchen haben, wird auf 2.50 M. (bei Probekandidaten auf 2 M. festgesetzt. Höhere Beträge gelten nur für diejenigen, welche (unter Genehmigung der Königl. Behörde) von dem Kuratorium zu ordentlichen Lehrern oder Hilfslehrern bestellt sind.
5. 1884, 9. April.
6. 1884, 7. Mai.
7. 1884, 16. Mai.

   } Anordnung der Turnspiele für den Sommer 1884.
8. 1884, 30. April. Vier Wochen vor Schluß des Semesters soll über die in dem nächsten Semester etwa voraussehbare Überfüllung der einzelnen Klassen — in Bezug auf die ortsfremden Schüler — Bericht erstattet werden.
9. 1884, 14. Mai. Über die Militärverhältnisse der Lehrer wird in tabellarischer Form Bericht verlangt.
10. 1884, 21. Mai.
11. 1884, 16. Juli.
12. 1885, 7. Januar.

    } Über die schnelle Entleerung der Schulgebäude bei Feuersgefahr oder sonstiger Gefahr werden Vorschläge verlangt und demnächst Vorschriften erteilt.
13. 1884, 2. Juli. Das Regulativ über die Anstellungsverhältnisse etc. der Schuldiener vom 17. Juni 1884 wird mitgeteilt.
14. 1884, 9. Juli. Auf Beschränkung des Wasserverbrauchs ist hinzuwirken.
15. 1884, 16. Juli. Desgleichen auf Verminderung des Gasverbrauchs.
16. 1884, 16. Juli. Ein Cricket-Spiel für den Gebrauch im Schulhof wird bewilligt.
17. 1884, 30. Juli. Desgleichen pro 1885/86 die Herstellung eines Blitzableiters auf dem Gymnasialgebäude.
18. 1884, 20. August. Die an Keuchhusten leidenden Schüler sind von der Schule fernzuhalten.
19. 1884, 3. September. Der Erweiterungsbau wird bis 20. September 1884 fertig gestellt sein; dann ist sogleich der Umzug aus dem Vorderhause (welches dem Tiefbau-Amt überwiesen wird) zu bewerkstelligen.
20. 1884, 15. September.
21. 1884, 17. Dezember.

    } Die Asphaltierung der Neuen Rothhofstraße hinter dem Gymnasialgebäude wird bewilligt. (Magistrats-Beschluß vom 12. Dezember 1884.)
22. 1884, 29. Oktober. Die militärpflichtigen Lehrer, welche im Falle der Mobilmachung unabkömmlich sind, sollen namhaft gemacht werden.

23. 1884, 5. November. Jegliches Betreten bestellter Felder und Gärten durch die »botanisierende« Schuljugend ist zu untersagen.
24. 1885, 14. Januar. Es wird empfohlen, die Anwendung der Gasbeleuchtung sowohl im Interesse der Gesundheit der Schüler als auch um unnötige Kosten zu vermeiden so viel als möglich zu beschränken.
25. 1885, 13. Februar. Herr Dr. jur. von Schweitzer wird als städtischer Kommissarius der mündlichen Abiturientenprüfung am 19. und 20. Februar 1885 anwohnen.
26. 1885, 25. Februar. Der Antrag, zwei neue Sinkkasten im Schulhofe anzulegen, wird abgelehnt, dagegen wird, um die Ansammlung des Regenwassers auf dem Schulhofe zu verhindern, Ausbesserung des Hofplanums in Aussicht gestellt.
27. 1885, 25. Februar. Der Oberlehrer Herr Dr. phil. Jekel wird unter Anerkennung seiner erspriesslichen Wirksamkeit und unter Belassung seines Gehaltes vom 1. April 1885 ab in den Ruhestand versetzt.
28. 1885, 4. März. Das Kuratorium ist der Ansicht, daß Mitteilungen über die auf der Universität durch Stipendien unterstützten ehemaligen Schüler des Gymnasiums nicht in den Bereich der Schulnachrichten gehören.

III. Chronik.

1. Beginn des verflossenen Schuljahres.

Das Sommersemester begann 21. April 1884 mit der Aufnahme-Prüfung, der Unterricht 22. April; das Wintersemester mit der Aufnahme-Prüfung 6. Oktober 1884, der Unterricht 7. Oktober.

2. Vaterländische und andere Feierlichkeiten.

a) Der Kaiserliche Geburtstag wird Samstag 21. März 1885 im Kaisersaal gefeiert werden; die Festrede (zugleich Antrittsrede) hält Herr Oberlehrer Dr. Baier.

b) Der Sedantag wurde am 2. September 1884 in gewohnter Weise durch Klassenspaziergänge gefeiert.

c) Das Maifest der Schule fand statt am 9. Mai. Es wurden Ausflüge in die Umgegend gemacht: von OI und OIIa nach Forsthaus-Einsiedel; von UIb nach der Bergstraße; von UIa nach Wiesbaden, Schwalbach, Eltville; von OIIb nach Idstein; von UIIb nach dem Niederwald; von UIIa nach Lindenfels; von OIIIb, OIIIa, IVb, IVa und Va nach dem Felsenmeer (Odenwald); von UIIIb nach Rauenthal; von UIIIa nach Seeheim (Odenwald); von Vb nach dem Hahnenkamm; von VIb nach Cronberg, Königstein, Soden; von VIa nach Cronberg, Königstein, Eppstein.

d) Außerdem wurden im Sommer mehrere Turnfahrten veranstaltet.

e) Eine musikalisch-theatralische Aufführung der Gymnasiasten fand zu großer Freude der Zuschauenden und Mitspielenden am 11. Oktober 1884 statt. Dabei wurden eine verkürzte Form des König Oedipus des Sophokles (in der Originalsprache), Scenen aus Shakespeares Julius Cäsar (deutsch) und Lessings Schatz von den Schülern dargestellt. Die Leitung der Aufführung hatten Herr Prof. Dr. Fischer und Oberlehrer Dr. Baier übernommen die Herren Dietz und Schneider erwarben sich abermals durch ihre gütige Beihilfe den Dank der Schüler und der Schule.

3. Veränderungen im Lehrerkollegium.

a) Um Ostern 1884 traten Herr Oberlehrer Dr. Baier (an die Stelle des Herrn Oberlehrer Dr. Reinhardt) und als wissenschaftlicher Hilfslehrer für Mathematik (an der Stelle des zur Adlerflychtschule als fest angestellter Lehrer übergegangenen Herrn Dr. Schauf) Herr Dr. phil. Schindler in das Kollegium ein. Ersterer berichtet über seine Lebensumstände wie folgt:

Christian Baier, geboren zu Kassel am 23. März 1854, evangelischer Konfession, besuchte das Gymnasium seiner Vaterstadt und verließ dasselbe Ostern 1870 mit dem Zeugnis der Reife. Er studierte darauf in Berlin und Bonn und erwarb sich in Bonn die philosophische Doktorwürde im August 1874, die facultas docendi im Juni 1875. Vom Herbst 1875 an dem Gymnasium zu Elberfeld als wissenschaftlicher Hilfslehrer beschäftigt, wurde er nach Ableistung des Probejahres zum ordentlichen Lehrer, Frühjahr 1882 zum Oberlehrer an der genannten Anstalt befördert. Ostern 1884 folgte er der Aufforderung zum Übergang an das Frankfurter Gymnasium.

b) Um Michaelis 1885 mußte nach einjähriger Wirksamkeit der wissenschaftliche Hilfslehrer Herr Bernhard, um seine Militärpflicht als Einjähriger zu erfüllen, zu unserem nicht geringen Bedauern sein hiesiges Amt aufgeben. Gleichzeitig traten ein als wissenschaftliche Hilfslehrer Herr Dr. Jungblut, Herr Dr. v. Oven, Herr Hochhuth, teils um Herrn Bernhards Stelle zu ersetzen, teils wegen der neu errichteten Michaelis-Oberprima (OIb). Das seitdem vollständige Doppelgymnasium hat ein Kollegium von 25 akademisch gebildeten Lehrern und 3 Elementarlehrern, abgesehen von der Unterstützung des Turnunterrichts (6 Stunden wöchentlich) durch den Herrn Turninspektor Danneberg und von dem katholischen Separatunterricht. Die infolge der Oberklassentrennung nach und nach (seit Ostern 1883) hinzugekommenen fünf (leider bis jetzt nur provisorischen) Stellen hatten im Wintersemester 1884/85 folgende Herren inne: Dr. Banner, Dr. Schindler, Dr. Jungblut, Dr. von Oven, Hochhuth. — Vgl. über die Oberklassentrennung das Osterprogramm von 1883, Seite 51 f.

c) Zu Ostern 1885 wird unser lieber Kollege Herr Oberlehrer Dr. Theodor Jekel in den Ruhestand treten (siehe Abschnitt II, b, 27). Dem vortrefflichen Mann, der seit 28 Jahren in bescheidener Stille aufs treueste und sorgfältigste seine Berufspflichten an unserm Gymnasium erfüllt hat, wünschen wir vor allen Dingen Genesung. Möge das Bewußtsein, wie sehr er von allen seinen vielen Schülern und Berufsgenossen geachtet und geliebt wird, ihn über den Schmerz hinwegsetzen, schon so verhältnismäßig früh (im 54. Lebensjahr) von einer Thätigkeit scheiden zu müssen, der er sein ganzes Herz gewidmet hatte. Denn er gehörte nicht zu den Lehrern, die die Schule als eine unbequeme Last betrachten; er that gern seine Pflicht, arbeitete und lebte gern mit und unter der Jugend. Darum eben folgt ihm die Liebe. Denn wenn irgendwo

so heißt es bei der Schulmeisterei Liebe um Liebe. — An seine Stelle wird einer der wissenschaftlichen Hilfslehrer (voraussichtlich Herr Dr. Jungblut) treten, während in dessen Platz (wenn die Vorschläge des Direktors Genehmigung finden) Herr Dr. Koob einrückt, welcher also dann die zu Ostern neu sich bildende Sexta übernehmen wird. — Auch die Stelle des zweiten Fachlehrers für Geschichte und Geographie wird zu Ostern 1885 definitiv wiederbesetzt werden, vermutlich durch Herrn Dr. Richard Schwemer, der sie schon seit fast 2 Jahren stellvertretend versehen hat.

4. Unterbrechungen des regelmässigen Unterrichtsganges.

Das Schuljahr 1884/85 erlitt vielfache Störungen und Unterbrechungen durch Krankheit, Beurlaubungen und dienstliche Abwesenheit von Lehrern.

a) Durch Krankheit verhindert war fast während des ganzen Jahres Herr Oberlehrer Dr. Jekel, welcher durch die Herren Pfarrer Stilgebauer, Dr. von Oven, Dr. Jungblut, Dr. Wolscht und Dr. Koob vertreten wurde, so daß seine Klasse (IVa) an vielfälligem Lehrerwechsel zu leiden hatte. Außerdem fehlten längere Zeit wegen Krankheit: im Nachsommer 1884 Herr Prof. Gillhausen, im Winter 1884/85 die Herren Oberlehrer Dr. Trommershausen, Dr. von Oven, Prof. Dr. Noll, der Direktor und zuletzt auch Prof. Dr. Fischer. Herr Hauschild mußte geraume Zeit wegen der in seiner Familie herrschenden Krankheiten (erst Diphtheritis, dann Scharlach) der Schule fern bleiben. Die dadurch dem Gymnasium entstehenden Verlegenheiten nötigten in manchen Lektionen zum Ausfallenlassen des Unterrichts.

b) Beurlaubt zu wissenschaftlichen Reisen waren im Sommersemester 1884 die Herren Prof. Dr. Riese und Prof. Dr. Noll. Für jenen war Herr Dr. Jungblut, für diesen Herr Aug. Stamm der Stellvertreter. Außerdem war Herr Prof. Dr. Janssen während des ganzen Jahres wegen seiner leidenden Gesundheit beurlaubt; die katholischen Schüler der Prima nahmen also an dem allgemeinen Geschichtsunterricht teil.

c) Wegen militärdienstlicher Abwesenheit mußten im Sommer die Herren Pelissier und Caster mehrere Wochen vertreten werden. Dies geschah für ersteren durch Herrn Dr. Jungblut, bei letzterem durch verschiedene der obengenannten jüngeren Lehrer.

5. Ausserordentliche Ereignisse.

a) Als ein glückliches Ereignis habe ich zu erwähnen, daß wir mit dem Anfang des Wintersemesters 1884/85, also am 6. und 7. Oktober 1884 den neuen Erweiterungsbau in Benutzung genommen haben. Für dessen höchst zweckmäßige Einrichtung und Ausstattung sind wir der Munificenz unseres hochverehrlichen Patronats zu großem Danke verpflichtet. Siehe Osterprogramm 1884 zu Anfang.

b) Dann muß auch eines traurigen gedacht werden. Am 3. Juni 1883 starb der Obertertianer (OIIIa) Giovanni (Nino) Savoldelli, das einzige Kind seines kurz zuvor auch der Gattin beraubten Vaters. Hier sei es erlaubt, die Erwähnung eines ähnlichen Trauerfalles, die im vorjährigen Programm vergessen worden ist, nachzuholen. Der Obertertianer (OIIIa) Adolf Jung starb am 13. Juli 1883 nach kurzer Krankheit. Beide waren gute und talentvolle Knaben; Mitschüler und Lehrer, die sie mit zu Grabe geleiteten, werden ihr Andenken bewahren.

IV. Statistische Mitteilungen.

A. Frequenztabelle für das Schuljahr 1884/85.

	OIa Ost.	OIb Mich.	UIa Ost.	UIb Mich.	OIIa Ost.	OIIb Mich.	UIIa Ost.	UIIb Mich.	OIIIa Ost.	OIIIb Mich.	UIIIa Ost.	UIIIb Mich.	IVa Ost.	IVb Mich.	Va Ost.	Vb Mich.	VIa Ost.	VIb Mich.	Summa
1. Bestand am 1. Februar 1884	32		27	10	35	20	21	29	51	29	41	45	45	24	47	41	48	26	566
2. Abgang bis zum Schluß des Schuljahrs 1883/84	31		2	—	1	1	5	—	3	1	1	—	4	1	4	—	2	1	57
3a. Zugang durch Versetzung zu Ostern	22		31	—	11	—	44	—	31	—	29	—	37	—	37	—	—	—	242
Zugang durch Übergang in den Wechselcötus	—		—	3	—	3	—	5	—	4	3	7	1	10	1	3	3	4	47
3b. Zugang durch Aufnahme zu Ostern	—		—	1	—	—	1	1	1	1	11	—	6	3	1	2	46	—	74
4. Frequenz am Anfang des Schuljahrs 1884/85	23		31	14	11	22	45	35	32	33	45	49	46	35	42	45	49	26	583
5. Zugang im Sommersemester	—		—	—	1	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—	1
6. Abgang im Sommersemester	1		—	—	—	2	1	8	1	4	2	7	1	2	4	3	2	1	39
7a. Zugang durch Versetzung zu Michaelis	—	12	—	19	—	24	—	23	—	35	—	28	—	33	—	22	—	—	196
Zugang durch Übergang in den Wechselcötus	—	1	2	—	1	—	3	—	6	4	6	12	4	3	5	2	3	5	57
7b. Zugang durch Aufnahme zu Michaelis	—	—	—	—	—	3	—	1	1	—	2	8	—	7	4	2	3	22	53
8. Frequenz am Anfang des Wintersemesters	21	13	33	19	13	27	47	24	34	39	39	50	46	43	46	29	48	27	598
9. Zugang im Wintersemester	—	—	—	1	—	1	—	—	—	1	—	—	—	1	—	—	—	—	4
10. Abgang im Wintersemester	—	—	—	—	1	—	—	—	—	—	—	1	—	—	1	—	—	1	4
11. Frequenz am 1. Februar 1885	21	13	33	20	12	28	47	24	34	40	39	49	46	44	45	29	48	26	598
12. Durchschnittsalter am 1. Februar 1885	19,1	19,0	18,4	17,9	17,0	16,2	16,3	15,7	15,1	14,4	14,2	13,6	12,6	11,96	11,8	11,4	10,5	9,9	—

Zur Tabelle A ist zu bemerken, daß in einigen Klassen bei den Versetzungen nicht alle Schüler, die nicht versetzt wurden, in den Wechselcötus übergingen, sondern auch einige wenige unversetzte in derselben Klasse blieben, um den ganzen Kursus noch einmal durchzumachen. So wurden Ostern 2 in UIIIa, 2 in IVa, 3 in Va; Michaelis 2 in UIIIb, 3 in Vb auf ein ganzes Jahr zurückbehalten.

B. Religions- und Heimatsverhältnisse der Schüler.

	Evangel.	Katholiken	Dissidenten	Juden	Einheim.	Auswärtige	Ausländer
1. Am Anfang des Sommersemesters	371	56	3	153	547	17	19
2. Am Anfang des Wintersemesters	380	60	3	155	557	22	19
3. Am 1. Februar 1885	383	58	3	154	558	22	18

Das Zeugnis für den einjährigen Militärdienst haben erhalten: Ostern 1884: 12 Schüler; Michaelis 1884: 30 Schüler. Davon sind zu einem praktischen Beruf abgegangen: Ostern 1, Michaelis 5 Schüler.

C. Abiturienten-Verzeichnis.

Reihenfolge.	Name.	Geburts- Tag.	Geburts- Ort.	Konfession, bezw. Religion.	Name des Vaters.	Dauer des Aufenthalts auf dem Frankfurter Gymnasium (nach Jahren angegeben.)	Dauer des Aufenthalts in dessen Prima (nach Jahren angegeben.)	Erwählter Beruf.	
	a) Ostertermin 1884.								
1.	**Happel,** Heinrich.	1865 29. Sept.	Frankfurt a. M.	Ev.	† Albrecht Happel, weil. Assistenz-Chirurg in Frankfurt a. M.	9	2	Medizin.	Dispensiert von der mündl. Prüfung.
2.	**Oppenheimer,** Joseph.	1865 1. Januar.	Washington, Distr. Kolumbia, Ver. St.	Isr.	Moritz Oppenheimer, Kfm. in Frankfurt a. M.	8	2	Geschichte u. Jura.	Desgl.
3.	**Kohn-Speyer,** Edmund Weiller.	1866 6. April.	Liverpool, England.	Isr.	† Isaak Leopold Kohn-Speyer, weil. Kfm. in Liverpool.	7	2	Physik und Chemie.	Desgl.
4.	**Schmidt-Scharff,** Alexander Adolf.	1866 7. April.	Frankfurt a. M.	Ev.	Karl Adolf Schmidt-Scharff, Kfm. in Frankfurt a. M.	7	2	Jura.	Desgl.
5.	**Stern,** Richard Emanuel.	1865 15. Juli.	Frankfurt a. M.	Isr.	Dr. med. Bernhard Eduard Stern, prakt. Arzt in Frankfurt a. M.	8	2	Medizin.	Desgl.
6.	**Meyer,** Max Bernhard.	1864 17. April.	Frankfurt a. M.	Isr.	Bernhard Meyer, Kfm. in Frankfurt a. M.	7	2	Philologie.	Desgl.
7.	**Hallgarten,** Friedrich.	1865 10. Juli.	New-York V. St.	Isr.	Charles Lamb Hallgarten, Kfm. in Frankfurt a. M.	$6^1/_2$	2	Physik u. Chemie.	Desgl.
8.	**Wirth,** Wilhelm Albrecht.	1866 8. März.	Frankfurt a. M.	Ev.	Franz Ulpian Wirth, Kfm. und Privatgelehrter in Frankfurt a. M.	8	2	Philologie und Geschichte.	Desgl.
9.	**Lennhoff,** Gustav.	1864 13. Dez.	Lüdenscheid.	Isr.	Aron Lennhoff, Kfm. in Frankfurt a. M.	$6^1/_2$	2	Medizin.	Desgl.
10.	*)**Sömmerring,** Gustav Adolf Dettmar Wilh.	1864 18. Juli.	Frankfurt a. M.	Ev.	Thomas Karl Sömmerring, Architekt in Frankfurt a. M.	8	2	Philologie.	Desgl.
11.	**Bilger,** Alexander Georg Wilhelm.	1863 3. Dez.	Frankfurt a. M.	Ev.	Johann David Bilger, Schlossermeister in Frankfurt a. M.	$7^1/_2$	2	Philologie.	
12.	**Fulda,** Heinrich Zacharias.	1866 12. Febr.	Frankfurt M.	Isr.	Aron (Anton) Fulda, Kfm. in Frankfurt a. M.	9	2	Medizin.	

*) Soeben erfahren wir zu unserm größten Schmerze, daß dieser an Geist und Herz ausgezeichnete junge Mann, der einzige Sohn seiner Eltern, am 7. März 1885 in München am Typhus gestorben ist. Have pia anima.

Reihenfolge.	Name.	Geburts- Tag.	Geburts- Ort.	Konfession. bezw. Religion.	Name des Vaters.	Dauer des Aufenthalts auf dem Frankfurter Gymnasium nach Jahren angegeben.	Dauer des Aufenthalts in dessen Prima nach Jahren angegeben.	Erwählter Beruf.
13.	**Rössing,** Heinrich Eduard Karl August.	1865 7. Nov.	Wiesbaden.	Ev.	Dr. phil. Benjamin Friedrich Rössing, Ingenieur in Frankfurt a. M.	4	2	Medizin.
14.	**Liermann,** Karl Friedrich Wilhelm.	1864 12. Sept.	Frankfurt a. M.	Ev.	Wilhelm Peter Liermann, Rektor in Frankfurt a. M.	10	2	Medizin.
15.	**Ganz,** Salomon.	1865 20. Mai.	Mainz.	Isr.	David Hermann Ganz, Banquier in Frankfurt a. M.	8	2	Jura und Philosophie.
16.	**von Kienitz,** Wilhelm Werner Johann.	1863 13. Dez.	Greifswald.	Ev.	Roderich Werner Johann von Kienitz, Landgerichtsrat in Frankfurt a. M.	$3^1/_2$	2	Cameralia und Jura.
17.	**Joseph,** Ludwig.	1865 25. Febr.	Michelstadt (Großh. Hessen).	Isr.	Abraham Joseph, Kfm. in Frankfurt a. M.	$7^1/_2$	3	Jura.
18.	**Weismantel,** Otto Philipp Ernst.	1862 11. Okt.	Frankfurt a. M.	Kath.	† Ernst Friedrich Weismantel, weil. Kfm. in Franfurt a. M.	6	2	Mathematik und Naturwissenschaft.
19.	**Jung,** Karl Theodor Heinrich.	1862 22. Nov.	Frankfurt a. M.	Ev.	Dr. phil. Philipp Jung, Pfarrer und Konsist.-Rat in Frankfurt a. M.	3	2	Neusprachliche Philologie und Germanistik.
20.	**Pachten,** Joseph Christian Richard.	1864 8. Sept.	Limburg a. L.	Kath.	† Jos. Ferdinand Pachten, weil. Kfm. in Frankfurt a. M.	10	2	Jura.
21.	**Spiess,** Gustav Adolf.	1862 18. Nov.	Frankfurt a. M.	Ev.	Dr. med. Friedr. Alexander Spieß, Sanitätsrat u. Stadtarzt in Frankfurt a. M.	8	2	Medizin.
22.	**Roos,** Israel.	1864 10. Mai.	Frankfurt a. M.	Isr.	Benjamin Roos, Kfm. in Frankfurt a. M.	4	2	Chemie.
23.	**Eckermann,** Adolf Friedrich Wilhelm Theodor	1864 5. Januar.	Mainz.	Ev.	† Gottlieb Ludwig D. Eckermann, weil. Lazarethinspektor in Berlin.	11	2	Jura.
24.	**Sattler,** Karl Friedrich.	1862 16. Mai.	Frankfurt a. M.	Ev.	Karl Friedrich Sattler, Säcklermstr. u. Fabrikant in Frankfurt a. M.	$9^1/_2$	3	Theologie.

Reihenfolge.	Name.	Geburts- Tag.	Geburts- Ort.	Konfession bezw. Religion.	Name des Vaters.	Dauer des Aufenthalts auf dem Frankfurter Gymnasium nach Jahren angegeben.	in dessen Prima nach Jahren angegeben.	Erwählter Beruf.
25.	**Spiegelberg,** Otto Julius.	1865 11. Aug.	Königsberg i. Pr.	Ev.	† Dr. med. Otto Spiegelberg, weil. Geh. Med.-Rat und Universitätsprofessor in Breslau.	2½	2	Medizin.
26.	**Höxter,** Leo Oskar.	1865 3. Juni.	Kassel.	Isr.	Salomon Höxter, Kgl. Rechnungsrat u. Hauptkassenrendant in Frankfurt a. M.	10	3	Medizin.
27.	**Weigand,** Peter Friedrich.	1863 5. Sept.	Edenheim.	Ev.	Friedrich Jakob Weigand, Lehrer in Edenheim.	10	2	Medizin.
28.	**von Brüning,** Gustav Adolf Wilhelm.	1864 8. Aug.	Höchst a. M.	Ev.	† Dr. phil. Johann Adolf von Brüning, weil. Direktor und Fabrikbesitzer in Höchst a. M.	8	2	Naturwissenschaft.
29.	**Danneberg,** Robert Friedrich Gottlob.	1864 26. Mai.	Zehdenick (Ucker-) mark.)	Ev.	Johann Friedrich Gottlob Danneberg, städt. Turninspektor in Frankfurt a. M.	11	2	Medizin.
30.	**Löwenthal,** Viktor.	1864 11. Okt.	Frankfurt a. M.	Isr.	Mendel Joel Löwenthal, Lehrer in Frankfurt a. M.	5	2	Medizin.
31.	**Gause,** Karl August Heinrich.	1860 18. Juli.	Frankfurt a. M.	Ev.	Friedrich Ernst Gause, Kfm. in Frankfurt a. M.	7	2½	Medizin.
	b) Michaelistermin 1884.							
1.	**Labes,** Gerhard Ulrich Hermann.	1863 25. Jan.	Frankfurt a. M.	Ev.	Adolf Friedrich Hermann Labes, Direktor der »Providentia« in Frankfurt a. M.	12½	2½	Medizin.

V. Sammlungen und Lehrmittel.

1. Bibliothek.

Die Gymnasialbibliothek hat angeschafft: erstens die Fortsetzungen von Grimm, deutsches Wörterbuch; Wattenbach, Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit; Merguet, Lexikon zu Ciceros Reden; Ersch und Gruber, Encyklopädie der Wissenschaften und Künste; Jahrbücher für Philologie und Pädagogik; Bursians Jahresbericht des klassischen Altertums; Curtius und Kaupert, Karten von Attika; ferner Zeitschrift für Gymnasialwesen; Duncker, Geschichte des Altertums, N. F. Bd. I; Vockeradt, Italienische Grammatik; Euler und Eckler, Verordnungen und Bekanntmachungen im Turnwesen; Wilmanns, Kommentar zur preußischen Schulorthographie.

Als Geschenke für die Bibliothek sind mit gebührendem Danke zu verzeichnen: Von Herrn J. Doctor hier die folgenden Werke: Europäische Annalen, Jahrgang 1795—1804; Rittweger, Custine in Frankfurt und die Wiedereinnahme der Stadt durch die Deutschen; Schaber, Tagebuch der Belagerung von Mainz; Verhandlungen der Bundesversammlung bis zum Jahre 1845; Deutsche Tribüne vom Jahre 1831; Didaskalia vom Jahre 1848; Brustbilder aus der Paulskirche; Lacretelle, Histoire de France pendant les guerres de religion; Gfrörer, Gustav Adolph; Elsner, Befreiungskampf der nordamerikanischen Staaten; Lamartine, Histoire de la révolution de 1848; Acerrellos, Freimaurerei; Stern, Geschichte des Judentums; Walton, die entlarvte Inquisition; Elsner, Geschichte Robespierres; Jubelkalender zur Erinnerung an die Völkerschlacht bei Leipzig; Valentin, Physiologie des Menschen; Oersted, der Geist in der Natur; Buffon, oeuvres complètes; Fichte, Reden an die deutsche Nation; E. M. Arndt, das Wort von 1814 und das Wort von 1815; F. v. Schlegel, Lucinde; Rich. Wagner, deutsche Kunst und deutsche Politik; Hoffmann, humoristische Studien; Dickens, les apparitions de noël, traduit par A. Pichot; Barthelemy, Voyage du jeune Anacharsis en Grèce; Volney, oeuvres choisies; Krug, Beschreibung von Frankfurt a. M.; Euler, die Deutsch-Ordens-Kommende Frankfurt a. M.; L'esprit de l'encyclopédie; ferner von dem hiesigen Physikalischen Verein: dessen Jahresbericht für 1882—83; von der Hermann'schen Buchhandlung hier, Hinrich's Bücherverzeichnis 1884; ferner von Herrn Dr. Banner: dessen Abhandlung über den regelmäßigen Wechsel männlicher und weiblicher Reime in der französischen Dichtung; von Herrn Professor Fischer: dessen deutsches Leben und deutsche Zustände von der Hohenstaufenzeit bis in das Reformationszeitalter; von Herrn Professor Gillhausen, die von ihm besorgte 2. Aufl. von Perthes' Lateinische Wortkunde 4. Kursus 1. Abt.; von Herrn Professor Noll: dessen Zoologischer Garten Jahrg. 1884; von Herrn Professor Riese: dessen Gedichte des Catullus, sowie dessen Phaedri fabulae Aesopiae; von Herrn Dr. Römer: dessen kurzgefaßte griechische Formenlehre; von Herrn Dr. Trieber: dessen Quaestiones Laconicae P. I, sowie dessen Forschungen zur spartanischen Verfassungsgeschichte; ferner von den Verlegern, beziehungsweise Herausgebern folgende Bücher: Kremers Physikalisch-chemische Untersuchungen, Bd. I; Grob, Statistik über das Unterrichtswesen in der

Schweiz im Jahre 1881; Stein, Aula und Turnplatz, Schulliederbuch; Schauenburg und Erk, Schulgesangbuch; Anhang zu Elementarbuch und Elementargrammatik von Plötz; Fritzsche, Leitfaden der Mythologie der Griechen und Römer; Dittmar-Völter's Atlas der alten Welt; Richter, Leitfaden für den Unterricht in der Erdkunde; Daniel, Leitfaden für den Unterricht in der Geographie, herausgegeben von Volz; Krause, Schulbotanik; Bänitz und Kopka, Lehrbuch der Geographie, T. I; Cauer, Geschichtstabellen; Hirsch, Geschichtstabellen; Wolf, Übersicht zur vaterländischen Geschichte; Wolf, Tabellen zur allgemeinen Geschichte; Vogel, Lehre vom Satz und Aufsatz; Kern, Grundriß der deutschen Satzlehre; Diehl, der Anfangsbuchstabe; Wendt, Deutsches Lesebuch T. III; Hemmerling, Lateinisches Übungsbuch VI, V, IV; Geyer und Mewes, Lateinisches Übungsbuch f. unt. Kl.; Bonnel's Lateinisches Vokabularium, bearbeitet von Geyer und Mewes; Hennings, Elementarbuch zu der lateinischen Grammatik von Ellendt-Seyffert; Spieß, Lateinisches Übungsbuch VI, V, IV, III; Bender, Anthologie aus römischen Dichtern; Cic. Cato maior ed. Ley; Xenophons Anabasis von Matthias; Ovidii Metamorphoses ed. Zingerle; Plötz, kurzgefaßte systematische Grammatik der französischen Sprache; Plötz, methodisches Lese- und Übungsbuch zur Erlernung der französischen Sprache; Schäfer, französische Schulgrammatik für die Oberstufen; Schäfer, Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen ins Französische, I; Leimbach, Leitfaden für den evangelischen Religionsunterricht; Lhomond, Urbis Romae viri illustres, überarbeitet von Holzer; Bolle, Amor und Psyche, Lateinisches Lesebuch für VI; Ostermann, Griechisches Übungsbuch für III; ferner von der G. Freytag'schen Verlagshandlung in Leipzig folgende Schriftstellerausgaben und Schulbücher: Ciceronis orationes selectae, vol I, II; Ciceronis libri, qui ad philosophiam spectant, vol. IX; Caesaris commentarii de bello Gallico; Prammer, Schulwörterbuch zu Caes. b. G.; Livi a. u. c. libri, p. III, IV; Taciti opera, vol. I, Sallusti, quae extant; Sallusti bellum Catilinae; Sallusti bellum Jugurthinum; Cornelii Nepotis vitae; Ovidi carmina, vol. III; Ovidi Fasti; Ovidi carmina in exilio composita; Ovidi carmina selecta; Jurenka, Schulwörterbuch zu Ovidi carmina selecta; Horati carmina; Platonis apologia et Crito; Sophoclis Electra, Antigone, Philoctetes; Schenkl, griech. Elementarbuch; Schenkl, griech. Übungsbuch für Obergymnasien; Hensell, griech. Verbalverzeichnis; Gerth, kurzgefaßte griech. Schulgrammatik; Curtius, griech. Schulgrammatik, herausgegeben unter Mitwirkung von E. Gerth.

Die Bibliothek des Gymnasiums erhielt außerdem folgende Geldgeschenke, für welche wir den Gebern bestens danken:

Von Herrn Dr. med. Herxheimer M. 10.—; als Erlös aus dem Verkauf alter Schreibhefte M. 32.—

Auch ist mit Dank zu erwähnen des Geschenkes von 12 Exemplaren der Schrift »Die Frankfurter Revolution unter Vincenz Fettmilch 1612—1616«, welche der Verfaßer, Herr Dr. jur. Otto Speyer, Generalsekretär der Mitteldeutschen Creditbank, für diejenigen Schüler der Prima bestimmt hatte, welche sich am meisten für die Geschichte ihrer Vaterstadt interessierten. Sie wurden demgemäß am Schlusse des Sommersemesters verteilt.

2. Physikalisches Cabinet.

Für die physikalische Sammlung wurden angeschafft das Modell einer Bramah-Presse mit Glascylinder, 2 Körting'sche Wasserstrahlluftpumpen, Modell einer Dampfmaschine mit horizontalem Cylinder, 1 Tauchbatterie von 6 hohen Elementen, Faure's Akkumulator, Stöhrer's Vertikal-Multiplikator, 2 Gasometer und verschiedene kleinere Apparate.

Von den Schülern Quilling (U Ia), Ristenpart (U Ia) und Boruttau (U IIa) wurden mehrere selbstgefertigte Modelle, resp. Durchschnittszeichnungen geschenkt.

Die zweckmäßige Einrichtung und Ausstattung des physikalischen Hörsaals und der dazu gehörigen Räume im Neubau ist mit besonderm Dank zu erwähnen.

3. Naturalien-Cabinet.

Für die Naturaliensammlung wurden angekauft:

1 gesprengter Schädel und verschiedene Skelettteile vom Menschen; Schädel von Boa, vom Hecht, von Galeus canis und Scyllium stellare; 1 Hahn und 1 Salangane (ausgestopft); die Schale von Nautilus pompilius; — Herpell's präparierte Hutpilze, 4te Lieferung; Gerolds botanische Wandtafeln, 2te Lieferung; Leuckart und Nitzsche, geologische Wandtafeln, No. 23—25; Friedrich Specht, Tierstudien.

Geschenkt wurden:

Von Herrn A. Fulda mehrere Pflanzenversteinerungen aus der Steinkohlenformation; von Herrn Dir. Dr. M. Schmidt verschiedene Skelettteile von Tieren, Konchylien und Mineralien; von Erich von Fritsche 1 Eidechse mit 2 Schwänzen; von Egmond Wolff 1 Igel und 1 Sumpfschildkröte; von Hermann Bauer 1 Hasenschädel; von Otto Küchler 1 Koralle und 1 Stückchen Buchsbaumholz; von Georg Schwarz 2 Fledermäuse; von Gustav Schweitzer 1 Iltisschädel; von Richard Lange 1 Kokosnuß; von Otto Elkan 1 Grundel und Leder vom Nilpferd; von Wilh. Noack 1 Schweineschädel; von Julius Königsberger 1 Kokosnuß; von Ludwig Becker 1 Krickente zum Ausstopfen; von Walter Schenk 1 Amazonenpapagei z. A.; von Ed. Haag 1 Goldhähnchen z. A.; Mineralien und Konchylien von Fritz Rößler Paul Kränzle, Julius Königsberger, Gustav Vatter.

4. Zeichen-Apparat.

Mit besonderem Danke haben wir anzuführen, daß bei Überführung des Zeichen-Apparates in das neue Gebäude (siehe Abschnitt III, 5, a) die Reparatur sämtlicher Gipssachen, die nicht unerhebliche Kosten verursacht hat, bewilligt wurde. So sind 166 Gipsornamente, 13 Köpfe, 21 Körperteile, 2 ganze Figuren und 22 Holzkörper nunmehr durch einen geschickten Bildhauer so wiederhergestellt, daß sie, da auch die Schränke zur Aufbewahrung vermehrt und verbessert sind, hoffentlich auf längere Zeit ausreichen werden.

5. Wittwen-Kasse.

An Geschenken für die Witwen- und Waisenkasse der Gymnasiallehrer haben wir mit Dank zu verzeichnen:

A. Bei dem Abgange von Schülern:

Von Herrn Dr. med. Stern R.-M. 20. — Von Herrn Rechnungsrat Höxter R.-M. 10. — Von Herrn A. Lennhoff R.-M. 10. — Von Herrn Schmidt-Scharff R.-M. 40. — Von

Frau Kohn-Speyer R.-M. 40. — Von Herrn Major Hemmerich R.-M. 6. — Von Herrn Hallgarten R.-M. 50. — Von Herrn Roos R.-M. 6. — Von Herrn Schenck R.-M. 5. — Von Herrn Kaiser R.-M. 5. — Von Herrn Raabe R.-M. 6. — Von Herrn Meyer R.-M. 3. — Von Herrn Löwenthal R.-M. 3. — Von Frau G. Med.-Rat Spiegelberg R.-M. 20. — Von Herrn Sömmerring R.-M. 10. — Von Herrn Happel R.-M. 5. — Von Herrn Wirth R.-M. 20. — Von Herrn Ganz R.-M. 10. — Von Frau Rottenstein R.-M. 10. — Von Frau von Brüning R.-M. 50. — Von Herrn Bilger R.-M. 6. — Von Frau Seligman R.-M. 50. — Von Frau Tassius R.-M. 10. — Von Herrn von Marx R.-M. 100. — Von Herrn Director Labes R.-M. 15.

B. An erhöhtem Eintrittsgeld:

Von Herrn Killemann R.-M. 10. — Von S. F. R.-M. 20. — Von Herrn Bauer R.-M. 10. — Von Herrn Splittdorf R.-M. 10. — Von Herrn Prof. Dr. Riese R.-M. 10. — Von Herrn Josephthal R.-M. 15. — Von Herrn Stiebel R.-M. 10. — Von Herrn Postsekr. W. Müller R.-M. 10. — Von Herrn O.-Postsekr. Schaum R.-M. 8. — Von Herrn Prof. Kaupert R.-M. 6. — Von Herrn M. Levy R.-M. 6. — Von Herrn Siegfried in Bockenheim (für Franz Sturm VIa) R.-M. 10. — Von Herrn Ed. Lévi R.-M. 6. — Von Herrn G. Schmidt R.-M. 10. — Von Herrn Lehrer Pauli R.-M. 7. — Von Frau Löwengard R.-M. 10. — Von Frau Bruder R.-M. 6. — Von Herrn Dr. med. H. Müller R.-M. 10. — Von Herrn Dr. phil. Werner R.-M. 6. — Von Herrn Pachten R.-M. 20. — Von Herrn Edelheim R.-M. 6. — Von Herrn Spier R.-M. 10. — Von Frau Zinn R.-M. 10. — Von Herrn Heuss R.-M. 6. — Von Herrn Kirchberger R.-M. 6. — Von Herrn Merck in Offenbach R.-M. 7. — Von Herrn Lehrer Oestreich R.-M. 10. — Von Herrn Consul von Frisching R.-M. 20. — Von Herrn Lehrer Wilh. Schmidt R.-M. 6. — Von Herrn Ederheimer R.-M. 10. — Von Herrn Lehrer Hefermehl R.-M. 6. — Von Herrn Küchler R.-M. 10. — Von Frau Schmidt-de Neufville R.-M. 10. — Von Herrn Borges R.-M. 6. — Von Herrn Lehrer Stamm R.-M. 7. — Von Herrn Dr. med. Herxheimer R.-M. 10. — Von Herrn Stadtgeometer Künkler R.-M. 6. — Von Herrn Karl Bolongaro R.-M. 10. — Von Herrn A. Bolongaro-Crevenna R.-M. 20. — Von Frau v. Brüning R.-M. 20. — Von Herrn Edenfeld R.-M. 6. — Von Herrn Pfarrer Fabricius in Griesheim R.-M. 10. — Von Herrn Rabbiner Fromm R.-M. 7. — Von Herrn Goertz in Mülforth bei Rheydt R.-M. 10. — Von Frau Gräfin von Götzen R.-M. 10. — Von Herrn Stadtrat Heineken R.-M. 20. — Von Herrn Leo Hertz R.-M. 6. — Von Herrn Hildebrand (für 2 Söhne) R.-M. 15. — Von Herrn Ferd. Hirsch R.-M. 20. — Von Herrn Sam. Levy in New-York R.-M. 10. — Von Herrn Dr. med. Lorey R.-M. 10. — Von Herrn Bank-Direktor G. Maier R.-M. 10. — Von Herrn Mauer R.-M. 6. — Von Herrn Ed. Meyer R.-M. 6. — Von Herrn Lehrer Monney R.-M. 10. — Von Herrn Neuberger in Arnstein R.-M. 10. — Von Herrn Neuse R.-M. 8. — Von Herrn Rauch in Bockenheim R.-M. 10. — Von Herrn Reichenberg R.-M. 19. — Von Herrn Bildhauer Rumpf R.-M. 6. — Von Herrn Schmidt-Günther R.-M. 10. — Von Herrn Splett in Höchst R.-M. 6. — Von Herrn Trachler in Heddernheim R.-M. 10. — Von Herrn Dr. ph. Ullrich in Höchst R.-M. 6. — Von Herrn Oberbaurat Vogel R.-M. 6. — Von Herrn Marburg R.-M. 10. — Von Herrn Vopelius in Sulzbach bei Saarbrücken R.-M. 10.

C. **An sonstigen Gaben:**

Von Herrn O. Kanngiesser (beim Wiedereintritt seines Sohnes Eugen) R.-M. 10. — Von Herrn Lehrer Diefenbach (beim Wiedereintritt seines Sohnes Joseph) R.-M. 10.

Überschuß von der für die Schüleraufführung (11. Okt. 1884) zusammengebrachten Geldern (übergeben durch die Oberprimaner Buchka und Trapp) R.-M. 79.20. — Von Frau Seligman anläßlich des Ablebens des Herrn Abr. Seligman R.-M. 100.

Anmerkung. Die im vorjährigen Programm (Seite 6) erwähnten »Neuen Statuten der Witwen- und Waisenkasse« werden hoffentlich im nächsten Schuljahr zu stande kommen. Nach verschiedenen dankenswerten Änderungen, die seitens des Königlichen Provinzial-Schulkollegiums proponiert wurden, sind dieselben in einer neuen Redaktion am 31. Oktober 1884 bei der gedachten Behörde zur Erlangung der Genehmigung eingereicht.

VI. Stiftungen und Unterstützungen von Schülern.

Die Zahl der aus Stiftungen oder durch direkte städtische Freigebigkeit während des Schuljahres 1884—85 unterstützten Schüler ergiebt sich aus folgender Übersicht:

	Zahl der unterstützten Schüler	Vergebende Stelle.
1. Städtische Freischüler	21	Kuratorium.
2. Beer'sches Stipendium	7	Evangel.-Luther. Konsistorium.
3. Königswarter'sche Stiftung	23	eigene Administration; Sekretär Herr Justizrat Dr. Berg.
4. Goldschmidt-Stiftung	1	eigene Administration; Sekretär Herr Direktor Dr. Bärwald.
5. Bernus-Stiftung	6	Magistrat.
6. Johannisgelder, meist aus dem von Cronstett'schen Stift	12	Lehrerkollegium.

Hierzu ist zu bemerken, daß der Direktor an dieser Stelle nur über die Stipendien berichten kann, bei denen er Mitglied der Verwaltung ist oder von denen er wenigstens eine regelmäßige bestimmte Kunde erhält. Es sind deren viel mehr, namentlich Privat- und Familien-Stipendien. — Die Mitteilungen über die durch Stipendien unterstützten Studenten sind weggelassen; siehe Verfüg. des Kuratoriums No. 28.

VII. Mitteilungen an die Schüler und deren Eltern.

Zu der bevorstehenden öffentlichen Prüfung der Schüler und zur Progressions-Feier erlaube ich mir die hochlöblichen Behörden des Staates und der Stadt wie auch alle Freunde des Gymnasiums, insonderheit aber die hochgeschätzten Eltern unsrer Schüler ergebenst einzuladen.

Anordnung der Prüfungen.

Donnerstag, den 26. März 1885.

Im Klassenzimmer der Untersecunda A.

Vormittags.

Ober-Ia	8 — 8½	Pindar	*Mommsen.*
	8½ — 9	Deutsch . . .	*Fischer.*
Ober-Ib	9 — 9½	Horaz	*Gillhausen.*
	9½—10	Geschichte . .	*Reuss.*
Unter-Ia	10 —10½	Plato	*Baier.*
	10½—11	Physik	*Schütz.*
Unter-Ib	11 —11½	Tacitus	*Riese.*
	11½—12	Mathematik . .	*Bopp.*
Ober-IIa	12 —12½	Homer	*Jungblut.*
	12½— 1	Französisch . .	*Caumont.*

Nachmittags.

Ober-IIb	2 —2½	Lysias . . .	*Römer.*
	2½—3	Deutsch . . .	*von Oven.*
Unter-IIa	3 —3½	Herodot . . .	*Cuers.*
	3½—4	Mathematik .	*Schindler.*
Unter-IIb	4 —4½	Livius . . .	*Berch.*
	4½—5	Französisch .	*Banner.*
Ober-IIIa	5 —5½	Griechisch . .	*Trommershausen.*
	5½ - 6	Geschichte . .	*Römer.*
Ober-IIIb	6 —6½	Ovid	*Reuss.*
	6½—7	Naturkunde .	*Noll.*

Freitag, den 27. März 1885.

a) im Klassenzimmer der Untertertia B.

Unter-IIIa	8 — 8½	Griechisch . . .	*Trieber.*
	8½— 9	Mathematik . .	*Schindler.*
Unter-IIIb	9 — 9½	Griechisch . .	*Wirth.*
	9½—10	Geschichte . .	*Schwemer.*
Quarta a	10 —10½	Latein	*Wolscht.*
	10½—11	Geschichte . .	*Baier.*
Quarta b	11 —11½	Latein	*Pelissier.*
	11½—12	Religion . . .	*Koob.*

b) im Singzimmer.

Quinta a	8 — 8½	Latein	*von Oven.*
	8½— 9	Französisch . .	*Schwemer.*
Quinta b	9 — 9½	Latein	*Banner.*
	9½—10	Religion . . .	*Jungblut.*
Sexta a	10 —10½	Latein	*Hauschild.*
	10½—11	Rechnen . . .	*Schmidt.*
Sexta b	11 —11½	Latein	*Hochhuth.*
	11½—12	Geographie . .	*Hochhuth.*

Progressionsfeier im Kaisersaale.

Freitag, den 27. März um 3 Uhr nachmittags.

Gesang.
Versetzung und Preisverteilung in VI, V und IV.
Wilh. Aßmann (UIa.): Hartmut von Cronberg.
Versetzung und Preisverteilung in III, II und I.
Otto Liermann (Ober-Ia.): M. Terentius Varro.
Entlassung der Abiturienten.
Gesang.

Der Anfang des neuen Schuljahres ist am Montag den 13. April 1885, an welchem Tage die Aufnahme-Prüfung um 8 Uhr vorm. beginnt. Der Unterricht des Sommersemesters beginnt am Dienstag den 14. April 7 Uhr vorm.

T. Mommsen, Dr.

Presented by Prof. Max Müller
9/5 85

Programm

des

städtischen Gymnasiums

zu

Frankfurt a. M.

Ostern 1885.

Goethe et la Littérature française, von Oberlehrer A. Caumont.
Schulnachrichten. Vom Direktor.

Frankfurt am Main.
Druck von Mahlau & Waldschmidt.
1885.

